

ANTHONY
GRAFTON

LES ORIGINES
TRAGIQUES
DE L'ÉRUDITION

UNE HISTOIRE
DE LA NOTE
EN BAS DE PAGE

LA LIBRAIRIE
DU XX^e SIÈCLE

SEUIL

Anthony Grafton

Les Origines tragiques de l'érudition

Une histoire de la note en bas de page

TRADUIT DE L'ANGLAIS (AMÉRICAIN)
PAR PIERRE-ANTOINE FABRE

LA LIBRAIRIE DU XX^e SIÈCLE
Collection dirigée par Maurice Olender

Préface

Bon nombre de volumes n'enrichissent l'histoire que d'un infime détail, d'une « note en bas de page ». Ces ouvrages racontent la « petite histoire », rappellent les batailles secondaires ou les personnages singuliers. Mais, autant que je le sache, personne n'a jamais consacré un livre à l'histoire des véritables notes en bas de page, celles que l'on trouve dans les travaux historiques modernes. Or l'historien devrait s'y intéresser. Car les notes en bas de page sont aux sciences humaines ce que les données sont aux sciences exactes : elles procurent leur support empirique aux histoires racontées et aux arguments présentés. En leur absence, une thèse historique pourra être admirée ou rejetée, mais elle ne pourra être ni vérifiée ni réfutée. Ressort fondamental d'une pratique professionnelle et intellectuelle, elles méritent l'attention minutieuse dont les comptes rendus de laboratoire et les articles scientifiques bénéficient depuis longtemps de la part des historiens des sciences.

Telle ou telle autre considération sur la nature et les origines de la note en bas de page peut survenir dans les histoires de l'historiographie ou dans les manuels à l'usage des rédacteurs de mémoires historiques. Elles sont particulièrement fréquentes lors des évocations polémiques du bon vieux temps où les historiens étaient de vrais historiens et les notes en bas de page de vraies notes en bas de page. On y suggère souvent qu'à une certaine époque – généralement le XIX^e siècle – et en certains lieux – généralement les universités allemandes jusqu'à la Première Guerre mondiale – les notes en bas de page, du fait de leur rigueur et de leur précision, ont connu leur âge d'or. Mais ce genre de considérations se fonde rarement sur une recherche exhaustive, et ne sert souvent qu'à défendre ou à attaquer les pratiques d'une école plutôt qu'à reconstituer les sources et la genèse de ces pratiques. Les études dispersées actuellement existantes reflètent bien en tout cas les limites liées à la formation et aux perspectives spécialisées de leurs auteurs. Ceux-ci font naître la note en bas de page au XII^e, au XVII^e, au XVIII^e ou au XIX^e siècle, jamais sans quelque bonne raison, mais généralement sans s'intéresser aux autres chapitres de son histoire. Mon premier objectif ici est de nouer les fils de ces recherches éparses. Mon second objectif, plus ambitieux sans doute, est de montrer comment ces fils, noués ensemble, tissent un tableau aussi riche d'aperçus intellectuels et humains que d'autres aspects plus reconnus de l'histoire intellectuelle. La note en bas de page n'est ni aussi simple ni aussi sûre que le pensent bien des historiens. Elle fut l'invention d'un groupe d'hommes talentueux et divers, parmi lesquels figuraient au moins autant de philosophes que d'historiens. Son développement fut lent, son parcours accidenté, et le récit de son destin projette une lumière nouvelle sur bien des zones d'ombre de l'histoire non écrite du savoir historique.

*

Je m'étais déjà intéressé à la note en bas de page au cours de mes études, en lisant certains articles du *Dictionnaire* de Bayle et les *Problèmes d'historiographie* de Momigliano. Le projet, conçu avec quelques amis, de créer un pseudo-journal savant et de consacrer une livraison entière à ce sujet échoua tristement. Mais je continuai à accumuler des informations,

jusqu'au jour récent où un séminaire sur la preuve et la persuasion en histoire, tenu en 1993 au Davis Center for Historical Studies de l'université de Princeton, m'incita à rassembler ces matériaux et à en proposer une interprétation. Je dois ainsi de chaleureux remerciements à Sue Marchand, avec qui j'organisai ce séminaire^[1].

Ce fut une invitation au Wissenschaftskolleg de Berlin pour l'année académique 1993-1994 qui m'encouragea – et m'autorisa – à m'affronter de nouveau à la note en bas de page. Le Wissenschaftskolleg m'offrit en effet un long temps de travail dans la ville de Ranke et de Meinecke. Gesine Bottomley et son équipe de la bibliothèque du Wissenschaftskolleg me procurèrent les instruments les plus élémentaires comme les pièces les plus obscures avec la même célérité et la même aisance, et me guidèrent dans le magnifique labyrinthe des collections berlinoises de manuscrits et de livres rares. Je dois une reconnaissance spéciale au département des manuscrits de la Preussische Staatsbibliothek de l'ex-Berlin-Ouest pour l'exploration des cartons noirs – dont chacun est une caverne d'Ali Baba – qui abritent le *Nachlass* de Ranke ; aux bibliothèques universitaires de la Freie Universität et de la Humboldt Universität, et plus encore aux bibliothèques du Meinecke Institut et du séminaire de philologie classique de la Freie Universität. J'avais antérieurement conduit une première série de recherches à la Firestone Library de l'université de Princeton et à la Bibliothèque nationale de France ; des recherches complémentaires ont été nécessaires à la British Library, à la fondation Hardt, à l'institut Warburg, et surtout à la Bodleian Library d'Oxford.

De nombreux amis m'ont apporté critiques et informations. Mes remerciements vont à J.W. Binns, Robert Darnton, Erhard Denninger, Carlotta Dionisotti, Simon Hornblower, Reinhart Meyer-Kalkus. Wilhelm Schmidt-Biggeman, J.B. Trapp, Giuseppe Veltri, David Wootton et Paul Zanker, qui m'ont tous fait des suggestions utiles ou posé les questions les plus précieuses – celles auxquelles je n'avais pas de réponses. François Hartog, Glenn Most et Nancy Siraisi ont critiqué les premières versions du texte. Tim Breen, Cristopher Ligota et Wilfried Nippel m'ont invité à exposer mes thèses devant des auditoires informés et attentifs. Je ne me serais pas non plus risqué à discuter certaines des thèses d'Arnaldo Momigliano s'il ne m'avait tant appris sur les sujets abordés ici. Christel Zahlmann, dont la mort fut un coup terrible pour ses très nombreux amis en Allemagne et hors d'Allemagne, a entrevu la pertinence d'un livre sur la note en bas de page bien plus tôt que moi ; Petra Eggers et Maurice Olender ont contribué à le faire exister.

Précisons ici que l'édition française de ce volume présente une version modifiée de l'ouvrage déjà paru en Allemagne et aux États-Unis.

Mes remerciements vont enfin à Sue Marchand, Wilhelm Schmidt-Biggeman – envers lesquels ma dette était déjà très grande – et Peter Miller.

Directeurs successifs du Davis Center, Lawrence Stone et Natalie Zemon Davis ont fait du département d'histoire de Princeton un véritable pôle pour une pensée critique des méthodes de l'histoire. Tous deux ont fortement réfléchi et lumineusement écrit sur la nature de l'archive et de la documentation de l'historien en général – et tous deux ont produit et produiront de nombreuses et superbes notes en bas de page. Ce livre leur est dédié, témoignage, bien insuffisant, de mon amitié et de ma gratitude.

Les origines d'un genre

Au XVIII^e siècle, la note en bas de page était une forme élevée des arts littéraires. Nul historien de l'époque des Lumières n'accomplit une œuvre d'une plus grande envergure, forte d'un style d'un plus pur classicisme, que Gibbon avec l'*Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*. Nul aspect de cet ouvrage ne fit plus que ses notes en bas de page pour divertir ses amis et mettre en rage ses ennemis[2]. Leur irrévérence religieuse et sexuelle devint justement célèbre. Dans ses *Pensées*, dit l'historien Gibbon au sujet de Marc-Aurèle – qui fut l'époux d'une « galante » avérée, Faustina –, l'empereur romain « remercie les dieux de lui avoir accordé une femme si fidèle, si douce, et d'une simplicité de mœurs si admirable[3] ». « Le monde, observe l'annotateur Gibbon avec urbanité, a raillé la crédulité de Marc-Aurèle ; mais madame Dacier nous assure (et nous devons en croire une femme) que les maris seront toujours trompés quand leurs femmes voudront prendre la peine de dissimuler[4]. » « Le devoir d'un historien, remarque Gibbon au cours de l'enquête qu'il mène, avec un sérieux ostensible, sur les miracles de l'Église primitive, ne l'oblige pas à s'ériger en juge, de sa propre autorité, dans une controverse si délicate et d'une telle importance[5]. » « Il est assez singulier, commente Gibbon dans une note en bas de page dépouillée de tout décorum, que Bernard de Clairvaux rapporte tant de miracles attribués à son ami saint Malachie, et qu'il ne fasse aucune mention de ses propres miracles, que cependant ses compagnons et disciples ont pris soin à leur tour de célébrer[6]. » « Le savant Origène » et quelques autres, explique Gibbon, exposant la capacité des premiers chrétiens à rester chastes, « jugèrent plus prudent de désarmer le tentateur[7] ». Seule la note en bas de page précise que le théologien avait évité la tentation par le moyen drastique de l'autocastration et révèle le point de vue de Gibbon sur cette conduite : « Avant que la réputation d'Origène eût excité l'envie et la persécution, cette action extraordinaire fut plutôt admirée que blâmée. Comme c'était en général son usage de lire l'Écriture sur le mode allégorique, il est malheureux que dans ce cas seulement il ait adopté le sens littéral[8]. » Les commentaires gaiement sarcastiques de cette espèce restaient fichés comme des échardes dans la mémoire des lecteurs orthodoxes et revenaient hanter leur auteur dans les innombrables pamphlets critiques dont il fut l'objet[9].

L'art de Gibbon servait des fins scientifiques et polémiques, de même que ses notes en bas de page ne se satisfaisaient pas de subvenir, mais soutenaient aussi l'arche monumentale de son histoire romaine[10]. Il pouvait donner à une référence bibliographique le balancement solennel d'une péroraison cicéronienne : « En peignant les gnostiques du II^e et du III^e siècle, Mosheim est ingénieux et de bonne foi ; Le Clerc, un peu lourd, mais exact ; Beausobre est presque toujours un apologiste ; il est bien à craindre que les premiers Pères de l'Église ne soient très souvent des calomniateurs[11]. » Il pouvait développer une comparaison comique avec la gravité habituellement réservée à l'éloge ou à la condamnation d'un héros : « Au sujet de l'énumération des divinités syriennes et arabes, on peut observer que Milton a ramassé dans cent trente vers d'une grande beauté les deux traités considérables et remplis d'érudition que Selden a composés sur cette matière obscure[12]. » Et il pouvait saluer

certain savants d'autrefois, tous bons chrétiens, dont il connaissait fort bien les ouvrages, en combinant dans un mélange unique le rejet ironique de leurs croyances et le respect sincère de leur savoir^[13]. Gibbon était sans doute fondé à penser que la présentation de ses sources, dans ce même style, aurait été « aussi séduisant [e] qu'instructif [ve] »^[14]. Bien que ses notes ne relèvent pas du romantisme à proprement parler, elles ont toutes cette dimension que donne le grand style, pour ne rien dire du « foisonnement érudit » qui attirait les louanges du brillant savant Jacob Bernays, historien antiquisant du XIX^e siècle, ainsi que de son frère, le germaniste Michael Bernays, dont l'essai pionnier sur l'histoire de la note en bas de page vaut encore par son information et sa pénétration d'esprit^[15].

Aujourd'hui, les arguments des historiens doivent encore être renforcés – ou ébranlés – par les notes qu'ils leur apportent. Mais les règles de la prose officielle ont remplacé l'éloquence classique de Gibbon. Dans le monde moderne, comme l'expliquent les manuels de dissertation, deux tâches complémentaires incombent aux historiens^[16]. Ils doivent examiner toutes les sources se rapportant au problème qu'ils entendent résoudre, et construire un discours et un récit sur cette base. La note en bas de page fait la preuve que ces deux tâches ont bien été accomplies. Elle identifie d'une part les sources premières par lesquelles l'historien garantit la nouveauté substantielle de son apport, d'autre part les sources secondaires, qui doivent mettre en valeur l'originalité de la manière et de l'argumentation de l'ouvrage. Elle fait enfin et surtout du travail de l'historien l'œuvre d'un professionnel. Comme le crissement de la fraise du dentiste, le sourd murmure de la note au bas de la page de l'historien rassure ; l'ennui qu'elle distille, comme la douleur infligée par la fraise, n'est nullement vaine : c'est une partie du prix qu'il faut payer pour toucher les dividendes de la science et de la technologie modernes.

Comme le suggère cette métaphore, la note en bas de page a partie liée, dans le monde moderne, avec l'idéologie et les pratiques techniques d'une profession. On devient historien comme on devient dentiste, en se pliant à une formation spécialisée ; et l'on reste historien, comme l'on reste dentiste, si les travaux effectués reçoivent l'approbation des maîtres, des pairs et, surtout, des patients (ou des lecteurs). La note en bas de page figure au titre des épreuves de cet apprentissage moderne. La plupart des historiens débutent à une échelle artisanale, consacrant des semaines frénétiques à la rédaction d'exposés qui devront être lus à haute voix dans le séminaire de leur professeur. À ce stade, leurs notes en bas de page sont seulement vues ; elles ne sont pas lues. Elles forment une masse confuse et opaque tout juste aperçue au bas des pages qui vont et viennent entre les mains tremblantes de l'orateur agité et bafouillant. Puis, pendant les mois au cours desquels ils rédigent leur thèse, les étudiants passent à un régime industriel de production des notes, dans l'espoir que leur directeur, les autres membres du jury choisis pour examiner leur travail, voire de futurs collègues et employeurs seront impressionnés par toutes les heures passées dans les archives et dans les bibliothèques, dont témoignent de longues notes. Doctorat obtenu, et finalement « en poste », les historiens actifs produisent encore des notes. Hélas, les historiens chez qui la composition des notes est devenue une seconde nature ont à peine conscience – comme le dentiste totalement blindé contre la douleur qu'il inflige et le sang qu'il fait couler – qu'ils alignent encore et encore des noms d'auteurs, des titres de livres, des numéros de dossiers et de folios d'archives. Au bout du compte, la production des notes peut ressembler moins à l'ouvrage habile d'un artisan acheminant une tâche précise à sa meilleure fin qu'à

l'accumulation mécanique et au dépôt d'un tas de déchets.

Georges Dumézil déclare son exaspération à ce sujet dans ses *Fêtes romaines* de 1975 :

Une des maladies de l'érudition moderne est l'hypertrophie [des notes] : les notes *up to date* alignent parfois dix, vingt références, davantage même, des sortes de bibliographies croupions qui, n'étant ni classificatoires ni critiques, ne garantissent même pas que l'auteur a eu recours à tout ce qu'il nomme, et qui encombrent la moitié inférieure des pages, à la manière des vastes décharges qui rendent peu amènes les abords de certaines villes. Il faut réagir contre cette forme spécieuse de pollution et ne pas citer tout ce qu'on connaît, tout ce qu'on a lu et qui ne concerne pas directement le point qu'on examine[17].

Comme les cabinets, la note en bas de page moderne est un élément essentiel de la vie civilisée, mais, pas plus qu'eux, elle ne fait un bon sujet de conversation dans les échanges civilisés ; elle n'attire l'attention, le plus souvent, qu'en cas de dysfonctionnement ; comme les cabinets, la note ne nous expose que secrètement à des tâches peu esthétiques ; comme les cabinets, elle est aimablement mise à distance – fréquemment repoussée, ces dernières décennies, non seulement en bas de page, mais en fin de volume. Hors de la vue, sinon même hors de l'esprit, tel est le séjour naturel d'un outil aussi trivial que la « note ».

Mais l'historien a souvent besoin de pénétrer ces lieux sombres et nauséabonds dont les gens civilisés se détournent. L'exploration des cabinets et des égouts a été une mine pour les historiens de la population, de la ville ou des odeurs. Les étapes de leur évolution ont permis de distinguer la vie sociale moderne d'une vie sociale « prémoderne » avec beaucoup plus de netteté que des périodisations plus nobles, liées à l'histoire politique et intellectuelle[18]. Qui voudra savoir en quoi une salle d'école française du XVI^e siècle diffère le plus profondément d'une salle de classe moderne ne devra pas se reporter aux manuels scolaires de Pierre de la Ramée, mais au biographe de celui-ci, qui nous raconte son unique bain annuel, au solstice d'été[19]. De la même manière, l'examen des couches souterraines du savoir historique peut découvrir des failles cachées et des continuités oubliées, dans la pratique moderne comme dans la longue durée de la discipline.

Note en bas de page et autobiographie savante

Un bref échantillon comparatif suffit à révéler toute une gamme de pratiques divergentes dans les sous-sols des bas de page. Au premier regard, bien sûr, toutes les notes s’y ressemblent. Il n’est pas un article dans la société des historiens qui ne commence par cet équivalent, pour la civilisation industrielle, de l’invocation des Muses : une longue note dans laquelle l’auteur remercie des maîtres, collègues et amis. De telles notes évoquent une sorte de république des Lettres, ou tout au moins un réseau universitaire auquel l’auteur de l’article revendiquerait sa propre appartenance. Mais dans la mesure où elles décrivent souvent quelque chose de beaucoup plus ténu – le groupe de ceux dont l’auteur espère qu’ils connaissent son travail, ou qui lui ont procuré une référence, ou qui lui ont donné l’heure –, ces notes introductives conservent quelque chose du caractère littéraire – pour ne pas dire fictionnel – des invocations d’autrefois. Pourtant la sobre lumière du jour ne tarde pas à dissiper les ombres fraîches et parfumées de l’autobiographie savante. La longue liste des ouvrages et articles antérieurs et le chapelet des références codées aux documents inédits prouvent la solidité de l’auteur en rendant compte des sources utilisées. Mais seul le relativement petit nombre de ceux qui auront posé leurs filets dans le même océan d’archives sauront déchiffrer une série de notes de ce genre avec aisance et compétence[20]. Pour la plupart des autres lecteurs, les notes jouent un rôle différent. Dans une société moderne et impersonnelle, qui expose les individus à devoir se fier à bien d’autres individus dont ils ignorent tout, les accréditations font l’effet de recommandations personnelles : elles procurent de la légitimité. De la même manière qu’une tribune minable, une carafe d’eau et une présentation décousue et vague signalent que l’orateur d’une conférence publique mérite d’être écouté, les notes en bas de page confèrent de l’autorité à un écrivain[21].

Cependant, contrairement à d’autres types d’accréditation, les notes en bas de page peuvent aussi offrir quelque divertissement – généralement sous la forme du coup de poignard dans le dos d’un collègue. La manière en est parfois très civile. Ainsi peut-on tranquillement compléter la citation d’un ouvrage du subtil mais assassin « cf. » (le *compare* anglais ou le *vgl* allemand) qui indique, tout au moins à l’attention du lecteur expert, qu’un autre point de vue figure dans l’ouvrage cité et que ce point de vue est erroné. Mais certains lecteurs ignoreront ce code. Aussi l’estocade peut-elle être plus brutale, ou plus directe. On peut exécuter un ouvrage ou une thèse, brièvement et définitivement, d’une seule phrase, ou d’un adjectif choisi. L’anglais dispose pour ce type d’assassinat d’une construction adverbiale des plus surnoises : « étrangement surestimé » ; l’allemand utilise le très direct *ganz abwegig* (« absolument dénué de fondement ») ; le français a pour lui le « discutable », certes froid, mais moins frappant. Ces diverses et indispensables formes de réprobation font toujours relief et portent la marque du même projet homicide. Tout lecteur d’une publication quelconque récemment produite en Europe ou en Amérique par un historien professionnel aura trouvé l’exemple de ces procédés, ou d’autres analogues. L’usage de ces codes professionnels et des techniques qui les soutiennent semble universel, leur charme apparût-il bien limité[22].

Mais cette universalité ne résiste pas longtemps à un examen approfondi. Les notes semblent former aux yeux du lecteur non expert un système solidement arrimé, fixe et intangible ; elles prennent au contraire pour le connaisseur l'allure d'une fourmilière industrielle et agressive. En Italie, la note en bas de page opère souvent par omission : le fait même de ne pas citer tel nom ou tel ouvrage peut revêtir la signification polémique d'une *damnatio memoriae* que le cercle des intéressés repérera et décodera immédiatement. Qu'un semblable silence puisse être parlant, Georges Dumézil le confirme en 1983 dans un entretien avec Maurice Olender. Évoquant les partisans de l'existence d'un « peuple » indo-européen préhistorique et d'une « âme » indo-européenne, il prend soin de préciser :

Je ne prends la responsabilité que de ce que je fais, ou de ce que j'approuve publiquement. Il y a des études qui prétendent aller dans le sens de mes travaux et qui me hérissent. Je n'ai pas à le dire. Je ne veux pas m'occuper des phantasmes des autres. Je ne les approuve pas et ne les cite pas. Voilà tout[23].

Mais le cercle de ceux qui savent lire les silences est évidemment étroit. Or l'auteur s'adresse d'une part à la petite communauté des spécialistes entendant cet idiome, et d'autre part à celle des historiens en général, voire à d'autres lecteurs qui tomberaient par hasard sur un numéro de la *Rivista Storica Italiana* ou des *Quaderni Storici*. Seuls ceux qui auront assimilé les clés du code de citation – un code bien sûr perpétuellement changeant – sauront peser le poids de ces lourdes absences. Pour les autres, les mêmes notes demeureront paisiblement informatives. Bien des écrits historiques italiens avec notes en bas de page ne se contentent pas des deux niveaux d'histoire requis, et leur en ajoutent un troisième ; ils ne s'adressent pas seulement au public en théorie universel des historiens, c'est-à-dire aux « communautés compétentes » des diverses nations, mais au cercle beaucoup plus restreint des gens bien informés.

En Allemagne, au contraire, les omissions visent peu les personnes singulières. Les historiens de l'ancienne République fédérale d'Allemagne se plaisent à condamner leurs pairs étrangers pour n'avoir pas cité les « classiques de la littérature allemande ». Eux-mêmes oublient souvent de citer des ouvrages plus récents – et surtout consacrés à l'histoire allemande – dans des langues autres que l'allemand, ou de faire état (et de prendre connaissance) des formes interdisciplinaires d'histoire qui fleurissent en France et aux États-Unis. Ils ne manifestent pas par là leur ignorance (loin de nous cette pensée !). Mais ils expriment une conviction : celle de vivre dans le saint des saints de l'esprit historique, organiquement lié à la discipline historique du XIX^e siècle, telle que l'Allemagne la domina. Aussi n'ont-ils nul besoin d'accueillir les barbares venus de l'extérieur – sauf dans de rares cas privilégiés où ceux-ci ont suffisamment assimilé les procédures et les mystères de l'érudition allemande pour devenir eux-mêmes des gens civilisés. Les divisions de la communauté historienne, telles qu'elles apparaissent ici au grand jour, semblent donc coïncider avec les lignes de frontières nationales.

Or les historiens de l'ancienne RFA ne perpétuent pas seulement un vieux préjugé ; ils développent également une pratique de recherche très précisément accordée à ce même sens de leur position dans l'univers du savoir. Eux-mêmes ou leurs assistants de recherche travaillent généralement dans une bibliothèque liée à leur séminaire, et qui met à leur disposition la littérature de base dans tel ou tel domaine bien spécifique. Les ouvrages possédés par cette bibliothèque seront cités en long, en large et dans le détail. Les autres, au contraire, s'ils pourront circuler pour information dans le séminaire, au cas où l'un de ses

participants les aura trouvés à la bibliothèque de l'université ou obtenus par prêt interuniversitaire, tiendront peu de place dans les débats – et dans les notes en bas de page. Naturellement, les livres étrangers auront une propension plus grande encore que les livres allemands à se faire oublier au fond des magasins inaccessibles de la bibliothèque de l'université, plutôt que de s'exposer au vu de tous sur les rayonnages en libre accès de la bibliothèque du séminaire d'histoire. Les difficultés pratiques d'accès renforcent encore les remparts intellectuels déjà dressés par les traditions d'enseignement et de savoir. Les historiens de l'ancienne Allemagne de l'Est, pour leur part, avaient affaire à des remparts bien réels. Ils déclaraient beaucoup plus directement leur orthodoxie et leur allégeance intellectuelle – surtout, peut-être, en plaçant Marx et Engels en tête de leurs listes de références, hors de tout ordre alphabétique. L'histoire de la note en bas de page dans une Allemagne réunifiée qui regroupe les forces savantes de l'« Est » et de l'« Ouest » reste bien sûr à écrire.

Comme le suggèrent ces exemples, la note en bas de page est aussi diverse dans sa forme et dans son contenu que toute autre pratique scientifique ou technique complexe. Comme les « mesures précises de quantité », les « expériences contrôlées » et autres garanties de la rigueur et de la validité d'un énoncé sur le monde naturel, les notes en bas de page ont suffisamment de formes différentes pour inquiéter le taxinomiste le plus ingénieux. Chacune d'entre ces formes se trouve organiquement liée à la communauté savante particulière dans laquelle elle est apparue – ce lien comptant pour le moins autant que son entrée en rapport avec la supposée communauté internationale des historiens, cette chimère imaginée par l'historien catholique anglais lord Acton, qui ne ménagea pas sa peine pour introduire les méthodes de l'histoire allemande savante en Angleterre. Acton espéra publier une *Cambridge Modern History* dont la méthode ou la substance des articles n'aurait rien révélé de la nationalité de leurs auteurs – une histoire que l'on écrira lorsque les poules auront des dents[24].

Les notes en bas de page ne varient pas seulement par leur style, mais aussi par leurs conditions de production. Certaines longues listes de citations d'archives peuvent documenter la découverte d'un détail obscur, obtenue de haute lutte par le travail de recherche d'un étudiant ; d'autres, comme celles qui ornent les articles érudits de Walter Ulbricht sur l'histoire politique et syndicale allemande dans les *Beiträge zur Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung*, résultent d'une collaboration et proposent une information recueillie après la rédaction de l'article, pour conforter une thèse préexistante. Les deux types de notes ont la même allure, mais leur rapport au texte qu'elles sont supposées soutenir et aux pratiques professionnelles qui sont censées régler leur production est manifestement bien différent[25]. Comme l'ont montré de nombreuses études, les citations qui nourrissent les travaux scientifiques font beaucoup plus qu'identifier les premiers auteurs des idées qu'ils développent ou les sources des faits dont ils font état. Leurs notes reflètent aussi le profil intellectuel propre des différentes communautés scientifiques nationales, les méthodes pédagogiques des différents programmes d'enseignement scientifique et les options stylistiques des directeurs de revue les plus influents. Elles peuvent renvoyer, au-delà des sources précises de l'information scientifique, aux théories et aux écoles théoriques auxquelles elles sont ou espèrent être liées[26]. Les références des travaux historiques produisent quant à eux autant de signes au moins de leur enracinement

humain, faillible et vulnérable aux préjugés.

Celui qui remonterait le cours de ces notes jusqu'à leur source, et qui prendrait le temps de suivre dans leur tracé souterrain les racines enchevêtrées de l'arbre tourmenté de la polémique savante, découvrirait peut-être beaucoup plus que l'on ne pourrait attendre des ressources d'un sous-sol apparemment acide. Considérons un procédé seulement, heureusement rare, mais, hélas, bien attesté : celui du pillage scientifique. Pris sur le fait, le pickpocket expert conjure sa victime de reprendre son portefeuille sans autre forme de procès ; mais la victime n'a pas plutôt tendu la main pour le récupérer que le voleur s'écrie : « Au secours, au voleur ! » De la même manière, plus d'un savant a plagié les recherches d'un autre tout en accusant sa victime, dans une note en bas de page appliquée à cette fin, d'avoir fait de même. Peu de lecteurs auront la patience de vérifier l'exactitude de la note, et le plus grand nombre s'en tiendra à la version de l'élégant pickpocket – au détriment de la victime agitée et hirsute. Bref la voie conduisant tel ou tel « fait » de l'archive brute au carnet de notes, et de la note en bas de page au compte rendu de l'ouvrage où elle figure, n'a rien d'une ligne droite.

La note en bas de page mérite notre attention pour d'autres raisons encore : non seulement comme l'une des pratiques liées à l'érudition et à la recherche scientifique, mais aussi comme l'objet d'une vive nostalgie et l'enjeu d'un âpre débat. Certains historiens des deux dernières générations ont ajouté une pièce supplémentaire à l'édifice de la discipline, non sans obstruer parfois les fenêtres, pour ne rien dire des perspectives de promotion, de leurs collègues « traditionalistes », défenseurs de la note érudite. L'opération fut douloureuse, et le tumulte qui en résulta exprima plus d'une fois une crainte aiguë : la note en bas de page menaçait de tomber en disgrâce.

Certaines formes nouvelles de l'histoire reposent sur un type de preuves auxquelles les notes en bas de page ne peuvent faire leur place : ainsi des analyses quantitatives des données statistiques entreprises par la démographie historique, dont les auteurs ne peuvent faire vérifier les conclusions qu'en ouvrant à leurs collègues les fichiers de leurs ordinateurs. Le type de preuves requis par d'autres de ces formes nouvelles n'a jamais relevé de la note en bas de page : ainsi des notes de terrain de l'anthropologue, qui consignent des événements éphémères, rituels ou conversations ; elles rendent compte de coutumes et d'usages modifiés par la description qui en est faite, et par principe invérifiables : comme l'avait déjà compris Héraclite, nul anthropologue ne vit ni ne travaille deux fois dans le même village, et l'on n'en trouvera jamais deux pour décrire et analyser un fait d'échange selon les mêmes catégories. Enfin et surtout, un seul ensemble de notes de terrain excède généralement de beaucoup les dimensions d'une publication ordinaire[27]. Certes, d'autres historiens tout à fait « à la page » collationnent et citent des sources d'archives à la manière traditionnelle, mais ils les utilisent pour répondre à de nouvelles questions liées à l'économie politique, à la théorie littéraire et à toutes les disciplines intermédiaires[28].

Il y a un siècle environ, la plupart des historiens ne faisaient qu'une distinction simple : le texte persuade, les notes prouvent[29]. D'ailleurs, dès le XVII^e siècle, certains érudits titraient les appendices documentaires de leurs travaux du seul « Preuves[30] ». Aujourd'hui, au contraire, bon nombre d'historiens revendiqueraient le texte comme leur meilleure preuve ; preuve par l'analyse statistique ou herméneutique des faits, dont seules les sources sont rappelées en note. Dans ces cas-là, bien sûr très différents les uns des autres, les critiques

adoptent souvent l'attitude du joueur d'arrière face aux échappées d'un attaquant rapide : le plaquage. Saisissez-vous des jambes de votre adversaire – en montrant qu'il a mal lu ou mal interprété les sources – et vous n'aurez pas à vous donner la peine de réfuter ses arguments. La qualité intellectuelle, la rigueur scientifique, la couleur rhétorique de telles critiques varient d'ailleurs considérablement. Mais la plupart reposent, partiellement au moins, sur un postulat problématique : tout auteur doit pouvoir, comme les manuels de dissertation le décrètent, citer exhaustivement ses preuves à l'appui de toute assertion de son texte[31]. Certes, personne ne peut en fait exhumer la totalité des sources liées à tel ou tel problème important – et moins encore les citer toutes dans une note. De plus, l'annotateur réaménage ses matériaux pour asseoir ses arguments ; il en produit une interprétation personnelle et laisse de côté ceux qui ne lui apparaissent pas mériter d'attention particulière. Celui qui viendrait immédiatement après reprendrait-il les mêmes archives qu'il les trierait et les organiserait sans doute fort différemment[32].

Maintes controverses sur les notes en bas de page révèlent quelques-uns des usages – et mésusages – que les polémistes ont pu en faire, le plus souvent pour substituer à un contre-argument l'accusation d'incompétence[33].

Le cas suivant est exemplaire : Henry Turner, grand historien de l'économie allemande et du nazisme, professeur à l'université de Yale, découvrit au début des années 1980 qu'un jeune chercheur de Princeton, David Abraham, avait commis des erreurs en identifiant et en citant des documents d'archives dans son ouvrage, *The Collapse of the Weimar Republic : Political Economy and Crisis* (Princeton, 1981). Or les erreurs d'Abraham, selon Turner et d'autres, n'étaient pas seulement importantes ; elles étaient intentionnelles. Abraham avait délibérément donné une fausse date, une fausse attribution et une fausse traduction à certains textes d'archives dans le but de prêter aux nazis et aux hommes d'affaires des liens beaucoup plus étroits qu'ils ne le furent en réalité. Ces critiques dénonçaient absurdement Abraham comme un faussaire, au lieu de reconnaître qu'il n'avait été qu'un étudiant brillant mais mal formé, « lâché » dans les archives allemandes avec des axes théoriques très élaborés, un point de vue neuf – et une faible pratique de la langue allemande et des bonnes vieilles techniques de la prise de notes[34]. Ainsi, comme c'est souvent le cas, la critique refusait de replacer dans leur contexte des erreurs de bonne foi – ou d'admettre sa propre faillibilité. Quand l'ouvrage de Turner, lui aussi polémique, parut à son tour, il fut évidemment l'objet d'un examen spécialement attentif de la part des historiens qui ne partageaient pas ses sympathies. Plus d'un pointa que Turner, lui aussi, avait « arrangé » certaines sources afin de les conformer à sa thèse, et contourné d'autres qui allaient contre[35]. Si l'exigence intellectuelle d'Abraham était tout autre que celle de Turner, ses erreurs étaient plus nombreuses : mais les erreurs de l'un et de l'autre illustrent la faillibilité de tout savant, et le fait qu'un ouvrage d'histoire et ses notes ne peuvent jamais, par définition, reproduire ni citer l'ensemble des preuves sur lesquelles ils se fondent[36]. On trouverait néanmoins d'autres illustrations de la tactique des adversaires d'Abraham. Deux éminents anthropologues – et non plus, comme dans le cas précédent, un maître des arcanes secrets du métier d'historien – ont récemment offert à leurs lecteurs un apologue du même genre. Chacun d'eux s'abattit sur le champ de notes de son voisin avec l'équivalent du fléau du paysan, dans le but de ruiner ses thèses. Aucun d'eux ne sembla manifester la moindre conscience des inévitables lacunes de tout appareil critique – tout au moins pour ce qui

concernait les notes de l'autre. Le prestige dont le positivisme continue de jouir ressortit avec éclat de l'énergie avec laquelle ces apôtres d'une noble tradition ethnographique recherchèrent leur salut dans la plus pure pédanterie historique[37].

Mais les travaux des plus grands maîtres de la technique savante ont donné lieu, autant que ceux de leurs successeurs, à d'âpres controverses sur les notes en bas de page. En 1927, Ernst Kantorowicz publia sa biographie de l'empereur Frédéric II. En disciple de Stefan George, qui avait voulu retracer l'histoire perdue de l'« autre Allemagne », Kantorowicz cherchait à atteindre un public non universitaire. Il fit paraître ce morceau d'éloquence passionnée – sans l'encombrement de notes, mais avec l'ornement, sur la page de titre, d'une svastika (le très ancien motif dont s'inspira la moderne croix gammée) – dans l'élégante collection « *Blätter für die Kunst* » de l'éditeur berlinois Georg Bondi. L'ouvrage devint immédiatement un best-seller, et inonda les vitrines des librairies à la mode de la Kurfürstendamm. Mais il provoqua aussi la fureur de la corporation des médiévistes, qui dénoncèrent chez Kantorowicz ce qu'ils désignaient comme une tendance intellectuellement dangereuse à faire passer les mythes et métaphores véhiculés par ses sources pour des faits historiques réels. La décision de Kantorowicz de publier son livre, dans un premier temps, sans appareil critique, ne fit rien pour calmer ses adversaires : l'omission était d'autant plus frustrante que cet ancien soldat, qui avait gardé les manières de la vieille école, était connu pour sa maîtrise de l'édition et de l'interprétation des textes ; il s'était distingué au sein d'une génération prestigieuse d'étudiants de Heidelberg pour l'excellence de sa formation et l'on savait que la littérature concernant le sujet de son ouvrage n'avait aucun secret pour lui[38].

Deux ans après la sortie du *Frédéric II*, Albert Brackmann attaqua publiquement son auteur lors d'une séance de l'Académie prussienne des sciences ; un compte rendu de cette intervention parut dans un important journal berlinois, la *Vossische Zeitung*, et son texte complet dans la plus grande revue allemande d'histoire, l'*Historische Zeitschrift*[39]. Kantorowicz soutenait dans son livre que Frédéric II s'était considéré, lors de son couronnement à Jérusalem, comme un roi saint et le successeur direct de David, comme Jésus lui-même[40]. Brackmann concentra sa critique sur cette thèse, et resta insensible à la défense de l'auteur, citant l'Allemand Marquardt de Ried qui avait célébré en Frédéric le serviteur de Dieu ou *famulus Dei*. Kantorowicz, notait-il, avait supprimé dans son livre le passage crucial de cette référence, dans lequel Marquardt distinguait Jésus et Frédéric : *Hic Deus, ille Dei pius ac prudens imitator* (« L'un est Dieu, l'autre son imitateur pieux et prudent »). En réintroduisant cette phrase dans sa réplique à Brackmann, Kantorowicz modifiait tacitement le contenu de son livre, dans lequel il avait effectivement traduit un certain nombre de vers du poète allemand, mais pas celui-là[41]. Kantorowicz ne rendit évidemment pas les armes : en 1931, quand parurent finalement les notes du livre de 1927, il revint à souligner le ton de célébration du poème de Marquardt, mais non plus la distinction entre l'empereur et le Sauveur. Il n'ajoutait aucune référence à la critique de Brackmann, bien qu'il citât la réponse qu'il lui avait opposée[42]. Le problème n'est pas de savoir qui avait raison de Kantorowicz ou de Brackmann ; il est qu'aujourd'hui encore, malgré l'important corpus documentaire que cette controverse a fait venir au jour, le lecteur ne peut toujours pas reconstituer dans le détail l'évolution de la pensée de Kantorowicz par rapport à cette source unique et capitale. Avait-il changé d'avis ? S'était-il convaincu d'avoir eu tort d'omettre le vers sur lequel Brackmann faisait au contraire porter l'accent ? Avait-il une réponse à apporter à la

critique de ce dernier ? Le corpus était certes d'une singulière richesse, mais l'enchaînement des opérations intellectuelles par lesquelles la source en tant que telle s'était inscrite dans l'apparat documentaire de Kantorowicz, et par lesquelles celui-ci était devenu à son tour l'objet d'une histoire, d'une controverse et de nouvelles notes, demeurait et demeure mystérieux.

Écriture savante, histoire, philologie

L'expérience et la logique nous apprennent donc que la note en bas de page ne saurait assumer toutes les tâches dont les manuels l'investissent : aucune accumulation de notes ne prouvera jamais que chaque énoncé du texte se fonde sur des citadelles imprenables de faits attestés. Les notes remplissent surtout deux autres fonctions. D'une part, elles persuadent : elles convainquent le lecteur que l'historien a accumulé une quantité suffisante de travail, suffisante pour mentir dans les limites tolérées par le champ ; comme les diplômes au mur du cabinet dentaire, les notes prouvent que les historiens sont « assez bons » praticiens pour être consultés et recommandés – mais non pas qu'ils peuvent effectuer tout type d'opération. D'autre part, elles indiquent les sources principales que l'historien a réellement utilisées. Bien qu'elles ne rendent généralement pas compte du cours que leur interprétation a pris, elles offrent souvent, au lecteur critique mais ouvert, assez d'indices pour qu'il puisse le reconstituer. Aucun « apparat » ne fournira jamais ni plus d'informations ni plus d'assurances que cela.

Le caractère radical du passage d'un récit continu à la production d'un texte annoté reste cependant très manifeste, quand bien même les intentions du texte et de l'annotation nous seraient devenues opaques. Dès lors que l'historien rédige des notes en bas de page, le récit historique prend sa forme moderne – sa forme double. Les historiographes politiques de l'Antiquité et de la Renaissance s'inscrivent dans le cadre d'une tradition rhétorique, celle des hommes d'État ou des généraux s'adressant à leurs pairs. Leurs ouvrages revendiquent l'universalité ; les exemples du bien et du mal, de la prudence et de l'imprudence, qu'ils offrent à leurs lecteurs dans un déploiement d'éloquence, devaient être autant de leçons morales et politiques valables en tout temps et en tout lieu^[43].

Les historiens modernes, au contraire, mettent à distance leurs propres thèses alors même qu'ils s'efforcent de les soutenir. Leurs notes constituent un second récit, qui accompagne l'autre mais s'en distingue nettement. La documentation qu'elles offrent sur la pensée et les recherches préalables au récit qui les « coiffe » démontre le caractère historiquement contingent de celui-ci, sa dépendance par rapport à des formes spécifiques de recherche, à certaines circonstances et à l'état de telle ou telle question au moment où l'auteur s'est mis au travail. Comme le plan de l'architecte pour la construction d'un magnifique édifice, la note en bas de page révèle l'ossature brute, les faiblesses inévitables et les inavouables contraintes que l'élévation de la façade viendra dissimuler.

Le surgissement de la note en bas de page – et des dispositifs connexes, comme les appendices documentaires et critiques – distingue l'histoire moderne de la tradition. Thucydide et Joinville, Eusèbe et Matthieu Paris ne précisent pas leurs sources, pas plus qu'ils ne réfléchissent leur méthode dans des textes parallèles à leur récit d'histoire – fait qui arrache des larmes de crocodile aux hypocrites mais donne de l'emploi à des bataillons d'antiquisants et de médiévistes^[44]. Depuis quelques siècles, au contraire, tous les ouvrages d'histoire – excepté ceux proposés au divertissement d'un large public de non-spécialistes, et quelques-uns destinés à provoquer la petite communauté des spécialistes – ont adopté, d'une

manière ou d'une autre, le modèle officiel de la forme double^[45]. La présence des notes y est essentielle. Elles sont le signe extérieurement visible d'une grâce intérieure, qui toucha l'histoire lorsque le récit éloquent d'autrefois se transforma en discipline critique. L'examen et la citation systématiques des sources originales et l'argumentation rigoureuse du choix de telle source par rapport à telle autre furent alors pour les historiens des objectifs aussi attirants que nécessaires. *Locus classicus* de telles recherches, la note en bas de page devint pour tout solide ouvrage d'histoire un organe vital. La note en bas de page parvint sans doute à cette position éminente lorsqu'elle trouva une légitimité, c'est-à-dire lorsque les noces de ses deux géniteurs, l'histoire et la philologie, furent enfin célébrées. Il ne nous reste plus qu'à identifier l'église dans laquelle le mariage eut lieu, et le prêtre qui officia.

C'est tout au moins ainsi que je voyais les choses avant de m'attaquer à l'examen des travaux récents sur les systèmes de notes et sur l'historiographie en général, en quête du moment précis où la discipline avait « explicitement » opéré ce retour sur elle-même. Mais curieusement, plus j'y regardais de près, et moins mes réponses semblaient assurées. La plupart de ceux qui s'étaient intéressés à la note en bas de page s'en étaient faits les fossoyeurs, et non les chantres. Bon nombre d'articles et quelques ouvrages récents se sont attardés sur la note en bas de page ; mais leurs auteurs se sont généralement moins souciés d'une étude historique et empirique de ses effets et de ses vicissitudes, que de faire d'elle un objet de risée. Les étudiants américains en droit, par exemple, écrivent des parodies dans lesquelles chaque mot renvoie à une note en bas de page étoffée de longues citations, le tout pour éclairer les origines des règles du base-ball dans le droit commun ; les juristes allemands rédigent des satires dans lesquelles ils appellent à la création de disciplines nouvelles, comme la *Fussnotenwissenschaft* et la *Fussnotologie*^[46]. Les uns et les autres font de la note en bas de page la quintessence de l'absurdité académique et de l'effort mal employé. Le pédantisme stérile des savants est certes un thème toujours très attirant, et la critique généralement fondée – spécialement pour le droit, dans lequel une simple note ajoutée à un avis juridique ou à un article du code peut avoir d'incalculables conséquences sur la vie des individus et le destin des entreprises. Les meilleurs étudiants des meilleures écoles de droit américaines, qui consacrent beaucoup de temps, pendant un an ou deux, à accumuler et à vérifier des notes en bas de page pour les revues juridiques qu'ils publient*, sont plus qu'excusables d'en être dégoûtés, bien que leurs propres parodies de ces notes, quand ils s'y livrent, se distinguent rarement par la finesse de leur esprit^[47]. Cette boutade de Peter Riess n'est pourtant, hélas, que pure vérité : « La fréquence des notes en bas de page, dans les travaux juridiques spécialement, est inversement proportionnelle au soin scientifique dont elles font l'objet^[48]. »

La plupart des spécialistes de l'historiographie s'intéressent aux déclarations explicites des auteurs dont ils s'occupent, plus qu'à leurs pratiques techniques – à celles, surtout, que l'on n'exerce et ne transmet que tacitement. La philosophie de l'histoire a beaucoup plus retenu l'attention que la philologie historique. Et ceux qui se sont appliqués à celle-ci se sont le plus souvent limités à l'étude des manières de conduire la recherche, comme si la sélection et la présentation des données de cette recherche n'affectaient pas celle-ci en profondeur. Jack Hexter, éminent historien américain de l'Europe et de l'Angleterre modernes, s'est autodésigné dans les dernières années de sa carrière comme un *arbiter elegantiae eruditionisque* pour ses collègues (à la manière dont A.E. Housman déclara n'avoir pas édité

Lucain pour le grand public, mais pour l'édification de ses pairs incapables). À la fin des années 1970, il découvre que Christopher Hill, un historien anglais plus éminent encore, cite certains textes du XVII^e siècle « mal à propos ». Hexter conclut de cette série d'erreurs à une même lecture perverse, par son collègue anglais, de toutes ses sources. Hill, selon Hexter, ne lit pas lesdites sources pour les comprendre, mais pour y découper des citations propres à cautionner, sorties de leur contexte, des thèses douteuses. Or Hexter néglige totalement ici le fait qu'il fonde cette condamnation des carnets personnels de Hill sur l'analyse d'une partie de ses écrits publiés – faute de méthode qu'Hexter ne fait qu'aggraver lors de la réédition de son compte rendu : il en gomme en effet les excès rhétoriques, sans du tout révéler ses manières de faire, mais non sans déclarer ne pas comprendre que sa victime ait pu s'en ressentir[49].

Ce genre de polémiques obscurcit beaucoup plus qu'il n'éclaire les origines et la fonction actuelle de la note en bas de page des historiens.

Les très dénigrés historiens français Langlois et Seignobos, auteurs, à la fin du XIX^e siècle, d'un manuel pour écrire l'histoire si désuet qu'il prend aujourd'hui une coloration étrangement moderne, admettaient au moins qu'« il serait intéressant de retrouver les premiers livres imprimés pourvus de notes à la manière moderne ». Mais ils confessent aussi : « Les bibliophiles que nous avons consultés sont incapables de le dire, leur attention n'ayant jamais été attirée sur ce point. » Quant à leur propre suggestion – cette pratique serait née dans des collections de pièces historiques –, elle nous égare[50]. L'annotation des documents – X commentant Y – date de l'Antiquité et a prospéré dans toutes les cultures de droit constitué et écrit[51]. Les textes complexes, généralement d'origines diverses, qui constituent le corpus d'écritures saintes d'une société incluent des commentaires d'ordre divers, et peut-être en va-t-il toujours ainsi. Michael Fishbane a montré dans un livre remarquable comment scribes et auteurs développaient d'abondants commentaires dans le fil même du texte de la Bible hébraïque, les brèves gloses consacrées à des termes ou à des phrases insolites devenant partie intégrante des textes qu'elles visaient à éclairer ; d'autres livres viennent ensuite, qui citent et commentent les précédents ; délibérément ou par inadvertance, l'Écriture sainte devient son propre interprète[52]. Certains commentaires plus tardifs, comme ladite *Glossa ordinaria*, vaste glose mot à mot enroulée comme une liane autour du texte latin de la Vulgate, Bible en usage dans l'Occident médiéval, ou comme la *Glose* d'Accursius, commentateur médiéval du *Corpus iuris* romain, purent finalement sembler appartenir à part entière aux textes qu'elles expliquaient et que l'on enseignait généralement joints à leurs commentaires.

Les écrits séculiers engendrent une prose explicative, parfois isolée et circonstancielle, parfois déployée et systématique. Les grammairiens romains qui enseignaient Virgile dans les derniers siècles de l'Empire et les grammairiens qui faisaient lire Horace dans les écoles du XII^e siècle devaient initier leurs élèves à une langue étrangère en même temps qu'à une écriture poétique difficile. Leurs gloses procurent à l'historien une information précieuse sur la relation triangulaire, toujours complexe, entre les maîtres, les élèves et les textes. Certaines gloses élémentaires guident l'élève dans la course d'obstacles de la syntaxe et de la grammaire latine ; d'autres, plus approfondies, recourent aux armes de la rhétorique pour justifier la présence dans le texte de mots inattendus ; d'autres encore, les plus élaborées, proposent des explications allégoriques de mythes étranges et d'histoires apparemment peu

édifiantes. Bon nombre de ces gloses contiennent de longues digressions sur les chapitres les plus divers, des sciences de la nature aux sciences morales. Certains développements autobiographiques précis rendent parfois ces commentaires curieusement proches des *Commentaires* de Jules César, comme Jean Céard l'a bien fait observer. Les *Essais* de Montaigne eux-mêmes, introspectifs et éclectiques, font figure d'une série de commentaires détachés des textes auxquels ils étaient primitivement appliqués[53].

L'écrivain peut aussi être son propre glossateur. Dante et Pétrarque jugent nécessaire d'accompagner certains segments de leur production poétique de commentaires formels – tradition poursuivie avec les commentaires érudits d'Andreas Gryphius sur ses épuisantes tragédies savantes, qui duraient six heures, et jusqu'à T.S. Eliot, qui annota *The Waste Land*[54]. Bon nombre d'auteurs de la Renaissance, dans la lignée de Pétrarque, eurent le sentiment d'écrire pour une postérité aussi éloignée qu'ils l'étaient eux-mêmes des auteurs antiques. Aussi commencèrent-ils à mettre par écrit les informations historiques et biographiques qu'ils aimaient trouver chez les Latins : c'est ce que fait Pétrarque, notamment dans la lettre qu'il adresse, en prose, à la postérité. Johannes Kepler, dont le sens historique était aussi aigu que le talent scientifique, écrivit, parvenu à la maturité, un commentaire formel de son premier ouvrage, le *Mysterium cosmographicum*, afin d'expliquer aux lecteurs d'un lointain futur les circonstances personnelles et les expériences particulières qui avaient donné à ce livre sa forme et son contenu propres[55].

La note historique doit aussi être rattachée à une seconde forme plus ancienne d'annotation : celle qui indique les références précises du passage d'un texte d'autorité dont on retrouve la citation dans un ouvrage ultérieur. Ces références étaient peu coutumières dans la prose de l'Antiquité : un auteur de bon ton citait généralement de mémoire, sans recours à un livre, introduisant souvent dans la citation une légère altération qui ne faisait que souligner la performance[56]. Certains auteurs d'ouvrages explicitement définis comme des *compendia* manquent cependant à identifier leurs sources avec précision : si Pline l'Ancien dresse la liste des auteurs dont il tire la matière de son *Histoire naturelle* et si Aulu-Gelle nomme les auteurs, et parfois les ouvrages, qu'il cite dans ses *Nuits attiques*, Macrobie omet souvent de mentionner des auteurs reproduits mot pour mot dans ses énormes *Saturnalia*, ouvrage de grande influence[57]. Les juristes romains, en revanche, fournissent les références les plus précises sur les traités juridiques antérieurs dont ils s'inspirent. Le *Collatio legum Romanarum et Mosaicarum* de l'Antiquité tardive, par exemple, compare les lois de Rome aux commandements de Moïse, ne cite qu'approximativement les seconds, mais rapporte toujours les premières, chapitres et paragraphes à l'appui. Les fragments conservés d'un cours de droit de la même époque montrent que le maître renvoyait ses élèves aux auteurs érudits dont il était lui-même le disciple, ouvrage par ouvrage, chapitre par chapitre, et page par page, selon des copies manifestement identiques entre elles[58]. Au Moyen Âge, les savants actifs dans les nouvelles écoles du XII^e siècle et dans les universités qui prirent leur suite élaborèrent des modèles exigeants pour la citation précise des textes ainsi que des codes rigoureux pour une claire désignation des sources, dans le droit comme dans d'autres disciplines. De toute évidence, la citation avance au pas de la professionnalisation.

Les marges des manuscrits et des premiers livres imprimés de théologie, de droit ou de médecine fourmillent de gloses qui, comme la note en bas de page de l'historien, mettent le lecteur en mesure d'effectuer un retour en amont, depuis l'argumentaire achevé jusqu'aux

textes qui le fondent et sur la base desquels il se développe. Pierre Lombard, théologien dont les commentaires sur les Psaumes et les épîtres de Paul « représentent sans doute l'accomplissement de la glose », énumère systématiquement ses sources dans des gloses marginales, inventant ce que Malcolm Parkes appelle « l'ancêtre du moderne appareil savant des notes en bas de page »^[59]. Pierre Lombard mérite l'estime pour un exploit typiquement moderne : avoir provoqué la première controverse au sujet d'une fausse référence en note. L'une de ses gloses fait en effet de saint Jérôme la source du récit, bien connu au XII^e siècle, selon lequel la Salomé de l'évangile de Marc n'aurait pas été une femme mais le troisième époux de sainte Anne. Herbert de Bosham, qui attaque cette thèse, incrimine violemment l'erreur de Lombard – préférant imputer la faute à l'ignorance d'un scribe plutôt qu'à l'auteur érudit dont il avait été lui-même l'élève^[60]. Il n'est pas étonnant que Vincent de Beauvais ait cherché à éviter de tels accidents en ramenant ses références dans le corps de son texte, dans l'espoir que celui-ci serait moins exposé que des gloses personnelles aux erreurs des copistes^[61].

Mais aucune forme d'annotation – des gloses des grammairiens aux allégories des théologiens et aux variantes des philologues – n'est identique à la note en bas de page. Les historiens modernes demandent à ce que tout texte nouvellement produit sur le passé s'accompagne de notes systématiques, rédigées par l'auteur du texte et concernant ses sources : telle est la règle pour tout historien professionnel. Cette règle n'a pas de lien explicite avec le fait historique bien établi selon lequel tout écrit important aux yeux d'une communauté savante ou religieuse reçoit les commentaires d'interprètes postérieurs. Ces commentaires sertissent un texte qui les autorise par des vertus dont nul récit d'histoire ne saurait se prévaloir, c'est-à-dire par la divinité ou, plus souvent, l'inspiration divine de son auteur, par son antiquité, ou encore par sa forme littéraire. Les « notes » agissent comme des intermédiaires entre un texte d'une valeur supposée éternelle et un lecteur moderne dont l'horizon se trouve nécessairement limité par ses besoins et intérêts immédiats. Certains annotateurs conçoivent les Écritures comme une bombe susceptible d'exploser entre les mains d'un lecteur ordinaire, d'autres comme un rempart de l'ordre social et théologique^[62]. Mais tous sont d'accord pour considérer que le texte scripturaire, fanal inextinguible, nous adresse un message d'une signification et d'une valeur inépuisables. Si les lecteurs humains ont besoin des commentaires qui l'accompagnent, c'est parce que leur esprit de clocher menace toujours de les perdre.

Les notes des historiens ressemblent dans leur forme aux gloses traditionnelles. Mais elles visent à montrer que l'ouvrage qu'elles soutiennent tire son autorité et sa solidité des conditions historiques de sa réalisation : l'auteur expose les fondations de son œuvre, révèle ses éléments constitutifs en leur lieu juste et recourt aux justes procédés pour les agencer. Pour ce faire, il situe l'ouvrage dans le temps et dans l'espace, et met l'accent sur l'horizon et les circonstances de sa production plutôt que sur ceux de sa réception. Les notes en bas de page fondent et limitent d'un seul et même mouvement, alors que les commentaires scripturaux ne concevaient de limite qu'accidentelle.

L'apparat de l'historien ne dérive pas non plus des commentaires écrits par les auteurs du Moyen Âge tardif et de la Renaissance sur leurs propres ouvrages. L'historien qui bâtit sa demeure sur les fondations de ses sources n'est pas à la même tâche que l'auteur d'un ouvrage religieux, littéraire ou scientifique voulant fixer hors de toute équivoque le message

de son texte pour la postérité. L'un explique les méthodes et procédures utilisées pour l'élaboration du texte, l'autre celles qui devront être suivies dans sa réception. Enfin, l'historien n'est pas tenu de citer des autorités, comme les théologiens et les juristes médiévaux et renaissants, mais des sources. Ses notes en bas de page ne dressent pas la liste des grands auteurs qui garantiraient tel ou tel énoncé, mais les documents – pour beaucoup, voire pour la plupart d'entre eux, nullement littéraires – qui ont permis de l'établir. L'historien professionnel moderne n'est pas le simple descendant en ligne directe de l'intellectuel professionnel des écoles médiévales.

Mon propos, dans le cadre forcément spéculatif de cet essai, est donc très simple : je voudrais découvrir quand, où et pourquoi des historiens ont adopté la forme spécifique d'architecture narrative qui est la nôtre aujourd'hui ; je voudrais savoir qui érigea le premier cette curieuse arcade, avec son *piano nobile* immaculé et son pas de porte ouvert à des regards furtifs sur une accumulation de séduisantes marchandises. Mes réponses seront nécessairement schématiques et incomplètes, mais j'espère montrer que la note en bas de page a un pedigree plus ancien que nous avons coutume de le penser – et que les véritables origines de ce drôle d'animal projettent une singulière lumière sur sa nature, les fonctions qu'elle remplit et les problèmes qu'elle pose.

Ranke : une note en bas de page sur l'histoire comme science

Tout élève – ou à tout le moins tout étudiant d'un *Gymnasium* allemand – sait ce qu'est l'histoire savante et qui l'a inventée. L'histoire savante privilégie les sources primaires sur les sources secondaires ; Leopold von Ranke, juriste protestant né dans la bien-nommée ville de Thuringe, Wiehe-sur-l-Unstrut, et qui fut l'une des plus grandes figures de l'université de Berlin au XIX^e siècle, en est le premier représentant célèbre. Bien que Ranke soit devenu l'historien académique par excellence, l'intérêt de son œuvre dépasse de loin le cadre académique. L'université de Berlin, où il enseigna, avait été créée après la victoire de Napoléon sur la Prusse. Appelée par Wilhelm von Humboldt à promouvoir des recherches originales plutôt qu'à reproduire les disciplines traditionnelles, cette université fut une pièce organique du dispositif culturel auquel l'on doit aussi la construction officielle du splendide archipel des musées de Berlin et le grand projet novateur de la philosophie de l'histoire de Hegel[63]. Dès le milieu du XIX^e siècle, l'université conquiert une prééminence mondiale dans les domaines de la science naturelle, de la philosophie systématique et de la philologie savante. Elle fut la meilleure scène pour le déroulement d'un grand drame intellectuel au royaume de l'histoire – royaume dans lequel, comme le pensaient de nombreux penseurs allemands, à quelque école qu'ils appartenissent, l'esprit du temps devait se manifester. Et Ranke – dont les livres comptaient des milliers de lecteurs et dont les séminaires et conférences persuadaient des dizaines de très sérieux jeunes gens que l'histoire, bien comprise, leur permettrait, et avec eux à leur pays, la maîtrise du chaos propre au monde moderne – était le meilleur acteur pour cette scène.

Personne ne fut sans doute plus convaincu de cela que Ranke lui-même. D'autres historiens se plaignirent de devoir consulter des sources arides et explorer des archives poussiéreuses loin de leur foyer. Mais les recueils de sources primaires et les liasses d'actes manuscrits produisirent sur Ranke l'effet du trèfle sur le cochon. Ses lettres évoquent les délices de la plongée en archives avec un enthousiasme peu commun à son époque. Il note ainsi en 1827, alors qu'il gîte dans les profondeurs des archives viennoises :

À trois heures, j'ai pris le chemin des archives. Hammer travaille toujours ici, sur ses affaires ottomanes, et un certain Herr von Buchholtz, qui veut faire une histoire de Ferdinand I^{er}. C'est un véritable bureau. Chacun a crayons, taille-crayon et coupe-papier à sa disposition, et sa place attribuée. L'obscurité vient assez tôt, et je trouve très plaisant d'entendre le surveillant réclamer « de la lumière » : un commis apporte aussitôt deux lampes pour chacun de ceux qui travaillent là[64].

Ou encore en août 1829, cette fois-ci depuis les bibliothèques romaines :

Je retire un grand profit des soirées et des nuits fraîches et tranquilles d'ici. Le Corso reste animé jusqu'à minuit, les cafés ouverts jusqu'à deux ou trois heures du matin et les théâtres ne ferment souvent pas avant une heure et demie. On dîne alors. Pas moi, bien sûr. Je cours au lit, pour pouvoir être au Palazzo Barberini dès sept heures le lendemain matin. J'y dispose d'une pièce, appartenant au bibliothécaire, qui est munie d'un poêle à charbon Tramontana ; mes manuscrits restent entassés là. Mon secrétaire arrive aussitôt après moi et passe la porte avec un « *Ben levato* ». Le domestique du bibliothécaire ou sa femme viennent ensuite et m'offrent leurs services avec l'habituel « *Occorre niente ?* » Le bibliothécaire lui-même, dénommé Razzi, est très aimable et m'a apporté, ainsi qu'à d'autres allemands,

une grande aide. À quelques pas de là se trouve la bibliothèque Albani, où Winckelmann écrivit son histoire de l'art. [...] Je fréquente aussi deux autres bibliothèques, avec de bons résultats. La journée passe si vite avec tant de travail[65] !

Ranke évoque ainsi d'une manière très vivante ce qui devint pour de nombreux savants allemands et de nombreux admirateurs hors d'Allemagne l'une des grandes découvertes de la discipline historique dans le premier XIX^e siècle : ce qu'Arlette Farge a appelé « le goût de l'archive[66] ». Car Ranke, quels qu'aient été par ailleurs le charme de son style et la profondeur de sa pensée historique, doit avant tout à la force d'impact de sa documentation d'être apparu comme le fondateur d'une nouvelle école historique.

À la fin de sa vie, Ranke dicta une rapide autobiographie. Il raconta l'histoire d'une vocation aussi irrésistible et singulière que l'appel de Bertrand Russell vers la philosophie. Sa première éducation avait été classique : il avait appris le grec et le latin au sein d'une vieille et vénérable institution, la *Schulpforta*, dans laquelle les jeunes philologues étaient gavés comme des saucisses de Strasbourg de littérature ancienne. Il s'était initié ensuite aux méthodes de la philologie classique à l'université de Leipzig, où il côtoya un pionnier des études sur la tragédie grecque, Gottfried Hermann. Il s'intéressait pourtant de plus en plus à l'histoire, surtout à celle de l'Europe moderne – la vie de Martin Luther le retint spécialement –, et à celle de Rome, qu'il aborda avec les méthodes pionnières de Barthold Georg Niebuhr. Alors qu'il enseignait au *Gymnasium* de Francfort-sur-l'Oder, Ranke se prit de passion pour Walter Scott, dont les romans, pour lui comme pour bien d'autres lecteurs, ressuscitaient le Moyen Âge et la Renaissance. Mais cette passion était très tourmentée. Car Scott était aussi suspect que son charme était puissant. Toute comparaison avec la tradition historique, telle qu'elle était transmise par le chroniqueur Philippe de Commines et d'autres témoignages contemporains, révélait que le Charles de Burgonde et le Louis XI du *Quentin Durward* de Scott n'avaient jamais réellement existé. Ranke trouvait ces erreurs – qu'il pensait délibérées – impardonnables. Mais elles l'inspiraient tout autant : « La comparaison me convainquit que la tradition historique était encore plus belle, et certainement plus intéressante, que la fiction romanesque. » Aussi entreprit-il d'écrire ses *Histoires des peuples romains et germaniques* (*Geschichten der romanischen und germanischen Völker*) à partir des seules sources contemporaines. Malheureusement, celles-là ne concordaient pas plus : aussi Ranke dut-il construire son récit en déconstruisant ceux de ses prédécesseurs, dont aucun – les Allemands pas plus que les autres – n'était au-dessus de tout soupçon. Seule une étude comparative serrée pouvait produire une bonne histoire critique[67].

L'ouvrage, qui parut en 1824, apporta à Ranke tout ce qu'il avait pu souhaiter. Son style narratif encore juvénile, avec ses tournures classicisantes et ses gallicismes, ne manqua pas de rencontrer des objections. Il entendait parvenir jusqu'au milieu du XVI^e siècle, mais autorisa son éditeur – qui mit en route la fabrication de son livre plus tôt que Ranke ne l'avait cru possible – à publier un tronçon de son projet primitif : l'ouvrage ne dépassait pas les années 1510. Mais l'habileté de l'écrivain à débusquer des détails saisissants, comme nous en trouverions plus tard dans ses descriptions des bibliothèques, donnait déjà de l'ardeur et de la solennité à son propos sur la critique historique. La préface qu'il donna au second long volume de ses *Histoires, Contribution à l'étude critique de quelques historiens modernes* (*Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber*), décrivait le face-à-face entre l'historien critique et ses sources comme un rituel complexe dont les bénéfices récompensaient l'austérité :

Considérez les sentiments étranges dans lesquels serait celui qui traverserait une grande collection d'antiquités, dans

laquelle l'authentique voisinerait avec le faux, le beau avec le répugnant, le spectaculaire avec l'insignifiant, le tout provenant d'un grand nombre de nations et d'époques dans le désordre le plus total. C'est ce qu'éprouverait celui qui se trouverait confronté d'un coup à tous les monuments de l'histoire moderne. Ils nous parlent par mille voix différentes ; ils révèlent les tempéraments les plus divers ; ils sont revêtus de toutes les couleurs imaginables[68].

Bibliothèques et archives se trouvent ainsi transformées par la magie de la métaphore en une galerie d'antiquités à trois dimensions, et les sources à interroger en objets précieux. L'historien, pour sa part, devient un homme de goût, dont le sens intuitif du faux et de l'authentique constitue une pierre de touche. S'il l'exerce adroitement, son astuce critique confine en effet au pouvoir magique : d'un poussiéreux fatras, il fait des ensembles cohérents de matériaux appartenant à des périodes bien distinctes, organisées salle par salle, datées, étiquetées et certifiées. Ranke subit lui-même une métamorphose semblable, lorsque le grand écrivain et professeur émergea de la chrysalide du maître d'un lycée de province et qu'il se retrouva possesseur d'une chaire à Berlin, bénéficiaire d'octrois particuliers pour l'usage des archives et de toutes les facilités pour voyager dans les bibliothèques et archives étrangères.

La « méthode de recherche » de Ranke avait une vivacité et une vigueur intellectuelles tout à fait dignes du style brillant dans lequel elle s'exprimait. L'histoire des guerres italiennes du premier XVI^e siècle par François Guichardin (Francesco Guicciardini), l'ami de Machiavel, avait longtemps été considérée comme le compte rendu le plus précis et le plus approfondi de ces années terribles, quand les énormes armées espagnoles et françaises, équipées de canons et de mousquets dans des proportions inédites jusqu'alors, mettaient toute la péninsule à feu et à sang. Les plus puissants des États italiens étaient réduits par leur insuffisance militaire à servir de pions dans le jeu de pouvoirs politiques qu'ils avaient jusqu'alors toujours dominé par la ruse. Guichardin fondait une part de son analyse politique de l'incapacité de l'Italie à résister aux grandes puissances du Nord sur la citation des discours des principaux acteurs politiques impliqués. Il présentait même un certain nombre d'événements dans lesquels ses amis ou lui-même avaient joué un rôle. Bref, il correspondait à tout ce que l'on pouvait attendre d'un historien selon la tradition classique : qu'il ait lui-même une expérience politique et militaire, qu'il témoigne ou qu'il répercute les propos de témoins directs et que son attachement à la vérité soit hors de doute[69]. Guichardin méritait donc à l'évidence la confiance que lui portait le prédécesseur de Ranke le plus éloquent et le plus immédiat, le philosophe genevois Sismonde de Sismondi[70], dont l'histoire en huit volumes des républiques italiennes à l'apogée de leur liberté politique et de leur fécondité artistique atteignait son plus haut degré de mélancolie à l'époque de la Haute Renaissance, quand le déclin de l'Italie et l'ascension de l'Espagne mirent un terme à cet élan. L'apparat de notes serré de Sismondi renvoyait à tous les grands chroniqueurs du XVI^e siècle, mais accordait une place privilégiée à Guichardin.

Ranke apprécia la profondeur et la complexité des analyses politiques de Guichardin, qui était pour lui le type même du Florentin. Le passage qu'il consacre à l'historien est un petit chef-d'œuvre de la meilleure histoire culturelle :

Il veut montrer ce qui était attendu dans chaque circonstance, ce qui devait être fait et quelles étaient les causes réelles de chaque action. Il est par conséquent un authentique virtuose et maître dans l'explicitation de ce en quoi toute action humaine dérive d'une passion congénitale, d'une ambition, d'un égoïsme. Ce discours ne ressort pas des seules conceptions de Guichardin, mais aussi, et de deux manières, de la condition de sa patrie. D'une part, le pouvoir florentin n'était pas indépendant, et la situation des affaires publiques changeait souvent du tout au tout. Aussi les hommes s'attachaient-ils spontanément à ces affaires et à leur succès. [...] C'est un premier aspect des choses. Mais il

en allait de même dans les affaires intérieures. Qui veut réellement comprendre l'origine d'une œuvre comme celle de Guichardin, doit d'abord lire Varchi et Nerli pour mesurer l'ampleur des arrière-pensées, des rumeurs, des négociations, des suspicions et des opinions en général qui précédaient l'élection d'un *gonfaloniere*. Relations, alliances et contre-alliances se nouaient dans ce petit cercle, comme dans les affaires européennes, pour obtenir quelques miettes de plus. Un grand nombre d'éléments doivent donc être pris en compte pour comprendre l'œuvre de Guichardin, tels que la manière dont l'observation, le conseil, les règles de conduite pouvaient prendre forme[71].

Ranke lance un pont entre l'art de la politique et celui de l'histoire, en montrant qu'un même style culturel bien déterminé caractérise le comportement politique du Florentin et sa conception de l'histoire. On ne s'étonnera pas que Jacob Burckhardt, l'un des meilleurs élèves de Ranke, qui appliqua la même méthode à un champ culturel beaucoup plus vaste – de l'art de gouverner à la chorégraphie – se soit ainsi inspiré de son maître[72]. Jamais auparavant la méthode de l'histoire n'avait été analysée avec autant d'acuité, ni les résultats d'une telle analyse présentés avec autant de brio. Ces conclusions étaient cependant négatives. Le talent qui ouvrait à un écrivain de la Renaissance comme Guichardin les portes d'une grande carrière et qui inspirait ses brillants reportages politiques faisait aussi de lui un mauvais historien. Car Guichardin n'avait cure, lui objectait Ranke, que des mobiles, des intentions et des vertus de ses acteurs, et les grandes lignes de l'histoire qu'il retraçait ne pouvaient que demeurer incertaines et confuses. Plus grave encore, l'établissement des faits n'étant pas pour lui une priorité, il ne faisait nul effort systématique pour obtenir une information de première main. Il répercutait le contenu d'autres histoires, non seulement pour les périodes les plus lointaines de ses propres récits, correspondant à ses années d'enfance, mais aussi pour des événements contemporains de sa maturité[73].

Guichardin commettait aussi beaucoup d'erreurs. Les pages qu'il consacre aux archives diplomatiques lui avaient néanmoins valu un respect particulier en tant que chercheur : « Le neveu de Francesco, Agnolo, qui publia l'histoire [de son oncle], soutient que [celui-ci] montrait un zèle particulier à l'exploration des archives publiques, dont il maîtrisait très bien la lecture[74]. » Pourtant, de nombreuses erreurs émaillent ces passages. Les discours célèbres eux-mêmes manquent de crédibilité historique. Certains diffèrent des textes aujourd'hui disponibles, d'autres ne sont confirmés par aucune autre source externe. Pas un seul des discours rapportés par Guichardin, déclarait Ranke, ne pouvait être certifié conforme à leur version d'origine. Mais ils étaient tous fidèles à un trait caractéristique des historiens de la Renaissance : le désir de rivaliser avec les Anciens et d'éblouir par leur propre rhétorique formelle, comme Tite-Live l'avait fait avant eux. Ces historiens ne recopiaient pas ; ils composaient des discours qui pouvaient proposer le commentaire politique serré d'une situation donnée, mais « n'étaient en rien des sources historiques[75] ». Tout son discernement politique ne pouvait faire de Guichardin l'auteur d'une histoire « documentée ». Aussi les historiens critiques modernes qui visaient, comme Ranke lui-même, à savoir et à dire « ce qui [s'était] passé comme cela [s'était] vraiment passé » devaient-ils s'abstenir de le citer[76].

Bref, les notes en bas de page ne suffisaient pas. Sismondi en regorgeait. Ranke alla jusqu'à les compter et calcula que les vingt-sept références à Beaucaire dans le chapitre 104 et vingt-sept autres au moins dans le chapitre 105 plaçaient l'historien français en seconde place, derrière Guichardin, parmi les sources de Sismondi. Mais ce criblage de courtes références à des auteurs, des titres d'ouvrages et des numéros de pages, preuve supposée de la conscience professionnelle de Sismondi, révélait surtout que celui-ci n'avait pas su poser d'abord la

bonne question : « Lequel, de ces nombreux écrivains, porte une information réellement originale ; lequel nous apprend vraiment quelque chose[77] ? » L'historien qui se fondait sur les preuves de Guichardin était – à tout le moins – un pied-plat :

Comprenons bien clairement, une fois pour toutes, que ce livre ne mérite pas le respect inconditionnel dont il a joui jusqu'à nos jours. Il ne saurait être présenté comme une source, mais seulement comme une compilation de sources – et fautive. Si nous en prenons pleine conscience, notre but sera atteint : tous les Sismondi devront cesser de citer Guichardin à longueur de page, encore et toujours ce même Guichardin, et devront savoir qu'il ne leur fournit aucune preuve[78].

Seules les notes adéquates, et non pas n'importe quel fatras de références, permettront à un texte de s'offrir, la tête haute, au regard scrutateur de la critique.

Les apparats de notes de Leopold Ranke témoignent bien, quant à eux, d'une recherche méthodique et originale. Même alors qu'il enseignait à Francfort-sur-l'Oder, mal servie en livres, Ranke avait fait en sorte d'obtenir de la Bibliothèque royale de Berlin les principales histoires de la Renaissance publiées jusqu'alors – non sans mettre à l'épreuve la patience de son personnel (quand Ranke fut appelé à l'université de Berlin, la plaisanterie courait qu'il avait fallu choisir : amener la bibliothèque entière à lui ou l'amener à la bibliothèque ; sa petite taille aidant, la seconde solution avait prévalu) [79]. Il avait aussi appris de l'un de ses camarades de faculté un peu plus âgé que lui, Gustav Stenzel, qui devint lui-même un médiéviste distingué, que l'historien devait commencer tout travail sur une période ou un règne donnés par une collation systématique d'extraits des sources[80]. Cela débouchait sur de longs et compacts résumés de ces textes, en traduction allemande. Ranke divisait les pages de ses cahiers de notes en deux colonnes, l'une pour Guichardin, l'autre pour des récits complémentaires ou divergents. Une comparaison systématique révélait les emprunts et les défaillances de l'historien florentin. Le cahier de notes de Ranke, dont celui-ci voulait faire le révélateur de son jugement sur Guichardin, devint presque spontanément l'instrument d'une critique radicale. De même devint presque immédiatement une évidence, pour Ranke comme pour son éditeur, que ce cahier, plus encore que son propre récit, mettrait le public en émoi : ce que l'on considérerait comme l'un des fondements de la culture historique y était dynamité. Ranke écrit à son frère en octobre 1824 :

Tu te rappelles sans doute encore le cahier in-folio manuscrit (ou plus probablement ce cahier encore vierge) dans lequel j'inscrivais toutes mes notes sur les historiens que je lisais. Je ne pouvais me dispenser de fournir quelque justification au traitement que j'ai réservé à ces historiens dans mes propres travaux d'histoire. Aussi ai-je fait de l'in-folio un in-quarto, lui-même en cours de transformation en un in-octavo imprimé. On me prédit plus de succès avec cela qu'avec le reste[81].

Les prophètes avaient vu juste. Les premiers lecteurs de Ranke doutaient beaucoup de ses récits d'histoire. Mais la plupart d'entre eux – de Stenzel à Arnold Heeren, le vieux savant de Göttingen, et à Karl Benedikt Hase, brillant lexicologue et habile faussaire exilé en France, dont le journal intime rédigé en grec ancien est un guide sans pareil des cafés et des bordels du Paris de Balzac – tombèrent d'accord qu'ils n'avaient jamais lu une argumentation critique aussi brillante, convaincante, et courtoise, sous la plume d'un aussi jeune savant[82]. Un compte rendu favorable, publié dans *l'Allgemeine Literatur-Zeitung*, soulignait la verve iconoclaste de Ranke dans l'analyse de ses sources. Certains textes consacrés perdaient soudain leur aura d'autorité :

Il jette un jour nouveau sur des ouvrages considérés jusque-là comme des sources maîtresses pour l'histoire de telle ou telle période [...] et sur la personnalité de leur auteur, sur laquelle il braque le faisceau d'un sens critique incorruptible et

rigoureux. Impitoyable, il dissipe pour les uns comme pour les autres le nimbe rayonnant qui les enveloppait ; ou tout au moins détermine-t-il avec précision en quoi ils méritent ou ne méritent pas qu'on les croie, et plus généralement jusqu'à quel point ils peuvent être considérés comme des *sources réelles*[\[83\]](#).

Les plus violents adversaires de Ranke reconnaissent que sa *Contribution à l'étude critique de quelques historiens modernes* constituait « le meilleur de l'œuvre de M. Ranke ; au moins révèle-t-elle qu'il a effectivement comparé à divers niveaux ces différents extraits [des histoires antérieures] [\[84\]](#) ».

La passion des archives

Dans les années qui suivirent, les intérêts historiographiques de Ranke faiblirent avec l'intensification de ses recherches documentaires. Il n'avait pas conclu son *Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber* par une dernière analyse des histoires publiées jusqu'alors, mais par un chapitre intitulé : « Ce qu'il reste à faire », dans lequel il soutenait que les historiens de son temps devaient remonter en amont des textes imprimés. Partout en Europe, mais en Allemagne surtout, les sources originales restaient inexplorées et inaccessibles : « Pour notre époque, nous possédons des archives, des lettres, des récits de vie et des chroniques de première importance, comme si l'imprimerie n'avait jamais été inventée[85]. » Les qualités des meilleurs historiens modernes importaient moins que celles des documents eux-mêmes, qui révélaient les véritables intentions des politiciens et des généraux. Leur mise au jour requérait une vocation personnelle, celle d'un explorateur qui, armé de l'audace d'un Carsten Niebuhr dans l'Arabie du XVIII^e siècle, ne s'enfonçât pas dans les déserts de l'Afrique ou du Proche-Orient mais, au cœur même de l'Allemagne, dans les ténèbres des archives :

Nous avons besoin d'un homme doté d'une culture raisonnable, de lettres de recommandation solides et d'une bonne santé, qui parcoure l'Allemagne en tous sens pour traquer les vestiges de notre monde, enfoui à demi et pourtant si proche de nous. Nous recherchons des herbes inconnues jusque dans les déserts de Libye : la vie de nos aïeux ne mérite-t-elle pas de semblables enthousiasmes dans notre propre pays[86] ?

L'homme de la situation était évidemment Ranke lui-même. Il était influencé par les premières publications du jeune Georg Heinrich Pertz, chercheur hors pair qui avait déjà déclenché l'invasion allemande des bibliothèques italiennes, et qui allait donner le jour à la plus vaste entreprise de l'édition historique allemande, les *Monumenta Germaniae Historica*, qui produisit – et produit encore – l'édition systématiquement établie et annotée des sources de l'histoire médiévale[87]. Ranke était également porté par le succès de son premier ouvrage. Il envoya une avalanche de lettres et d'exemplaires de ce livre à des savants, à des ministres, à l'intellectuel et homme d'État Barthold Georg Niebuhr, ancien ambassadeur à Rome et historien. Bref, Ranke sollicitait quiconque pouvait, pensait-il, l'aider à obtenir un poste d'enseignement à l'Université, des facilités de voyage et les clés du royaume des archives dans son pays comme à l'étranger[88].

L'exploration et l'exploitation de ces sources historiques primaires – dans un premier temps les rapports des ambassadeurs vénitiens à leur gouvernement, puis finalement toutes sortes de papiers publics et privés – devinrent le principe directeur de tout le travail de Ranke. Celui-ci, dès la fin des années 1820, s'immergea dans les sources de l'histoire. Il voyagea régulièrement, avec des appuis officiels, pour obtenir l'accès aux archives qui lui restaient encore fermées[89]. Il tira un profit judicieux de la situation du marché du livre dans la période postrévolutionnaire, pendant laquelle les papiers de nombreuses familles italiennes avaient été mis en vente. Il usa systématiquement de ces photocopieurs humains qui ont de loin précédé microfilms et Rank Xerox : les scribes professionnels. Les projets continuels de nouvelles éditions comparables à celles des *Monumenta* engendrèrent la montagne de livres manuscrits aujourd'hui conservés à l'université de Syracuse. Une

photographie montre le vieil historien dominé, presque écrasé par le monument matériel de son érudition[90].

Ranke ne se contentait pas d'accumuler : ce qu'il lisait et ce qu'il faisait copier, il l'utilisait. Il présente par exemple l'histoire de l'Allemagne dans la Réforme, son chef-d'œuvre des années 1830 et 1840, comme le fruit d'une triomphale progression à travers les archives allemandes. Par des mots demeurés célèbres, Ranke prédisait que ce gros ouvrage n'était que l'avant-goût et la préfiguration d'une révolution historique :

Je vois venir les temps où nous ne devons plus fonder l'histoire moderne sur des chroniques, fussent-elles celles d'historiens contemporains des faits – sauf lorsqu'elles transmettront une connaissance de première main –, pour ne rien dire des travaux de seconde main issus de ces sources. L'histoire ne sera faite que des témoignages directs et des sources les plus authentiques[91].

Cet enthousiasme survécut à des années de dur labeur : recherches et copies, établissement et édition de textes, comparaisons des éditions imprimées et des textes manuscrits. Lorsqu'il prépara, par exemple, les appendices documentaires de son histoire de la Réforme, Ranke conçut des projets successifs pour une introduction dans laquelle il faisait appel à « des lecteurs qui [seraient] partie prenante du travail », à des lecteurs participants ». Il admettait ne pas pouvoir éditer toutes les sources nécessaires, ni toutes celles auxquelles il avait eu recours : « Personne ne voudrait publier toutes ces archives. » Mais il insistait sur le fait que ces matériaux étaient décisifs pour des lecteurs compétents, et pressait ceux-ci de passer outre à ce qu'il considérait comme des obstacles linguistiques mineurs présentés par les sources, pour suivre le récit « particulièrement vivant » des grands événements que les documents originaux leur proposaient. Il leur fallait autant que possible croiser le texte et ses sources – une recommandation au vu de laquelle la méthode de Ranke ne paraît pas aussi naïve qu'on le prétend parfois aujourd'hui[92].

Ranke réservait également une grande attention à ses sources dans le cadre de son enseignement – particulièrement du séminaire qu'il tenait dans sa propre maison. Il expliqua dans un discours latin prononcé en 1825 lors de la création de cette institution informelle, mais essentielle, qu'il souhaitait occuper exclusivement celle-ci à certains problèmes liés à l'exploitation des sources primaires. Pour les meilleurs étudiants, c'était la voie idéale. Ceux-ci, déclarait-il, « ont décidé de consacrer leur vie à une connaissance véritablement profonde de l'histoire. Je pense qu'une sorte d'impulsion de l'âme et une qualité d'esprit particulière les porte dans cette direction. Ils désireront certainement savoir quelles sont les sources dont les récits d'histoire dérivent ; ils ne se contenteront pas de lire les auteurs requis, les grands modèles, et voudront découvrir les supports de tous ces récits[93] ». D'autres historiens qui, pour ne pas avoir la même vocation, ne sont cependant pas dépourvus de talent, – ne se satisfont pas non plus de recevoir, de croire, d'enseigner [les ouvrages de leurs aînés], mais entendent exercer leur propre jugement sur ces matières[94] ». Ranke, idéalement, n'aurait voulu s'adresser qu'aux premiers : « Je souhaiterais exposer une série de *loci classici* et les leur faire lire ; puis lever les difficultés auxquelles cette lecture les confronte. L'histoire médiévale serait abordée de la même manière[95]. » Il n'en décida autrement que parce que ses étudiants avaient des facilités et des intérêts divers, et que ce travail critique aurait été trop lourd pour une partie d'entre eux. Nul ne dut cependant quitter la maison de Ranke sans mesurer sa forte préférence pour les sujets les mieux doués de son auditoire, ceux qui insistaient pour découvrir par eux-mêmes les trésors des sources, ou qui, à tout le moins, ne

se résignaient pas à répéter ce qu'ils avaient lu dans des ouvrages de seconde main, sans rien savoir des sources de l'information qu'ils contenaient. Le séminaire se concentrait donc naturellement, sinon exclusivement, sur la critique des sources et conduisit les étudiants de Ranke à créer d'autres centres de recherche historique, comme par exemple le séminaire Sybel (du nom de l'un de ces étudiants), fondé à Munich[96].

La plupart des cours magistraux de Ranke s'ouvraient eux aussi sur un relevé détaillé de sources et quelques références aux difficultés que celles-ci pouvaient présenter[97]. Ranke, à la fin de sa vie encore, quand il eut cessé d'enseigner et ne travailla plus qu'au prix de grandes souffrances physiques, consacrait encore de longues heures quotidiennes à l'étude des sources. Campé dans l'irréremédiable désordre de sa bibliothèque personnelle, l'une des plus importantes d'Allemagne, il écoutait ses jeunes assistants lui lire à voix haute les documents qu'il ne pouvait plus déchiffrer lui-même et les interrompait dans leur lecture, presque aussitôt après qu'ils l'avaient commencée, lorsque son mystérieux sixième sens lui disait que tel ou tel texte était important et quelle en était la portée. Ranke ne laissait pas ignorer qu'il savait mieux qu'aucun de ses rivaux historiens, qui se fondaient sur des choix préalables, et mieux que les archivistes eux-mêmes, quels trésors certains documents inédits étaient en mesure de livrer[98].

Mais les livres auxquels ce riche terreau d'érudition pouvait donner naissance étaient, bien sûr, plus importants encore : ce furent les séries, demeurées inachevées, sur l'histoire de l'Europe médiévale et moderne (et bien au-delà), toutes suivies d'une imposante cohorte de documents appareillés de pied en cap et soutenues par une masse de notes fournissant non seulement des références mais des passages entiers directement issus des sources. Ranke produisit une nouvelle théorie de l'histoire et témoigna dans ses ouvrages d'un cosmopolitisme qui resta sans équivalent pour tout un siècle – jusqu'à Braudel, qui l'égala sans le surpasser. Bien longtemps avant que Braudel ne devînt célèbre avec son immense fresque, Ranke tira en effet des rapports des ambassadeurs vénitiens un brillant et chatoyant portrait des deux sociétés, espagnole et turque, qui dominèrent la Méditerranée au XVI^e siècle[99]. Le traitement de cet aspect n'est pas dans mon propos[100]. Mais Ranke inventa et mit en œuvre une nouvelle pratique, fondée sur un type inédit de recherche et matérialisée par la présentation d'un nouveau type de documents. Tout ouvrage d'histoire sérieux dut désormais prendre la mer sur une carène cuirassée et imprenable. Négliger cet idéal, pour la découverte comme pour la présentation des sources, conduisit au désastre certains tenants de la méthode (ou de l'absence de méthode) traditionnelle, Froude par exemple, qui donna son nom, comme Holland, à un mal célèbre[101]. Honorer cet idéal, c'était produire un riche appareil critique et toute une série de notes que les savants qui suivraient pourraient utiliser avec profit – comme le vieux Ranke en donnait l'exemple, quand ses assistants lui lisaient à haute voix certains extraits, non pas du texte de l'*Histoire de Prusse* de Droysen, mais des notes de ce livre, alors qu'il préparait lui-même un ouvrage sur le sujet[102]. Car l'auteur, l'époque, la méthode employée y apparaissent toujours si étroitement liés que les soupçons sont immédiatement mis en éveil.

Ranke soulignait le fait que sa conception de l'histoire n'imitait aucun modèle existant, pas même celui de l'histoire critique des antiquisants Wolf et Niebuhr, dans la génération directement antérieure. Nous reviendrons sur cette affirmation de Ranke, qui nous semble aujourd'hui aussi provocante que celle du grand historien anglais de l'Antiquité, Ronald Syme

lorsque celui-ci déclarait que les travaux de Lewis Namier sur l'histoire de l'Angleterre, qui annonçaient pourtant son propre usage de la méthode prosopographique, n'avaient eu aucune influence sur lui[103]. Mais, à son époque, la rhétorique de Ranke sut le plus souvent convaincre. Un fouilleur d'archives aussi aguerri que l'historien de Königsberg Johannes Voigt voyait en Ranke l'homme qui avait donné aux archives une voix, ou une langue, qui lui permettaient, à lui, Johannes Voigt, de dire l'importance de ce qu'il faisait depuis si longtemps[104]. Des spécialistes des domaines les plus divers reconnaissaient la nouveauté radicale des conceptions de Ranke. En 1863, Heinrich Nissen, autre historien de l'Antiquité, s'attacha à démontrer, dans son célèbre ouvrage sur les sources de Tite-Live, que les méthodes de travail des historiens de l'Antiquité étaient plus proches de celles des journalistes modernes que des historiens modernes. Ils tiraient leur information d'une source principale et n'avaient qu'occasionnellement recours à d'autres textes pour corriger ou compléter cette source. Nissen appuyait cette thèse pour une part sur l'exploitation ingénieuse de diverses preuves convergentes, comme le fait, par exemple, que les livres anciens, des rouleaux de parchemin, étaient pratiquement impossibles à comparer entre eux de façon systématique[105]. Mais l'impulsion lui était venue de Ranke, qui avait, selon lui, montré que les historiens du Moyen Âge et de la Renaissance travaillaient toujours de cette même manière, alors que les conditions matérielles de l'écriture et de la lecture étaient devenues tout autres[106]. La « loi de Nissen », comme on l'appela parfois, était cependant aussi excessive qu'ingénieuse et reflétait bien la tendance de son auteur à échafauder sur la base de faits solides les hypothèses les plus aventureuses[107].

Le point de vue de Ranke sur la tradition de l'histoire était incomparablement plus complexe. Mais la traduction qu'en retenait Nissen devint un principe moteur des recherches d'histoire ancienne pour de longues années. Près d'un siècle après Ranke, les disciples de celui-ci répétaient comme un mantra une version caricaturale de ce que leur maître leur avait appris. Comme le déclarait œcuméniquement J.B. Bury dans sa leçon inaugurale de 1902 à l'université de Cambridge : « La proposition selon laquelle l'étude de l'histoire n'avait rien de scientifique jusqu'au début du siècle dernier peut être soutenue à quelques exceptions près. [...] À l'érudition s'ajoute désormais une méthode scientifique, et nous devons ce changement à l'Allemagne[108]. »

Le doute s'installa, il est vrai, dès les dernières années de la (très longue) vie de Ranke – surtout lorsque son prestige de professeur commença à décroître. Il devint manifeste que Ranke avait, sans la moindre justification, lu certains types de sources – comme les rapports officiels des ambassadeurs vénitiens adressés au Sénat de la Sérénissime – comme des fenêtres transparentes sur la réalité des États et des événements du passé, et non pas comme des reconstructions diversement colorées de cette réalité, dont les auteurs se pliaient à des conventions rigides, n'avaient pas toujours vu ou entendu ce qu'ils rapportaient et se souciaient bien plus de convaincre les destinataires de ces rapports de leur propre point de vue, que de dire simplement les faits. À l'image des splendides processions vénitiennes évoquées par la peinture de Carpaccio, les documents auxquels Ranke s'attachait transmettaient l'histoire des valeurs et des croyances de l'élite d'une cité, tout autant que le souvenir des événements et des institutions qu'ils décrivaient. Plus profondément, on se rendit compte que Ranke avait placé une telle confiance dans les archives d'État et les documents laissés par les grandes familles qu'il avait accepté en même temps, sans y

réfléchir suffisamment, une certaine conception de l'histoire, qui privilégiait le destin des nations et des monarchies sur celui des peuples ou des cultures, pourtant au cœur de son premier attrait pour les choses du passé[109].

Curieusement, l'originalité que Ranke revendiquait pour sa méthode ne tomba sous le feu de la critique que bien après l'objectivité dont il créditait ses résultats. Après la Seconde Guerre mondiale, les recherches historiographiques passèrent les frontières de l'Allemagne. Libres de toute une série de postulats devenus traditionnels, beaucoup moins enclins que leurs prédécesseurs à prendre pour argent comptant un récit allemand de « ce qui s'était vraiment passé », des savants comme Arnaldo Momigliano et Herbert Butterfield n'acceptaient plus ce qui, pour Acton comme pour Ranke, relevait de l'évidence : que l'examen critique minutieux des sources historiques, quelles qu'elles soient, était l'effet d'une révolution intellectuelle déclenchée dans les universités allemandes autour de 1800 par la tempête qui s'était levée d'abord dans les rues de Paris et avait provoqué l'ouverture forcée de quelques vieux secrets des chancelleries et des archives. Ils considéraient justement que les conceptions de Ranke relevaient plus de ce que les historiens des sciences appellent une « histoire disciplinaire » que d'une histoire de la discipline. Bref, Ranke avait fait de sa théorie de l'histoire l'instrument d'une transfiguration de l'histoire qu'il pratiquait, de ses procédures et de sa charge émotionnelle – bien plus qu'il n'avait déployé, et réellement documenté à grande échelle, l'histoire de l'historiographie. Et il avait en outre, ce faisant, considérablement exagéré la composante archivistique de son travail. Lorsque A.G. Dickens, par exemple, examina les notes de son histoire de la Réforme, il découvrit que moins de dix pour cent d'entre elles citaient des sources d'archives. Le reste renvoyait, pour l'essentiel, à l'abondance de sources primaires publiées par d'autres savants allemands entre le XVI^e siècle et le début du XIX^e – constat qui confirmait la qualité des connaissances de Ranke en matière de littérature d'histoire, mais infirmait d'autant sa réputation de plongeur en archives profondes[110]. La tâche qui nous incombe est donc simple : il nous faut développer cette critique, renoncer au scénario rétrospectif de Ranke et revenir – comme il en souligna toujours lui-même l'urgence – aux documents. Ceux-ci, bienheureusement, abondent, manuscrits et imprimés, et les savants de la période récente ont déjà attiré l'attention sur bon nombre d'entre eux. Comptés ensemble, les sources encore négligées et ces nouveaux travaux rendent possible d'écrire différemment l'histoire de Ranke et de la tradition avec laquelle celui-ci prétendait avoir définitivement rompu.

Comment l'historien découvrit sa muse : Ranke à la recherche de la note en bas de page

La voie que suivit Ranke pour faire apparaître l'importance capitale des documents dans l'entreprise historique fut à la fois plus directe et plus tortueuse que ne le laissent deviner les souvenirs du vieux savant. La recherche des origines de sa « nouvelle histoire » nous conduit en plein cœur du Middle West américain, peu avant la Première Guerre mondiale, lorsque les historiens de l'université de l'Illinois décident de suivre l'exemple de l'université Johns Hopkins et d'autres universités américaines en créant un séminaire sur le modèle scientifique allemand. Ils font l'acquisition, pour décorer leur salle de réunion, du portrait des deux hommes qu'ils considèrent comme les deux plus grands historiens, l'un en Amérique, l'autre hors d'Amérique : Francis Parkman et Edward Gibbon. Ranke est perdant à cette course au portrait ; mais un prix de consolation lui est attribué. L'une de ses lettres, achetée à un marchand strasbourgeois, est encadrée et accrochée au mur de cette même salle du séminaire dont il était l'un des saints patrons naturels. Quelques années plus tard, quand l'université alloue cette pièce à d'autres fonctions, la lettre de Ranke disparaît. Peut-être quelque amateur d'histoire curieux et indélicat l'a-t-il alors subtilisée.

Une copie de ce manuscrit perdu a heureusement été conservée. Il est au petit nombre des premières lettres publiées de Ranke. Elle est adressée à son éditeur, Georg Reimer. Ranke lui demande, dans une anxiété bien compréhensible, si son premier livre franchira indemne les grilles de la censure. Mais il aborde aussi – non sans une anxiété plus grande encore – la question des notes en bas de page. Bizarrement – surtout pour un lecteur de la fin du XX^e siècle, qui s'attend à ce qu'un auteur savant souhaite de telles notes, et que son éditeur rapace y répugne –, Ranke insiste sur un fait : les notes ne lui sont apparues nécessaires que parce qu'un jeune auteur doit citer ses sources. Il a, en tout cas, réduit autant que possible cette part peu attrayante : « J'ai soigneusement évité toute véritable annotation. Mais la citation [des sources] m'a semblé indispensable pour un débutant, qui doit faire son chemin et gagner la confiance. » Ranke espère cependant trouver le moyen de ne pas défigurer son texte avec des appels de note et ses pages avec un pullulement de références : peut-être pouvait-on numéroter les lignes, sur la distance d'une page ou d'un chapitre, comme cela se pratiquait déjà pour l'édition des auteurs classiques, et regrouper en fin de volume les notes, appelées dans le texte. Une chose est sûre : la présence de notes dans son ouvrage n'était pour lui, au mieux, qu'un mal nécessaire^[111].

Les historiens, jeunes ou vieux, ne jurent pas de dire la vérité lorsqu'ils souscrivent un contrat auprès de leurs éditeurs. Mais quand le jeune et inconnu Ranke professe son désintérêt à l'égard de toute manifestation formelle de la recherche documentaire et son dégoût pour les exhibitions pédantes, il ne prend pas la pose. Les archives berlinoises de Ranke ne conservent pas seulement ses cahiers de notes de travail, mais une partie du manuscrit de son premier livre. Comme dans le volume achevé, les références du manuscrit ont la brièveté extrême que Ranke déclare préférer dans sa lettre à Georg Reimer : l'auteur, le titre de l'ouvrage, la page. Certains feuillets ne portent aucun appel de note ; d'autres

plusieurs, mais toutes les références ne sont pas fournies. Et bon nombre de notes donnent le nom de l'auteur et le titre de l'ouvrage, mais pas de numéro de page[112]. La consultation de ce document nous conduit à deux conclusions très claires : en premier lieu, Ranke, le père fondateur du métier moderne de l'historien, n'en avait pas une pratique plus disciplinée que ses « petits-enfants » ou « arrière-petits-enfants ». Il écrivait son texte et ne se mettait qu'ensuite en quête des livres et des notes de lecture, des extraits et des résumés qui soutiendraient précisément l'argumentation de ce texte : il saupoudrait de références un rôti déjà cuit à point. Cette manière de faire semble n'avoir jamais varié, même lorsque âgé il travailla avec la collaboration – et par le truchement – d'un assistant. Le jeune homme devait dénicher des références pour lesquelles Ranke ne livrait que peu d'indices et qui, parfois, n'existaient pas du tout, ce dont « Ranke ne se laissait convaincre que très difficilement[113] ».

En vérité, les insuffisances de l'apparat de notes des *Geschichten* de Ranke l'exposèrent au plus grand embarras public de sa carrière. Il apprit en 1828 qu'il avait fourni des armes puissantes à ses adversaires les plus virulents. Heinrich Leo, autre jeune historien berlinois, ressentait une jalousie fort déplaisante, mais bien compréhensible, devant l'ascension rapide de son rival dans les hautes sphères académiques. Il fit son possible pour tenter de crever la bulle d'air chaud – ou qu'il voyait telle – de la prétendue érudition de Ranke. Dans un long compte rendu en forme de réquisitoire, il critiquait le style de Ranke et sa philosophie et prédisait que cet ouvrage lacunaire, mais plein de sentiments, recevrait son meilleur accueil « parmi les femmes savantes » (*bei gelehrten Weibern*). Pis encore, Leo épinglait de nombreux passages dans lesquels le texte de Ranke ne concordait pas rigoureusement avec les sources citées en bas de page[114]. Ranke fut consterné et furieux de cet « article diabolique », qui l'attaquait « au plus vif de sa recherche »[115]. Il soutint dans une longue réplique que chacune des affirmations contestées par Leo s'autorisait de l'une des sources citées, mais pas nécessairement dans le passage directement désigné par une note donnée. Le lecteur qui souhaitait vérifier les sources de Ranke devait procéder à une mise en regard systématique, ce que Léo, à l'évidence, n'avait pas fait. « Je cite, écrivait-il dans une note indignée, pour ceux qui veulent trouver, non pas pour ceux qui veulent *ne pas* trouver. Soit dit en passant, ce livre n'est pas de ceux sur lesquels on jette un œil par-dessus une tasse de café, tenant dans l'autre main un seul des ouvrages auxquels je fais référence[116]. » La réponse de Léo à cette réfutation allait plus loin encore que l'article primitif, et son jugement sur les *Geschichten* poussait la détraction jusqu'à l'absurde. Mais il n'hésitait pas à utiliser les mots mêmes de Ranke pour montrer que la manière dont sa victime confectionnait ses notes posait vraiment problème. Il lui conseillait de renoncer. Une simple liste des sources mobilisées pour chaque chapitre du livre eût été plus utile au lecteur que des notes rattachées au petit bonheur à des passages du texte « dans lesquels on trouvait des choses complètement différentes de ce que les sources citées contenaient[117] ». Michael Bernays – qui reste le meilleur analyste du rôle des notes en bas de page dans la tradition historique – fait des notes du premier ouvrage de Ranke un cas exemplaire : « Nul lecteur digne de lire Ranke ne saurait le faire sans ces notes-là, mais chacun constate que le matériau qu'elles recueillent ne saurait s'incorporer au texte lui-même[118]. » Aucun compliment n'aurait touché davantage l'auteur de « ces notes-là » ; mais leurs premiers lecteurs ne l'auraient pas tous formulé ainsi.

En second lieu, Ranke restait dépendant d'une représentation classique de ce que l'histoire devait être. Loin d'accepter de bon gré que l'historien puisse faire l'histoire du passé et de sa propre recherche, il répugnait à défigurer les morceaux de bravoure narratifs de ses scènes de bataille par les appareillages disgracieux de la mécanique savante. Il était loin d'être seul dans ce cas parmi les historiens révolutionnaires allemands. Barthold Georg Niebuhr, qui était devenu célèbre en soutenant que le récit d'histoire traditionnel de la Rome ancienne devait être disséqué au scalpel de la critique des sources et remplacé par une analyse sociale de la genèse de la cité, se plaisait à chaque détour de l'investigation historique et en faisait une part importante de son enseignement[119]. Mais il pensait aussi que le meilleur récit d'histoire était un récit classique, libre de toutes notes. Il aurait aspiré à une telle écriture, s'il avait pu résoudre et écarter les difficultés techniques :

Si le travail savant, qui reconstitue les matériaux, pouvait jamais trouver un terme, l'idée me plairait de faire le récit linéaire de l'histoire des Romains, sans autre forme d'investigation, de preuves, ni d'érudition, comme si ce récit avait été écrit 1 800 ans plus tôt[120].

Pour Ranke comme pour Niebuhr, cette espérance demeura inaccessible : les historiens qui avaient goûté aux fruits de la critique des sources ne pouvaient retrouver l'innocence de cette simplicité narrative. Mais leurs ambitions restaient étonnamment rhétoriques et littéraires, au point de surprendre bon nombre des historiens professionnels qui devaient leur succéder. Certains positivistes américains de la première génération, sûrs de leur bon droit à revendiquer l'héritage professionnel de Ranke, insistèrent sur le fait qu'une belle écriture était incompatible avec les tâches du métier d'historien[121]. Ils étaient, sur ce point, peu fidèles à leurs maîtres.

Ranke souhaitait en fin de compte – comme il le déclara lui-même dans une formule trop souvent citée et trop rarement analysée – « simplement dire ce qui s'était passé, comme cela s'était vraiment passé[122] ». Mais qu'est-ce que cela voulait vraiment dire ? Comme l'ont montré Hajo Holborn et d'autres historiens, ce célèbre *dictum* de Ranke sur son projet d'historien est en réalité la citation, stratégiquement placée, d'un passage plus célèbre encore de Thucydide (I, 22) [123]. Celui qui se référait au plus profond des historiens politiques de la Grèce comme à son modèle pouvait difficilement vouloir brouiller cette relation en ajoutant des gloses à ses propres écrits.

Plus d'un critique récent a remarqué que la note en bas de page casse le récit. Les références qu'elle porte dissipent l'illusion de véracité et d'immédiateté que Ranke et tant d'autres historiens du XIX^e siècle visaient à produire ; elles perturbent en effet continuellement le récit d'un unique narrateur omniscient (John Barrymore fait ce même constat en des termes frappants lorsqu'il dit que lire une note en bas de page est comme devoir descendre ouvrir la porte de la maison en plein élan amoureux) [124]. Le modèle historique classique de Ranke et sa sensibilité moderne militaient également contre l'usage massif de notes. Il n'est donc nullement étonnant que Ranke ait toujours voulu préserver la cohésion de ses récits historiques, et toujours tâché, en plaçant toutes ses sources documentaires en annexe de son propre texte, de proposer à son lecteur l'expérience de deux formes d'authenticité, littéraire et documentaire ; ni plus étonnant que les chercheurs de notre époque hésitent à faire de Ranke le premier historien scientifique ou le dernier historien romantique[125]. Mais bien d'autres historiens éminents postérieurs à Ranke refusèrent de se plier à la présentation d'une documentation lourde. Fustel de Coulanges, par

exemple, qui croyait pourtant passionnément à l'importance de la mobilisation minutieuse et exhaustive des sources, n'accepta que progressivement et à contrecœur ce qui lui apparaissait comme la nouvelle manie de publier de vastes appareils documentaires[[126](#)]. Ernst Kantorowicz fit scandale avec son *Frédéric II*, un brillant succès qui, nous l'avons vu, ne comporta d'abord aucune sorte de note[[127](#)]. Ceux-là et d'autres étaient bien les héritiers de Ranke, plus qu'eux-mêmes et leurs détracteurs ne le supposaient.

Comment se mettre à l'école d'une histoire critique ?

Ranke n'eut donc recours aux notes qu'à son corps défendant. Mais qu'en est-il de la seconde composante, plus importante, de son appareil savant, le commentaire développé de ses sources, sous la forme d'un essai d'historiographie ou, plus tard, d'une sélection de sources primaires assorties de leur glose ? Ces appendices sont en effet le plus remarquable – et le plus remarqué – des commentaires que Ranke apporte à son propre texte. Ils mobilisent le meilleur de son effort d'historien et d'écrivain. Ils font clairement voir aux lecteurs attentifs que son estimation des possibilités de parvenir à une exactitude absolue dans la description du passé n'a jamais été aussi simple que les versions modernes de sa pensée – éloges ou caricatures – l'ont suggéré. Ils font revenir dans l'expérience de la lecture de Ranke quelque chose de la densité symphonique, de l'interaction constante entre récit chronologique et réflexion systématique, que Gibbon offrait à ses lecteurs.

Du reste, son brio et sa force d'impact firent prendre à l'apparat critique de Ranke une orientation plus complexe, différente de celle qu'il lui avait tracée. Dans ses derniers écrits dictés, Ranke présente son tournant criticiste comme l'expérience d'une conversion, avec l'imprévisibilité et l'effet de choc qui lui sont généralement liés. Il se rappelle s'être aperçu soudainement, comme celui qui traverse la latte fragile d'un plancher apparemment sûr, que l'histoire devait reposer sur des piliers et des poutres solides, que seul le criticisme pouvait sculpter et fixer. Cette révélation fut le fondement de son deuxième brillant ouvrage. Personne n'avait, selon lui, anticipé ce moment – même pas les spécialistes de l'Antiquité, dont les travaux révolutionnaires sur l'histoire grecque et romaine présentaient pourtant certains parallèles avec sa propre entreprise. Ranke espérait d'eux qu'ils fissent son éloge, sans se reconnaître pour autant de dettes envers une approche qu'il percevait comme toute différente :

Je n'avais ici d'égard ni pour Niebuhr, qui avait surtout le souci de donner un sens à la tradition, ni, en particulier, pour Gottfried Hermann, qui critiquait les auteurs passés sur des points de détail – bien que je me sois promis à moi-même d'être applaudi par les grands hommes de leur espèce[128].

Ce dernier témoignage contraste en fait avec ce que Ranke lui-même aurait considéré comme le meilleur certificat : celui des sources antérieures et des documents originaux. Les historiens qui avaient précédé Ranke n'étaient pas des compilateurs innocents ou dépourvus eux-mêmes de tout regard critique. Certains travaux récents ont montré que bon nombre des techniques critiques utilisées par Ranke – la comparaison systématique de toutes les sources rapportées à un événement donné, l'identification des sources immédiatement liées à cet événement et de celles qui relevaient d'une documentation officielle, l'élimination des sources postérieures, dérivées des premières – étaient apparues à la Renaissance. Les humanistes italiens et nord-européens, qui avaient quelque doute sur les modèles antiques, révélèrent les falsifications à l'œuvre dans les textes les plus autorisés en faisant un usage systématique de ces méthodes. Lorenzo Valla, par exemple, procéda à la démolition de la *Donation de Constantin*. Ce texte, longtemps gardé et regardé comme un trésor par la Curie papale, entendait raconter comment le bon empereur Constantin, guéri de la lèpre par le

pape, avait offert en échange à la papauté toute la partie occidentale de l'Empire romain et s'était lancé à la conquête de Constantinople. Valla, profond connaisseur de la langue latine et de la tradition rhétorique classique, fit usage de ce savoir pour montrer que la *Donation* ne pouvait avoir été écrite par un Romain du IV^e siècle. Un texte classique – même tardif – aurait été écrit dans la langue de son temps et composé selon les règles du décorum et en accord avec ce que l'on peut savoir de son auteur, de son contenu, de son contexte. La *Donation*, hélas, faisait fi de tous ces principes, comme Lorenzo Valla put le démontrer et l'exposer avec une facilité peu élogieuse : « Vous vous adressez à moi avec les mots d'un barbare, et vous voudriez que je reconnaisse la langue de Constantin ou de Lactance ? » Il montrait aussi que la *Donation* (et ce qu'elle contenait) n'était citée par aucune des sources qui auraient dû en faire état. Valla s'appliquait encore à établir que, parmi ces sources, Varron, l'érudit auteur du livre des *Antiquités*, offrait une meilleure information sur les débuts de l'histoire romaine que le nostalgique historien Tite-Live, lui-même plus fiable que le compilateur d'anecdotes Valère Maxime ; et il suggérait que la même critique inflexible des traditions modernes avait pu révéler la fausseté des objets et des images prétendument sacrées que l'on exhibait aux pèlerins dans des dizaines d'églises de Rome^[129]. Valla exagérait, bien sûr : son ouvrage était tout entier conçu comme un sermon dénonciateur, qui pointait du doigt la papauté bien autant que la *Donation*, et dont les arguments ne faisaient pas de prisonniers. Une partie de ses arguments provenait en fait, comme Riccardo Fubini l'a bien montré, de Nicolas de Cues, qui avait déjà remarqué l'absence de la *Donation* dans les sources où elle aurait dû apparaître. Mais nul ne montra jamais avec l'éclat de Valla comment le fil acéré du criticisme pouvait frayer un chemin dans le maquis des contradictions et des erreurs de la tradition.

Au XVI^e siècle, François Baudouin, Jean Bodin et d'autres savants concurent des manuels sur la manière de lire et d'utiliser les sources historiques, anciennes et modernes. Ces manuels comprenaient des instructions précises sur les historiens qu'il fallait choisir de croire – une conduite par laquelle les vieux canons de la tradition rhétorique perpétuaient leur autorité. Mais ces manuels faisaient aussi – dans le cas de Baudouin – un pas décisif. Baudouin admettait que bon nombre de documents historiques avaient été perdus et que les chroniques médiévales étaient parfois entachées d'erreurs. Mais il insistait aussi sur le fait qu'un examen critique de la tradition pouvait déboucher sur une histoire cohérente de l'ensemble du passé connu. Les savants de son temps pouvaient, affirmait-il, compter sur une quantité de sources considérable : qu'il s'agisse des textes littéraires, les lettres de Cicéron par exemple, des inscriptions et d'autres traces matérielles, des traditions orales, celles que mentionne Eginhard, le biographe de Charlemagne, ou celles dont témoignent les observateurs européens des sociétés du Nouveau Monde, les récits secondaires qui préservaient toutefois la substance d'écrits antérieurs, ou encore les documents originaux conservés par les archives royales de France. Tout historien entreprenant, déclarait solennellement Baudouin, devait arriver à la conclusion que « la mémoire des temps anciens était riche de très importants vestiges ». Pour Bodin, beaucoup moins sûr que Baudouin sur le terrain philologique, il ne faisait cependant pas de doute non plus que tout lecteur devait soumettre tout historien à un examen critique, et veiller aux omissions ou aux déformations possibles (et à leur cause) dans l'usage des sources. Bref, les deux hommes concevaient l'histoire comme une enquête autant que comme un récit : ils proposaient des manières de

lire, autant que d'écrire, et montraient que le lecteur moderne devait élaborer une représentation du passé à travers une étude critique de l'ensemble des sources disponibles[130]. Certes, tous les spécialistes d'histoire ancienne ne partageaient pas ce point de vue. Thomas Hobbes, par exemple, traducteur de Thucydide en langue anglaise, pensait qu'il y avait beaucoup d'outrecuidance à poursuivre une Histoire que d'autres avaient déjà parfaitement su écrire. Il préférait lire, outre Homère et Virgile, « Xénophon ou quelque autre histoire probable » – Xénophon qui satisfaisait à cette dimension biographique et morale de l'histoire établie par Thucydide, puis Polybe et Cicéron[131].

Mais d'autres auteurs firent leur la nouvelle herméneutique historique des théoriciens français. L'étude de l'histoire devint l'un des nombreux domaines dans lesquels les méthodes traditionnelles et celles qui ne l'étaient pas rivalisèrent et interférèrent tout au long du XVII^e siècle.

Ranke cite lui-même Bodin à l'issue de sa discussion des discours de Guichardin :

Cinq ans après la première publication de l'ouvrage de Guichardin, Jean Bodin en fit la description dans son *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* : « Son zèle à découvrir la vérité est remarquable. On dit qu'il a trouvé lettres, textes de lois et traités dans les sources originales et qu'il les a copiés. De fait utilise-t-il souvent des expressions telles que : "Il a prononcé ces mots", ou si le texte original est défaillant : "Il a parlé en ce sens". » L'opinion de Bodin ne fait pas de doute : les discours de Guichardin sont authentiques [...]. Et cette opinion s'est maintenue, non sans quelque contradiction, jusqu'à nos jours[132].

On considère généralement que Ranke ne cite l'opinion de Bodin que pour la réfuter. Mais le seul fait qu'il cite l'un des premiers traités systématiques sur la manière de lire les textes historiques montre qu'il savait ne pas pénétrer en terre inconnue lorsqu'il s'attaquait au problème de l'usage des sources chez Guichardin[133]. Plus loin, quand Ranke veut faire apprécier la subtilité politique de la rhétorique que Guichardin plaçait dans la bouche de ses personnages, il cite encore Bodin, en compagnie cette fois de l'un de ses lecteurs de l'époque, Michel de Montaigne[134].

La tradition du débat historiographique dans l'humanisme tardif était d'ailleurs loin d'être morte en Allemagne à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e[135]. Le théologien de Halle Johann Salomo Semler fait alors l'étude des sources de l'Allemagne médiévale dans un ouvrage largement connu ; le savant de Göttingen Johann Christoph Gatterer fonde le premier séminaire d'histoire allemand, dont les étudiants apprenaient à appliquer les règles de la critique des sources anciennes et modernes. Et son collègue August Ludwig von Schlözer, auteur d'un ouvrage exemplaire sur les premiers historiens russes, conçoit également un impressionnant programme général pour la collection et l'analyse des sources historiques[136]. Ludwig Wachler, professeur à Marbourg et savant encyclopédique, publie, en cinq volumes richement annotés, une histoire de l'écriture de l'histoire depuis la Renaissance jusqu'à son époque et de la Finlande au Portugal – le tout peu avant les premiers travaux de Ranke, qui l'admirait. Wachler était loin d'anticiper les attaques de Ranke contre la fiabilité et la scientificité supposées de l'écrivain Guichardin : « Guichardin raconte avec un réel sérieux et une vraie candeur, souvent à la manière du témoin et de l'acteur, toujours avec une connaissance exacte des personnes et des situations. Il mérite donc un grand crédit. » Mais Wachler montrait que Guichardin imposait sa propre vision de leur situation et de leur mobile à ses personnages, plutôt qu'il ne leur permettait d'exposer leur point de vue et leur sentiment. Et ce qu'il estimait chez Guichardin, c'était surtout la

grande force avec laquelle son livre exprimait le caractère de l'époque dont il relevait : « Quand nous refermons cet ouvrage d'histoire, le tableau de l'époque se déploie devant nous dans tous ses contours, tracés avec vigueur et expressivité. » Ranke, pour lequel cette sensibilité de Guichardin à son temps rendait compte de ses réussites comme de ses échecs, en serait certainement tombé d'accord ; il pouvait avoir trouvé dans la lecture de Wachler, non seulement quelques-unes des idées reçues sur Guichardin qu'il combattait, mais aussi une part essentielle de sa propre critique du Florentin[137].

Ranke connaissait aussi d'autres travaux sur la littérature historique qui peuvent l'avoir porté, sur un plan plus général, à mieux comprendre que ses prédécesseurs comment les méthodes et les objectifs de Guichardin avaient différé des siennes. Il avait lu la *Scienza nuova* de Giambattista Vico, dont il cite au passage la traduction allemande dans des développements sur Paolo Giovio, un autre historien italien[138]. Ranke était d'ailleurs loin, comme nous l'avons déjà noté, d'être le seul jeune historien allemand à penser que l'histoire des pays germaniques, et celle du Moyen Âge et de l'époque moderne en général, devait être refondue et reconstruite sur les sources. Tous tenaient une partie de leur métier au moins de la lecture du premier classique de la littérature historique de langue allemande, l'histoire de la Suisse de Johannes von Müller. Celle-ci reposait sur une base documentaire considérable, comme il convenait à un auteur qui, à l'égal de Ranke lui-même, imaginait le Paradis comme une archive infinie et intacte[139].

Il faut enfin et surtout ne pas oublier ce que ses étudiants ignoraient souvent. Ranke s'intéressait à l'histoire de l'Italie à la Renaissance. Or ce domaine avait attiré bon nombre des savants italiens les plus érudits du XVIII^e siècle, grande époque pour les catalogues de manuscrits, les éditions de sources et d'autres formes de l'activité savante[140]. À la toute fin du siècle, le recteur de l'université de Pise, Angelo Fabroni, avait publié les biographies érudites de Cosme et Laurent de Médicis, ainsi que de Léon X. Chacun de ces ouvrages s'achevait sur une longue série de notes documentaires. Dans sa *Vie de Laurent*, Fabroni préfigurait même certaines des plus célèbres premières propositions historiographiques de Ranke, en soulignant que son travail ne se distinguait pas par les solutions qu'il pouvait apporter à tel ou tel problème d'interprétation historique, mais par cette présentation massive d'archives documentaires, qui faisait du livre lui-même une sorte de substitut d'archive[141]. Ranke – alors peu expérimenté en matière d'archives – était plus enclin à déplorer l'absence d'un grand nombre de documents, que Fabroni lui-même reconnaissait avoir dû omettre, qu'à reconnaître les mérites de l'ouvrage[142]. Ni Fabroni ni le spécialiste de la Renaissance italienne William Roscoe, historien amateur de Liverpool qui poursuivit les recherches de Fabroni sur les Médicis, ne lurent les sources avec l'acuité critique de Ranke. Mais leurs ouvrages s'offrirent à lui riches d'un matériau essentiel, et lui offrirent aussi ce qui allait devenir son modèle de présentation moderne : un texte suivi d'un long appendice documentaire[143].

Plus important encore, les historiens allemands qui appliquèrent une méthode critique aux sources médiévales et modernes imitaient ce que d'autres savants allemands avaient déjà mis en œuvre pour les sources liées à la littérature et à l'histoire politique de l'Antiquité[144]. Dès les années 1760, des philologues comme Christian Gottlob Heyne et Friedrich August Wolf s'épuisèrent jour et nuit à jeter bas les idoles du néoclassicisme. Ils ne s'en prenaient pas à l'autorité culturelle des Anciens, et répétaient au contraire que l'esprit grec, tel qu'il se

manifestait dans l'architecture, la sculpture, la poésie et la religion, était d'une absolue fraîcheur et créativité et gardait une valeur pédagogique et morale unique – pour les lecteurs modernes en général et allemands en particulier. Mais ils remarquaient que ces lecteurs modernes ne pouvaient espérer une connaissance authentique de l'esprit grec qu'en faisant précéder leur gémissement révérenciel d'un acte iconoclaste. Car les savants et historiens de l'Antiquité n'avaient pas voulu conserver le souvenir du passé, mais magnifier le vestige des étapes antérieures de l'histoire de leur civilisation. Le chercheur moderne ne pouvait donc retrouver toute la vivacité de l'épopée d'Homère ou des idéaux fondateurs de Rome qu'en déchirant les voiles dont les écrivains qui avaient suivi les avaient recouverts. Qui s'attachait à l'étude de l'épopée grecque, expliquait Wolf, devait savoir que l'*Iliade* et l'*Odyssée* circulaient à l'origine sous une forme complètement différente et, pour s'en tenir à ce premier trait, qu'il ne s'agissait pas de textes écrits, mais de chants. Après de très nombreuses altérations liées à leur transmission orale, ces chants furent finalement réorganisés et interpolés dans l'Athènes des VI^e et V^e siècles avant J. -C. Mais les hommes d'État qui eurent entre leurs mains un texte stabilisé lui ajoutèrent encore, à des fins politiques, une ligne ou l'autre. Les épopées homériques reçurent plus tard des éditions plus « arrêtées » encore, grâce aux premiers savants professionnels de l'histoire occidentale, les membres du Muséum d'Alexandrie, cité grecque d'Égypte. Ces hommes ne cherchaient pas à établir le texte original des écrits d'Homère, mais à ajuster les épopées dont ils héritaient aux modèles esthétiques et éthiques de leur temps : « L'Homère que nous avons aujourd'hui entre les mains n'est pas celui qui fleurissait aux lèvres des Grecs de son époque, mais un autre, diversement altéré, interpolé, corrigé et amendé entre l'époque de Solon et celle des Alexandrins[145]. »

Niebuhr déconstruisait le récit traditionnel de la fondation de Rome par Romulus et Remus, deux enfants allaités par une louve, avec le même talent que Wolf démontait l'idée qu'Homère était l'auteur d'écrits épiques d'une parfaite cohérence classique[146]. L'un et l'autre y insistaient : leur travail de démolition n'était que le prélude à une saisie du monde antique dans sa vérité – chacun d'eux répétant aussi que le lecteur critique avait le devoir d'oublier tout préjugé, d'aborder les sources selon leur chronologie et leur contexte, et de se mettre à l'écoute de l'histoire avant de vouloir écrire sur le passé. L'allure des *Prolegomena* de Wolf laissa penser aux écrivains et aux philologues contemporains que l'univers savant entraînait en révolution. Goethe et Herder, les Schlegel et Humboldt furent fascinés par les découvertes de Wolf et Niebuhr – au point d'oublier que ces derniers relayaient un travail qu'humanistes et philosophes critiques avaient conduit entre le XVI^e et le début du XVIII^e siècle[147].

Toutes ces choses étant, les affirmations de Ranke selon lesquelles il n'avait ni imité ni utilisé les méthodes de Niebuhr et d'Hermann méritent un intérêt particulier. La première affirmation, touchant Niebuhr, est ébranlée par une lettre que lui adressa Ranke en décembre 1824, en accompagnement de l'envoi de ses deux ouvrages, *Geschichten* et *Kritik*. L'historien de l'époque moderne s'y présente comme le disciple de l'historien de l'Antiquité. Il indique clairement avoir lu, étudié, copié et disséqué l'œuvre de Niebuhr avec toute l'attention qu'il aurait porté à une source primaire : « L'Histoire romaine de son Excellence est l'un des premiers ouvrages historiques allemands que j'aie réellement étudiés. Dès l'époque de [mes études à] l'université, je pris ce livre en notes et cherchai toujours le moyen d'en faire mon profit. » Ranke précise ensuite qu'il continua d'utiliser l'ouvrage de Niebuhr lors de son

enseignement au *Gymnasium*, et exprime l'espoir « que le présent livre n'apparaîtra pas trop indigne de votre enseignement, qui m'enchantait à votre insu »^[148]. Ranke ne pouvait être un imitateur direct de Niebuhr. Son projet n'était pas de réinterpréter une tradition, mais de mettre au jour des sources susceptibles d'assurer le passage de la tradition à l'histoire. Mais il pouvait difficilement être dit plus clairement que l'auteur de *Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber* devait beaucoup à celui qu'il appelait « l'initiateur d'une nouvelle forme de critique »^[149]. Il faut, certes, replacer cette lettre dans son contexte. Ranke avait besoin d'un viatique financier pour exploiter les renseignements que lui avait fournis Pertz sur les manuscrits de la bibliothèque de la famille Alfieri à Rome et pensait que Niebuhr, personnage politique en même temps qu'homme de science, pourrait l'aider^[150]. Il reste que sa dette semble assez manifeste pour que les admirateurs comme les détracteurs de Ranke l'aient régulièrement rappelée – même lorsqu'ils devaient pour cela s'écarter de son propre témoignage^[151].

Gottfried Hermann, l'autre aîné dont Ranke déniait l'influence, joua un rôle aussi grand au moins dans la formation de l'historien. Lorsqu'il entra à l'université de Leipzig dans le semestre d'été 1814, Ranke assista tout de suite au cours de Hermann sur Eschyle et Pindare. Hermann, brillant et austère disciple de Kant, reste surtout connu aujourd'hui pour ses travaux, d'une originalité exceptionnelle, sur la métrique grecque et la critique des textes. Mais on ne lui prêtait ni beaucoup d'attrait pour des considérations historiques plus générales, ni beaucoup de tolérance envers les savants qui ne partageaient pas ses priorités ou ses points de vue. En réalité, comme le montrent les notes de cours de Ranke, Hermann en disait long à ses étudiants sur les joies et les peines de la critique historique^[152].

Les notes prises par Ranke pendant le cours d'Hermann sur le *Persée* d'Eschyle ne sont conservées que pour le dernier quart de l'analyse de la pièce, à partir du 26 mai 1814. Un problème d'ordre historique occupe le propos d'Hermann presque aussitôt après cette date. L'esprit du roi perse Darius regrette la défaite de son fils Xerxès – selon lui la plus grande calamité dont les Perses aient été victimes depuis que Zeus a fondé la dynastie royale. « Medos, déclare l'esprit, fut le premier chef de l'armée perse » (v. 765). Suivait la liste de ses successeurs. Cyrus venait en troisième. Mais Hérodote dressait une autre liste des rois perses (I, 98). Qui devait-on croire ? Le dramaturge ou l'historien ? « Ici, expliquait Hermann à ses étudiants, nous voyons l'erreur de ceux qui font d'Eschyle une source historique certaine et précise pour la raison qu'il venait avant Hérodote. Or, comme poète, il avait bien la liberté de tout plier, là comme ailleurs, à son propos^[153]. » La longue discussion qui suivit montrait combien il était difficile de décider si l'histoire poétique de la Perse selon Eschyle concordait avec le récit en prose d'Hérodote, ou avec celui, divergent, de Xénophon ; Hermann montrait ensuite comment les historiens de la Perse s'étaient « torturé la cervelle » pour donner un sens aux patronymes royaux dans une version quelque peu modifiée de la pièce d'Eschyle^[154]. Les conséquences de ces questions de détail ne faisaient pas de doute : les faits historiques ne pouvaient être établis que par une étude critique comparée des sources qui les attestaient, étude dont les résultats pouvaient être surprenants.

Ranke assista aussi au cours d'Hermann sur les *Olympiques* de Pindare. Là, spécialement dans son introduction, Hermann touchait, au-delà des discussions de cas, à des questions de méthode historique beaucoup plus générales et à cette interrogation : quelle étendue et quelle qualité notre connaissance du passé peut-elle atteindre ? Il attaquait par cette phrase

déprimante : « Les monuments de la poésie grecque qui nous sont restés ne sont que les fragments réchappés d'un grand naufrage^[155]. » Il évoquait, non sans tristesse, mais avec éloquence, « l'histoire d'une poésie grecque que nous ignorons », dans un chapitre de ce cours qu'Hermann ou son élève intitula plus tard, d'une manière plus incisive encore, « Des difficultés auxquelles s'affronte qui entreprend d'écrire l'histoire de la poésie grecque »^[156]. Dans le cas de Pindare, expliquait sans ambages Hermann, les œuvres conservées ont été si radicalement altérées au cours de leur transmission qu'il est devenu impossible de lire ce que Pindare a effectivement écrit. Les philologues d'Alexandrie ne pouvaient faire pis lors de leurs entreprises délibérées de révision éditoriale, qui ordonnaient Pindare à leurs propres critères de goût et d'élégance. Seuls les érudits pouvaient le décaper de cette fausse patine et retrouver les textes qu'elle recouvrait :

Les écrits de Pindare ont été édités dans l'Antiquité par Aristarque et d'autres grammairiens de l'école d'Alexandrie, qui cherchaient à les expliquer et à les corriger en fonction des critères grammaticaux et moraux qu'ils avaient établis pour leur propre usage. Comment s'y prirent-ils, nous ne le savons tout simplement pas, puisqu'une grande partie de leurs commentaires a été perdue. Mais nous devons savoir que le texte des poèmes que nous avons aujourd'hui sous les yeux n'est pas celui que Pindare a produit, mais un autre texte, dans lequel les corrections de ces grammairiens ont été interpolées. Il nous faut donc reconstituer les écrits authentiques en écartant les inventions des grammairiens^[157].

Les œuvres conservées n'étaient qu'un choix parmi les textes originaux, qui n'était pas dû au poète ni à quiconque de son époque, mais à l'érudit alexandrin Aristophane de Byzance, des siècles plus tard. Cette étape de la transmission du texte de Pindare ne pouvait elle-même pas être complètement reconstituée, puisque les manuscrits, bien qu'on y distinguât clairement deux familles, présentaient tous des erreurs de métrique si grossières qu'elles ne pouvaient être attribuées ni à Pindare ni même, comme on aurait pu le supposer, à ses éditeurs alexandrins^[158]. De tels propos firent certainement sur Ranke l'effet d'une bombe. Ranke – le jeune étudiant frais émoulu du *Gymnasium*, qui avait appris à lire les Anciens comme si ceux-ci avaient écrit à son intention, et avec la conviction que leurs ouvrages étaient parvenus intacts jusqu'à lui – retint des leçons de son professeur de grec, comme de la lecture de Walter Scott, qu'il fallait préférer les faits et sources historiques aux récits qui en étaient dérivés, quelle qu'ait été la qualité de leur propre lecture de ces sources.

Les considérations d'Hermann n'étaient pas entièrement originales. S'il pensait beaucoup de mal de son rival en hellénisme, le savant berlinois August Böckh, il n'en avait pas moins beaucoup appris du tout récent premier volume de son édition de Pindare (1811), stimulant et irritant, mais riche aussi en informations neuves^[159]. Plus généralement, Hermann conformait son bref historique du texte de Pindare au modèle de la grande histoire du texte homérique, telle que Wolf l'avait retracée vingt ans plus tôt dans ses *Prolegomena*. De la même manière que les disciples de Ranke imitèrent sa lecture critique des historiens de la Renaissance, Hermann imitait le travail de Wolf sur Homère et la tradition homérique. Mais ce sont moins les sources d'Hermann qui nous importent que son influence. Or celui-ci montra à Ranke les voies de la critique historique : il lui fit ouvrir sur les textes et les traditions l'œil du soupçon ; il le poussa à s'interroger sur l'âge et la valeur des sources. Que Ranke ait été conduit, au terme de sa vie, à poser lui-même ce genre de questions était presque prédestiné, refusât-il de l'admettre lorsqu'il évoquait, non sans romantisme, sa jeunesse prodigue. Mais il ne pouvait, pas plus que Winckelmann et Wolf, pas plus que Niebuhr, résister à la tentation de prêter à ses thèses une originalité à laquelle tous prétendirent, dussent-ils pour cela effacer de leur mémoire la tradition dont ils étaient

Ranke a innové de bien des manières. Il a combiné, sur une grande échelle, le récit et l'analyse historique. Il a insufflé au processus critique une force dramatique comparable à celle des événements que la mise en œuvre de ce processus lui permettait de reconstruire. Il a jeté les bases de nouveaux projets de recherche et de nouvelles formes d'exposition, qu'il a souvent lui-même définis et explorés. On n'avait jamais lu auparavant une œuvre comme les *Geschichten*. Mais ni Ranke ni son premier livre ne marquent les débuts d'une histoire critique documentée.

Si 1824 n'est pas la bonne date, quelle est-elle ? Et si Ranke n'est pas le bon nom, quel est-il ? Comme tant d'autres généalogies, celle de la note en bas de page découvre plus de ramifications et de torsions qu'on aurait pu l'attendre. Notre prochaine étape nous éloigne de l'historicisme pour revenir aux Lumières ; nous laissons les maîtres aux abois quémendant livres et passeports pour les archives, et pénétrons les bibliothèques très bien garnies de certains gentilshommes du XVIII^e siècle.

Note en bas de page et philosophie : l'interlude des Lumières

Ce ne fut donc pas Ranke, à l'évidence, qui célébra les noces de l'éloquence et de l'histoire savante. La voie est libre pour une autre hypothèse, selon laquelle la combinaison du récit et du discours réflexif aurait pris place dans la littérature d'histoire bien avant le XIX^e siècle en général et Ranke en particulier. Hypothèse très paradoxale, à première vue. Voltaire, l'un des plus éminents, et des plus influents, parmi les historiens du XVIII^e siècle, ne proclama-t-il pas à de nombreuses reprises son dégoût du détail ? À l'époque où il préparait la partie du *Siècle de Louis XIV* consacrée à la vie privée du roi, il confia à l'abbé Dubos : « J'ai [...] les mémoires de M. Dangeau, en quarante volumes dont j'ai extrait quarante pages. » Voltaire écrit « l'histoire de l'esprit humain puisée dans le siècle le plus glorieux à l'esprit humain » en tentant « de tracer la marche de l'esprit humain en philosophie ; en éloquence, en poésie, en critique ; de marquer les progrès de la peinture, de la sculpture, de la musique, de l'orfèvrerie, des manufactures de tapisserie, de glaces, d'étoffes d'or, de l'horlogerie. Je ne veux que peindre, chemin faisant, les génies qui ont excellé dans ces parties. Dieu me préserve d'employer 300 pages à l'histoire de Gassendi ! ».

Pour le philosophe qui composait cet essai novateur sur l'histoire de la culture et son contexte politique, les techniques de l'histoire savante ne représentaient guère plus qu'un obstacle au développement de ses travaux : « Malheur aux détails : la postérité les néglige tous : c'est une sorte de vermine qui tue les grands ouvrages »^[161]. Critique pénétrant des sources historiques, qu'il traitait avec une irrévérence très informée, Voltaire ne méprisait pas moins avec ostentation la « science stérile des faits et des dates^[162] ».

Sur ce sujet comme sur bien d'autres, Voltaire suivit et devança la mode intellectuelle. Quand Samuel Tissot, par exemple, publia son traité sur la *Santé des gens de lettres*, il crut nécessaire de se justifier pour avoir « maintenu des citations, quoiqu'on les bannisse tous les jours des ouvrages français » ; seuls les auteurs qui avaient épuisé leur sujet dans une œuvre achevée, dont aucun développement n'était plus à attendre de la part des générations suivantes, avaient le droit de supprimer toute référence. Mais dans son cas, puisqu'il espérait de ses lecteurs qu'ils s'attaquent eux-mêmes aux problèmes qui l'avaient occupé, l'indication des sources utilisées lui semblait inévitable. Après tout, disait-il, il ne voyait « rien de mal » à rendre hommage « aux auteurs qui l'avaient inspiré « par quelques lettres placées en bas de page, où elles ne font de tort à personne »^[163]. L'attitude défensive de Tissot en dit aussi long que le contenu même de la préface de l'ouvrage. La sèche humilité de la note en bas de page n'était pas de bonne compagnie dans le séduisant univers des nouvelles théories du XVIII^e siècle sur le rapport des climats et des constitutions politiques, sur l'histoire des cultures matérielles et artistiques, et sur les étapes successives du développement humain.

Il est pourtant devenu manifeste aujourd'hui que les Lumières n'ont pas engendré un seul type d'historiographie. Collecteurs érudits de sources et critiques iconoclastes de l'histoire traditionnelle coexistaient, heureusement quelquefois, avec les historiens philosophes.

Certains individus, comme William Robertson, jouèrent les deux rôles à la fois. Il n'est donc nullement absurde de rechercher les origines de la note en bas de page des livres d'histoire dans une période très animée et très vivante de l'histoire de l'historiographie ; et d'autant moins absurde qu'un certain nombre d'autorités de premier plan se sont déjà frayé une voie dans le massif de ces sources, rendant plus aisé le cheminement de leurs successeurs. Arnaldo Momigliano, par exemple, a soutenu dans un essai pionnier qu'Edward Gibbon, sur les traces duquel nous avons amorcé cette enquête, avait refondu les traditions existantes à son époque pour créer une nouvelle histoire critique du monde antique. *Le Déclin et la Chute de l'Empire romain*, remarquait Momigliano, combinait l'ironie et l'ampleur de vue des philosophes avec l'érudition minutieuse des antiquaires, ces pédants spécialistes de l'Antiquité et du Moyen Âge, ces grincheux qui ne savaient écrire que le latin et que les philosophes tournèrent souvent en ridicule. Gibbon utilisait le vocabulaire le plus classique de l'historiographie traditionnelle, mais s'arrêtait autant à l'infime détail des sources qu'au destin flamboyant des empereurs. Les planchers de ces pages regorgent de notes, dont l'extrême précision excite l'appétit du lecteur d'aujourd'hui, bien que celui-ci reste finalement frustré de toute information réelle ; ces notes font référence aux différents héros de la première historiographie moderne : les érudits Maffei et Muratori ; Mosheim et Tillemont, historiens très sûrs ; Juste Lipse, très savant mais trop « survolté ». Leurs textes, tous cités en petits caractères dans les notes de Gibbon, illustrent la fusion à l'œuvre entre deux types d'écriture de l'histoire[164].

Seul Gibbon, au demeurant, pouvait mener cette fusion à bien. Il avait fait – sans joie – ses études à Oxford, où il s'était converti au catholicisme à seize ans. Envoyé par son père à Lausanne pour y partager la vie d'un pasteur calviniste, il résista à cette irruption insolite de piété tout en perfectionnant son latin, en apprenant le grec et en acquérant une maîtrise parfaite de la littérature et de la langue françaises, qu'il parlait et écrivait avec aisance et élégance. Il connut donc de première main les modèles français du goût et de l'élégance, dont la domination s'exerçait sur toute la littérature des Lumières. Quelque temps passé comme volontaire dans la Milice l'enrichit de l'expérience militaire avec laquelle comptait la formation traditionnelle d'un historien. Mais ce qu'aimait Gibbon par-dessus tout, c'était l'érudition. Dans sa jeunesse, lorsqu'il apprenait, avec obsession, la chronologie du monde antique, « les dynasties d'Assyrie et d'Égypte étaient [sa] toupie et [sa] balle de cricket ; et [son] sommeil était troublé par la difficulté d'accorder la Septante aux calculs des Hébreux[165] ». À son retour en Angleterre, Gibbon entreprit un essai où il voulait démontrer que « toutes les facultés de l'esprit humain pouvaient s'exercer et se développer à l'étude de la littérature antique », thèse iconoclaste, en France surtout, où « la langue et la culture grecques et romaines étaient négligées par une époque philosophique »[166]. Bien des années avant *Le Déclin et la Chute de l'Empire romain*, il avait reconnu sa voie dans la plus technique des littératures savantes des trois siècles précédents : de nombreuses remarques de son journal, tour à tour caustiques ou admiratives, jalonnent son avancée dans les méandres des débats contemporains sur des sujets aussi rébarbatifs que la chronologie ou la géographie antiques[167]. Pour Momigliano, le signe de distinction majeur de Gibbon ne fut pas dans ses tentatives d'explication de la chute de Rome, dont la plupart restaient assez conventionnelles, que dans sa capacité à combiner l'érudition massive de la vieille tradition savante avec le grand style lettré du XVIII^e siècle ; seule cette capacité lui permit de parvenir

à une synthèse de l'histoire érudite et de l'histoire philosophique qui resta sans équivalent à son époque. L'argument est solide et il est séduisant ; il jette aussi un jour pénétrant, comme nous aurons l'occasion d'y revenir, sur la situation historique de Gibbon. Mais ce n'est sûrement pas chez lui non plus – pas plus que chez aucun autre historien de sa génération – que la note en bas de page prend naissance.

Voyons seulement l'un des plus célèbres entre les écrits polémiques de Gibbon, *A Vindication of Some Passages in the Fifteenth and Sixteenth Chapters of the « History of the Decline and Fall of the Roman Empire »* – (1779). Un certain H.E. Davis, du Balliol College, complètement oublié aujourd'hui, sauf des lecteurs de Gibbon, avait eu l'audace d'attaquer non seulement le texte de ce dernier, mais aussi ses notes, c'est-à-dire, dans le monde où nous étions alors, son honneur :

Le remarquable mode de citation adopté par M. Gibbon, ne manquera pas de frapper immédiatement quiconque regardera ses notes. Il ne mentionne parfois que le nom de l'auteur, parfois que celui de l'ouvrage, et laisse souvent au lecteur tout le soin de retrouver lui-même la référence, ou pour mieux dire de la deviner. Toute stratégie n'est cependant pas étrangère à son dessein, ni à ses usages. En s'efforçant de nous ôter les moyens de rapprocher ses citations de leurs sources, il pouvait certainement se flatter de pouvoir recourir en toute impunité à des faux (*to misrepresentation*) [\[168\]](#).

Davis chargeait plus loin de tous les péchés les principes cardinaux de la note selon Gibbon : il lui reprochait de bousculer sans discernement les citations des auteurs qu'il condamnait, d'éliminer à l'aide de citations tronquées tout fait ou argument gênant, d'utiliser des sources secondaires sans les citer, et de recourir au plagiat. La méthode de Gibbon lui apparaissait surtout comme « un bon artifice [...] de camouflage [\[169\]](#) ».

Gibbon répliqua sans ciller à ce qu'il considéra, à bon droit, comme une « attaque violente et déloyale ». Il fit de l'attachement de Davis aux détails les plus insignifiants le signe de son infériorité sociale, et conviait son adversaire à venir chez lui « n'importe quel après-midi, où je ne suis *pas* chez moi ». « Mon domestique, promettait Gibbon, lui montrera ma bibliothèque, qu'il trouvera convenablement pourvue des auteurs utiles, antiques et modernes, qui m'ont directement fourni les matériaux de mon Histoire. » Mais il répondit aussi, pied à pied, aux arguments précis de Davis. Il fit la revue et le compte des 383 notes des chapitres XV et XVI, et rappela qu'elles contenaient des centaines de citations précises. Il insista sur le fait que, lorsqu'il empruntait à ses prédécesseurs telle ou telle preuve, « il reconnaissait toujours explicitement [sa] dette » ; et montra que la plupart des critiques de Davis tenaient en réalité à des erreurs dudit : il n'avait pas trouvé la source de certaines références de Gibbon parce qu'il avait consulté des éditions autrement paginées, ou parce qu'il ne connaissait pas les textes dont les citations étaient extraites. Gibbon allait d'ailleurs jusqu'à reconnaître les inévitables lacunes de tout système de notes : ces 383 notes n'avaient pas totalement explicité, il l'admettait, les attendus de l'usage et de la combinaison des sources mobilisées. Bon nombre des textes qu'il citait, remarquait-il encore avec une honnêteté qui impose le respect, devaient être « lissés » pour mieux s'inscrire, comme on le souhaitait d'eux, dans le cadre cohérent de la présentation globale ou de l'analyse spécifique d'une institution politique ou d'une réalité sociale. Aussi, seul un lecteur réellement compétent – et pas un Davis – pouvait sérieusement remonter le cours des arguments et des citations de son histoire jusqu'à la pensée et à la recherche dont ils étaient issus [\[170\]](#).

Ce qui nous retient ici n'est cependant pas le blâme de Davis ou l'éloge de la prose de

Gibbon, mais le seul point que les deux adversaires ont en commun : l'un et l'autre présupposent, sans autre argument d'ailleurs, qu'un ouvrage d'histoire sérieux doit comporter des notes ; l'un et l'autre tombent d'accord que ces notes doivent pouvoir reconduire le lecteur vers les sources et présenter celles-ci avec tout le soin dû ; et l'un et l'autre sous-entendent en conséquence que l'apparat critique offre le meilleur test pour l'expertise critique d'un travail d'historien. Ces convictions partagées en disent long sur la position et sur la méthode de Gibbon. La note en bas de page figure manifestement au répertoire des procédures opératoires du métier d'historien avant que les grands auteurs anglais de l'époque des Lumières ne la fassent leur. On comprend mieux alors qu'un critique allemand appartenant à l'université nouvelle (et avancée) de Göttingen ait considéré Gibbon, dans un compte rendu du troisième volume de son histoire romaine, non comme le créateur, mais comme un talentueux représentant de l'histoire critique. Gibbon, écrivait-il, allait aux meilleures sources, dont il tirait son information avec un sens critique sûr et qu'il glosait avec un raisonnement solide. Vu d'Allemagne tout au moins, Gibbon était le maître d'un genre éprouvé plutôt que l'inventeur d'un genre nouveau^[171].

On en trouverait confirmation dans l'un des plus prestigieux documents dont puisse se prévaloir le modeste problème de la note en bas de page : une lettre adressée le 8 avril 1776 par David Hume à l'éditeur William Strahan. Ce dernier avait publié le premier volume de *l'Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain* et s'apprêtait à sortir des mêmes presses *l'Histoire de l'Angleterre* de Hume. Le philosophe se déclarait dans cette lettre « très enthousiasmé par l'Histoire romaine de M. Gibbon » et « heureux d'apprendre son succès ». Il demandait aussi qu'un exemplaire de la nouvelle édition de son livre fût envoyé à Gibbon, en espérant qu'« un Gentleman auquel [il portait] une si haute estime » lui ferait savoir « la forme la moins imparfaite » qu'il pouvait donner à son travail : quel témoignage plus clair de l'estime dans laquelle il tenait le savoir et le discernement de Gibbon ? Mais Hume ne dissimulait pas certaines réserves d'ordre technique, dont il souhaitait que Gibbon tînt compte dans la seconde édition de son histoire romaine, pour une meilleure lisibilité de l'ouvrage :

Il serait certainement préférable d'indiquer le numéro du chapitre en haut de la marge de chaque page, et il serait mieux encore qu'un résumé du contenu figure également. On est gêné aussi par ses notes, dans la présentation actuelle de l'ouvrage. On va chercher en fin de volume une note appelée dans le texte, pour ne trouver souvent qu'une référence d'auteur : ces références devraient figurer dans la marge ou au bas de la page concernée^[172].

Le texte est riche : il nous rappelle d'abord que les notes de Gibbon furent au départ des notes de fin de volume, et ne prirent la place éminente que nous leur connaissons traditionnellement qu'après l'intervention critique de Hume. Mais il confirme aussi que le caractère technique et documentaire des notes de Gibbon ne représentait une radicale innovation ni du point de vue des dimensions ni du point de vue du mode d'exposition. Qu'une note identifie les sources d'une démonstration dans un écrit d'histoire ne surprend nullement Hume, qui insiste au contraire pour que ce type de note vienne occuper une position plus adéquate, au bas de la page ou dans la marge. Lui-même n'avait-il pas, quelque dix ans plus tôt, appris à soutenir de références ses propres démonstrations, lorsque Horace Walpole et d'autres avaient dénoncé ce manque dans son *History of England*^[173] ?

Hume ne demandait pas que les notes les plus longues de Gibbon, celles qui relevaient du commentaire (et, pour une part, de la satire), fussent pareillement déplacées, bien que

Gibbon optât finalement pour cette dernière solution. Hume considérait sans doute que la présence des gloses satiriques de l’auteur dans le prolongement du texte proprement dit pouvait accroître leur force d’impact. Là encore, en tout cas, la méthode de Gibbon apparaît moins comme une entreprise radicalement nouvelle que comme l’une des composantes d’une évolution en cours – le mélange de la simple référence et du commentaire restant cependant tout à fait unique.

Gibbon, comme Hume et son disciple et historien philosophe Robertson, étaient, certes, pionniers dans l’art d’écrire en langue anglaise une histoire narrative *et* critique. Mais ces auteurs anglais ou écossais, pour inventifs qu’ils fussent, avaient leurs semblables sur le Continent[174]. Prenons l’exemple du notable d’Osnabrück Justus Möser, beaucoup moins philosophe – et beaucoup moins célèbre, même en Allemagne – que Gibbon. Cet écrivain, comme Gibbon, était un homme de vaste culture, qui parlait le français aussi bien que l’allemand ; mais, contrairement à Gibbon, il avait bénéficié, à l’université de Göttingen, de la formation la plus avancée de son époque. Möser y avait étudié le droit, et appris de la jurisprudence savante, dont la tradition avait fleuri dans le Saint Empire romain germanique entre la fin du XVI^e et la fin du XVIII^e siècle, comment appuyer la description d’une transaction économique ou juridique sur un solide ensemble de sources, citées dans le détail[175]. Les questions de droit public ou de généalogie royale, d’une haute technicité, qui occupaient les spécialistes de la constitution du Saint Empire exigeaient d’eux qu’ils connaissent, qu’ils comparent et qu’ils citent des sources juridiques et historiques. Instruits dès leur plus jeune âge que « le témoignage des auteurs anciens » valait mieux que « les hypothèses généalogiques ingénieuses et variables des auteurs récents, qui ne reposaient que sur des conjectures et croyaient trouver dans la simple concordance de certains noms matière à fonder solidement leurs démonstrations », ces futurs bureaucrates étaient déjà rompus, avant même leur sortie de l’université ou de l’académie, à l’enchaînement des arguments historiques dans de longues séries de *probationes*, citations directes de sources primaires très soigneusement cousues entre elles[176].

Möser consacra sa vie de serviteur de l’État et d’historien à la principauté ecclésiastique d’Osnabrück. Il acquit progressivement la conviction que les institutions désuètes de ce vieux recoin du Saint Empire servaient de telle sorte ses habitants qu’aucune innovation ne pourrait jamais rivaliser avec elles : l’histoire avait poli l’accord profond de ces institutions avec le pays, la population et les traditions communes. Il s’appliqua à montrer, par une sorte d’observation *in vitro* des processus historiques, comment la société et ses institutions s’étaient façonnées. Il combina, comme Gibbon mais à partir d’un point de vue totalement différent, l’érudition propre à la tradition humaniste et la pensée philosophique, historique et politique de Saint-Évremond et de Montesquieu[177]. Möser brassa un énorme matériau, qui comprenait les histoires antiques, médiévales et modernes de la principauté et les sources collectées et publiées par des antiquaires érudits aux XVI^e et XVII^e siècles. Il recopia de larges extraits de ces sources, dont il espérait même publier certaines.

Möser n’était pas animé d’une exigence critique impitoyable. Il adopta des positions très hésitantes sur l’origine et l’authenticité de documents problématiques dont il connaissait le contenu, mais dont il n’avait souvent pas eu les manuscrits entre les mains. Ses propres copies restaient souvent flottantes dans le détail. Mais il s’amusait lui-même de sa propension à juxtaposer des matériaux de nature et d’origine totalement différentes dans le

pullulement des notes au fil desquelles il s'affrontait, non seulement aux sources primaires, mais à la littérature historique savante du XVII^e siècle, dont chaque aperçu le relançait sur de nouvelles pistes de recherche :

Hier – écrit Möser à Thomas Abbt en juin 1765 – j'ai cité en note un mot d'hébreu, alors que je ne sais pas même lire cette langue. Quelle pédanterie, n'est-ce pas ? Mais je ne n'ai pu renoncer à ce mot. En fait, après avoir parcouru la *Geographia sacra* de Bochart, j'étais tenté de faire là-dessus une bonne centaine de notes et de corriger son hébreu et son araméen – moi qui en ignore jusqu'aux alphabets[178] !

Mais, en dépit de cette autodérision, Möser avait bel et bien entrepris, plus systématiquement peut-être encore que Gibbon, d'écrire l'histoire « sur deux niveaux ». En bon juriste qu'il était, il lestait chaque fait de son récit d'une note en bas de page (et non en fin de volume), dans laquelle il citait ses sources et les diverses interprétations auxquelles celles-ci avaient pu donner lieu. Dix ans avant la parution du premier livre (avec notes en fin de volume) de *l'Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, Möser avait publié la toute première édition, spectaculairement documentée, de son *Osnabrückische Geschichte*. Eduard Fueter, historien de l'historiographie actif au début de ce siècle, toujours plus prompt à saluer l'accomplissement de certaines entreprises individuelles qu'à renoncer aux catégories traditionnelles que ces mêmes entreprises pouvaient défier, jugea l'œuvre de Möser étonnamment moderne, voire radicalement novatrice dans ses méthodes et dans sa présentation, bien que son contenu restât tout à fait conservateur. Pour lui, Möser n'essayait pas de dissimuler ses sources ; il s'efforçait au contraire de les mettre en lumière[179].

Les notes en bas de page, donc, purent être le fait, au XVIII^e siècle, d'historiens qui vivaient et qui travaillaient dans les univers, les sociétés, voire même les bibliothèques les plus différents ; le besoin d'une exposition claire des sources historiques s'affirmant – paradoxalement – dans l'âge des *philosophes*, qui dénonçaient la pédanterie historique comme une forme profane de superstition.

Si le XVIII^e siècle vit proliférer les notes en bas de page, les intellectuels du XIX^e ne tombèrent pas devant elles dans l'admiration et l'estime que l'on aurait pu attendre d'eux. Hegel, par exemple, rejetait nettement l'idée qu'un texte philosophique dût recourir à des notes pour exemplifier ou soutenir un argument dialectique. Il considérait les notes d'un texte comme un médecin du Moyen Âge les bubons d'un pestiféré : le symptôme mortel d'un fléau dont il fallait se défendre. Il appréciait, certes, qu'un philosophe de la génération précédente, Tiedemann, procurât dans ses notes de « précieux extraits » de livres rares ; mais il appréciait plus encore qu'un autre de ses prédécesseurs, Tennemann, n'eût fait servir ses longues notes en bas de page qu'à scier la branche sur laquelle il était assis : « La sincérité de Tennemann va jusqu'à indiquer en note sous le texte le passage d'Aristote [...], de sorte que l'original et la traduction se contredisent souvent[180]. » Par cette voie rhétorique comme par bien d'autres, Hegel voulait creuser l'écart avec Kant, le plus encombrant et le plus menaçant de ses aînés, qui avait fait de la note en bas de page un usage magistral : elle était la soupape qui protégeait son discours de ses ambiguïtés internes. Kant, comme l'a bien montré Wolfert von Rahden, confinait en effet délibérément dans cette zone obscure des soubassements du texte tout ce qui pouvait soutenir les perspectives d'une origine historique ou d'un développement futur de la raison[181].

Sur le terrain philologique, le paysage intellectuel du XIX^e siècle positiviste n'était pas plus nécessairement orné d'une floraison colorée de notes. Un essai récent de Stephen Nimis

montre avec finesse que, dans les travaux américains contemporains consacrés à l'Antiquité, les notes en bas de page servent beaucoup plus à attester l'appartenance de l'auteur à une corporation qu'à éclairer ou à soutenir tel ou tel aspect de la démonstration. Les citations s'accumulent sans grand souci de leur origine ou leur compatibilité : l'essentiel est que le texte qui les surmonte semble reposer sur de solides piliers. L'auteur de l'essai établit, sûrement à bon droit, un lien entre cette pratique et le prestige dont bénéficia très longtemps la philologie allemande outre-Atlantique ; il attache ainsi une importance particulière à la citation récurrente des ouvrages d'Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff, grand spécialiste de la littérature et de la religion grecques, dont les éditions et les commentaires de textes anciens jouissaient encore d'une profonde influence des décennies après la mort de leur auteur[182].

Nimis remarque à juste titre qu'une bonne partie de ces références ne jouent aucun rôle réel dans l'argumentation qu'elles sont censées étayer. Mais il ne mentionne nulle part ce fait curieux que Wilamowitz n'a lui-même que très peu recouru à des notes exhaustives sur les sources secondaires de la matière traitée ; il choisissait, autant que possible, une écriture continue et linéaire, supposant chez ses lecteurs une connaissance suffisante de cette littérature pour préciser d'eux-mêmes les références implicites. Cette attitude n'est nullement surprenante. L'un des rares maîtres de philologie auxquels l'aristocrate Wilamowitz vouait une réelle admiration à l'époque de ses études était Jacob Bernays. Or Bernays, bien qu'expert connaisseur lui-même, comme nous l'avons vu, de l'histoire de la note en bas de page, et orfèvre minutieux des appendices savants de ses écrits percutants et brefs, n'avait pas la passion des wagons d'érudition. Il décrivait les notes détaillées qui occupaient les trois derniers quarts de l'un de ses livres comme un *Giftschrank* (« enfer » d'une bibliothèque) et ne manifestait aucun désir de répondre au souhait exprimé par Otto Jahn, distingué savant et l'un de ses aînés, d'une présentation plus détaillée encore :

S'il pense, comme Mommsen, que tout le détail des notes aurait dû être reporté dans le texte, et que les seules citations devraient couvrir la moitié inférieure de chaque page, à la manière habituelle, je peux seulement lui répondre que ce n'est pas ma conception des choses, car l'ouvrage dans son ensemble aurait alors pris l'allure de la plus détestable érudition. Je n' imagine pas des lecteurs qui aient un souffle suffisant pour traverser d'un coup vingt cahiers de ce calibre[183].

Le rôle de la note en bas de page restait donc équivoque jusque sur les scènes centrales du XIX^e siècle positiviste. Certains des savants les plus érudits de cette époque nourrissaient des ambitions littéraires qui ne se satisfaisaient pas dans l'exposé exhaustif de toutes leurs lectures. Les péchés de leurs épigones du XX^e siècle ne devraient pas être projetés comme ils le sont sur le XIX^e – siècle de héros qui, il faut bien le dire, ont déjà fort à faire avec leurs propres péchés.

Tous ces faits ne sont pas pour nous surprendre, ni pour nous dérouter, puisque nous savons que Ranke lui-même ne produisit qu'avec réticence des notes en bas de page. Mais nous serons moins déroutés encore si nous nous écartons un moment de la tradition historienne pour parcourir la gamme des nombreuses fonctions assurées par les notes en bas de page dans la culture littéraire de l'Europe des Lumières. À l'âge de la conversation et de la philosophie, c'est-à-dire dans une époque où les philosophes aimaient à exposer les problèmes les plus ardues de la physique newtonienne sur un mode accessible à l'honnête homme, voire, plus encore peut-être, à l'honnête femme, la note en bas de page rencontra une popularité inattendue comme tour littéraire. Depuis Rabelais et Cervantès, comme

Walter Rehm l'a montré il y a déjà longtemps, l'inclination de nombreux écrivains à soutenir chaque phrase de leur texte, ou à illustrer chaque phrase du texte d'autrui, d'une glose ou d'une référence quelconque avait offert un fructueux aliment aux joies de la satire[184].

Au XVIII^e siècle, les notes littéraires naissent et se propagent comme les branches et les feuillages d'un papier peint de William Morris[185]. En France même, alors, des notes viennent orner les livres les plus lus, sinon les plus respectables. Les forçats de la littérature qui peuplaient les mansardes de la Bohème parisienne empruntaient les accessoires de l'histoire savante pour faire croire que leurs romans pornographiques sur les frasques royales n'étaient que l'« histoire secrète », sobrement rapportée, de la vie de cour, fondée sur des lettres authentiques, des mémoires clandestins ou d'autres sources incontestables. Ainsi le « compilateur » des *Anecdotes sur M^{me} la comtesse du Barry*, publiées en 1775, déclarait leur avoir donné ce titre d'« anecdotes » de manière à pouvoir intégrer au texte « une multitude de détails qui auraient entaché la majesté d'une histoire ». Il aurait, sinon, été obligé d'« omettre, ou de reléguer en notes », ces faits « piquants ». Louis-Sébastien Mercier conçut un appareil de notes aussi édifiant que sophistiqué pour montrer que la description de son *Année 2440* (un « best-seller » qui ne connut pas moins de vingt-cinq éditions) était conçue comme un « vaste réquisitoire » contre la France de 1771[186].

Une satire de la bêtise moderne

En Angleterre, philosophie et tradition, érudition et philosophie, savoir authentique et contrefaçon entrèrent dans des conflits sanglants dont les différents épisodes agiterent les marges de quelques-unes des pages les plus brillantes de la littérature du XVIII^e siècle. Le monde de l'édition savante anglaise comptait quelques-uns des intellectuels les plus en vue de leur temps, comme Richard Bentley, professeur au Trinity College de Cambridge, spécialiste de la poésie latine, partisan et correspondant d'Isaac Newton. Leur attitude envers les textes de la tradition n'était nullement révérencieuse ; elle était même tout à fait autoritaire. Bentley professait que « la raison et la nature du cas », et non pas la lettre des éditions anciennes, voire des manuscrits eux-mêmes, devaient guider l'édition et le commentaire des auteurs de l'Antiquité. Ainsi entreprit-il de récrire les poèmes latins d'Horace et de Manilius en fonction de ses propres critères de cohérence et de logique. Il eut aussi le projet – qui choqua plus encore – de faire de même avec le texte grec du Nouveau Testament, qu'il prétendait pouvoir rendre à son état de l'époque du premier concile de Nicée, au IV^e siècle. Il franchit un degré de plus avec un classique de l'anglais moderne, le *Paradis perdu* de Milton. Les « porte-plumes » de Milton avaient altéré la parole du poète aveugle en la couchant sur le papier ; et Milton, incapable de vérifier leur travail, n'avait jamais été lu comme il avait voulu l'être – jusqu'à ce que l'édition commentée de Bentley restaure le texte original perdu, le texte jamais écrit[187].

La superbe de Bentley abordant les auteurs classiques lui attira quelques inimitiés farouches, notamment celle des aimables pervers brièvement réunis, en 1714, au sein du Scriblerus Club, mais qui, des années durant, avant et après cette date, se plurent à retourner les armes de Bentley contre lui-même. Jonathan Swift, qui prit le parti des Anciens contre le Moderne Bentley, ridiculisa son adversaire dans sa *Bataille des livres* (*Battle of the Books*) de 1710. L'arsenal littéraire de Swift était varié ; il incluait une satire de la science moderne qui inspira aussi les *Voyages de Gulliver*. Swift fait de Bentley la quintessence de la bêtise moderne, incapable de la moindre distance critique à l'égard des idées nouvelles qu'il épouse : lorsque Bentley, dans la *Bataille des livres*, tente de s'en prendre à deux chefs du clan des Anciens, il est « cruellement empêché par son propre et malheureux poids, et l'attraction qu'exerçait son centre de gravité ; qualité à laquelle ceux du parti moderne sont extrêmement sujets ; car, comme leur tête est légère, ils ont, pour la spéculation, une merveilleuse agilité, et ne conçoivent rien de si haut qu'ils n'y puissent monter ; mais, lorsqu'ils sont obligés à la pratique, ils découvrent une puissante pression venant de leur postérieur et de leurs talons[188] ». Mais Swift témoigne aussi de sa bonne connaissance des détails de la carrière du philologue Bentley lorsqu'il moque l'« humanité » du « Conservateur de la Bibliothèque royale » (Bentley refusa à un jeune homme, Charles Boyle, la libre disposition d'un manuscrit de cette bibliothèque dont celui-ci avait besoin ; le jeune homme, en retour, fit savoir dans l'ouvrage qu'il publia que Bentley lui avait refusé cet accès *pro singulari sua humanitate*[189]). Swift montre enfin la précision de son information en matière de technique philologique lorsqu'il ménage, au sein de son propre texte, des blancs

qu'il comble d'astérisques et qu'il désigne, en marge, comme *hiatus in MS*^[190].

Mais l'adversaire et parodiste le plus redoutable de Bentley fut certainement Alexander Pope, dont il avait lui-même raillé une traduction d'Homère. Brillant représentant du néoclassicisme, Pope réprouvait la conviction de Bentley et de ses amis selon laquelle les Modernes en savaient plus, sur de nombreux sujets, que les Anciens ; poète anglais, il était outré du fait qu'un simple savant ose récrire le plus grand poème du patrimoine anglais ; éditeur de Shakespeare, il enrageait de voir de nouveaux confrères, d'un style désormais plus professionnel – comme Lewis Theobald par exemple –, et qui avaient pris Bentley pour modèle, mettre en cause ses propres compétences d'éditeur et de commentateur ; spécialiste de l'Antiquité, Pope était consterné par la montée en puissance de ce qui lui apparaissait comme une canaille littéraire, et par le fait que tant de prétendants au savoir l'aient choisi, lui, comme cible de leurs commentaires et de leurs critiques. La fureur de Pope contre vrais et faux savants s'exprimait de mille manières, mais surtout dans de mémorables notes en bas de page. Dans une offensive épique contre la monstrueuse bêtise de son époque, le *Variorum Dunciad*, Pope glosa très longuement l'excellence de ses travaux et la stupidité immense et irrémédiable de ses adversaires. Il faisait de la note en bas de page l'usage que le monstrueux héros d'un film d'horreur américain faisait d'une tronçonneuse pour démembrer ses ennemis, et laisser ensuite leurs membres sanglants épars dans le décor.

Le genre de note en bas de page que Pope avait retenu comme son arme satirique de prédilection n'avait qu'une très courte histoire derrière lui. Entre le XV^e et le XVII^e siècle, les savants qui s'étaient attachés à corriger les erreurs, expliquer les procédés littéraires et identifier toute chose ou tout usage dont la mention surgissait dans un texte de l'Antiquité, avaient serti chacun des trésors de la prose ou du vers grecs et latins dans un écrin de discussions et d'exégèses richement ouvragé. Les notes proliféraient au rythme du déchaînement des polémiques, une mousse épaisse de littérature secondaire recouvrant progressivement les colonnes brisées des littératures grecque et latine. Il devint vite très difficile de demander à un seul savant de rassembler – en eût-il les compétences – les principaux commentaires des grands textes ; dès la fin du XV^e siècle, les poèmes de Virgile étaient emmaillotés d'une bande beaucoup plus volumineuse que les vers du poète latin eux-mêmes – une bande illisible (tant le corps des caractères en était petit) dans laquelle commentaires anciens et modernes, littéraires ou allégoriques, débattaient de la signification et de la portée de l'œuvre. Properce, Martial, Ovide et Tite-Live ne tardèrent pas non plus à s'enrichir de multiples commentaires, que l'on pouvait confortablement lire dans des éditions de grand format. Les éditions du XVI^e et du début du XVII^e siècle, « avec divers commentaires critiques » (*cum notis variorum*), servirent plus tard de modèles, entre 1650 et 1730, pour toute une série d'éditions d'auteurs moins connus, de Pétrone à Phèdre, dans lesquelles les voix entrecroisées des commentateurs menaçaient d'étouffer celle, ténue et monotone, du texte original. Seules une ou deux lignes de ce texte frangeaient parfois, telle une ligne d'écume, les profondeurs saumâtres et les récifs tranchants de deux colonnes de commentaire méticuleux^[191].

C'est ce modèle issu de l'érudition littéraire que Pope utilise, non pas pour imiter ses adversaires, mais pour les détruire. Dès les premières pages du *Dunciad*, chaque détour de l'ouvrage ou de la vie de son auteur supposé fait l'objet d'un débat lourdement documenté :

Nous nous proposons – déclare Martin Scriblerus dans sa Préface au lecteur – de commencer par évoquer la vie de Pope, sa famille, son éducation ; mais, même sur ces sujets, ses propres contemporains ne s'accordent aucunement. L'un dit qu'il fut élevé chez lui ; l'autre, qu'il fut élevé à Saint-Omer, par les Jésuites ; un troisième, que ce ne fut pas à Saint-Omer, mais à Oxford ; un quatrième, qu'il ne reçut aucune sorte de formation universitaire. Ceux qui s'accordent à lui prêter une éducation domestique diffèrent d'autant sur son tuteur. [...] Mais nul auteur n'a su donner à notre Poète un père comme Platon le fut pour Apulée, Pythagore pour Jamblique, et Homère pour plusieurs, c'est-à-dire un *daimon*. Ainsi Mr Gildon écrit-il : « Il est certain que [Pope] ne tient pas son origine d'Adam, mais du diable, et qu'il ne lui manqua que des cornes et une queue pour être à la ressemblance exacte de son Père » [\[192\]](#).

Chacun de ces énoncés a sa note, consacrée à l'un des ennemis de Pope. De la même manière que chaque ligne du texte de Pope bénéficie d'une note, dans laquelle une information est apportée, les laborieux gratte-papier de la Bohème sont ici ridiculisés, ou – mieux encore – Bentley y apparaît comme l'ennemi de Pope, s'essayant stupidement à une réécriture de sa poésie fondée sur des considérations purement conjecturales. Curieusement, l'ouvrage prend l'allure d'une édition avec variantes tout à fait traditionnelle. Pope convie ses amis à contribuer par leurs propres parodies d'érudition au commentaire de son texte, qui adopte le *staccato* formel et le régime contradictoire de toute autre anthologie de commentaires, appliquée à Pétrone ou à Virgile[\[193\]](#).

Le titre effectif du poème de Pope, *Dunciad*, devient le prétexte initial d'un débat dont les participants imaginaires figurent tout naturellement, en qualité de commentateurs, au bas de la page. « On pourrait fort bien se demander, remarque Theobald, s'il s'agit là d'une juste lecture, et si l'on ne devrait pas plutôt, comme l'étymologie le commanderait de toute évidence, lire *Dunceiad*. » À quoi Scriblerus réplique : « Je crois évaluer à sa juste place la lettre *e*, et tenir dans une aussi juste affection le titre de ce poème que le critique précédemment cité tient le nom de son auteur ; cela ne me porte nullement à tomber d'accord avec ceux qui voudrait ajouter un *e* à ce titre, et en faire la *Dunceiade* ; cette terminaison étrangère et française ne me semble pas adaptée à un mot exclusivement anglais, et vernaculaire. » La pédanterie critique tombe immédiatement sous le coup de la moquerie : si Bentley cite la *ratio*, « raison », comme ce qui l'autorise à corriger Horace, Scriblerus insiste à son tour sur le fait de devoir suivre le manuscrit du *Dunciad*, « porté à cela par une Autorité au moins égale, sinon supérieure à la raison, dans l'esprit des commentateurs de tous les temps. Je ne ferai jamais assez l'éloge, pour cette manière (de procéder, de mon très bon ami et très précis *Mr Tho. Hearne*, qui, si un mot lui apparaît – à lui comme à tout autre – manifestement erroné, le maintient dans le texte avec la révérence qui lui est due, et se contente de noter en marge : *sic MS* » [\[194\]](#).

Les notes elles-mêmes prennent des formes diverses : Pope, qui invite Swift à compléter le tableau, écrit qu'elles peuvent relever « soit de la raillerie sèche, sur la manière et dans le style du commentaire des critiques ordinaires ; soit de l'humeur, sur les auteurs cités dans le poème » ; mais elles peuvent être aussi « historiques, sur les lieux, les faits et les personnes, ou explicatives » ; elles peuvent enfin « recueillir des extraits parallèles pris dans les textes anciens » [\[195\]](#). Les notes de Pope véhiculent donc aussi bien ces « parallèles » mythiques et classiques que des allusions à la scène littéraire londonienne qu'il pourfend. Mais la haine du pédantisme reste un thème central. Les développements sur la vanité de l'érudition des antiquaires identifient les personnages du poème, dont la bien-nommée Cloacina, « déesse romaine des cloaques » [\[196\]](#). Un appendice entier, « *Virgilius restauratus* », est consacré à une procession comique de notes latines, manifestement écrites plusieurs années auparavant par Arbuthnot, un ami de Pope, et qui révèlent les altérations arbitraires imposées par

Bentley à certaines des lignes les plus célèbres de Virgile : Énée, *fato profugus*, « exilé par le destin », devient *flatu profugus*, « exilé par le souffle des vents d'Éole, comme il suit[197] ». Il est clair que non seulement Pope et ses collaborateurs mais aussi leurs lecteurs supposés connaissaient suffisamment les façons et l'attirail de l'annotation érudite pour en apprécier une parodie techniquement détaillée. Dès 1729, date de publication de la première version du *Dunciad variorum*, la note en bas de page était devenue une mode européenne, propre à séduire aussi bien le bel esprit d'un café londonien que le sous-directeur d'un *Gymnasium* de Wittenberg. Un large public pouvait décrypter la symbolique savante de cette littérature.

Les lecteurs allemands semblent avoir spécialement prisé les notes en bas de page. Universités, académies savantes, cours et lycées du Saint Empire romain offrirent un refuge, tout au long du XVII^e siècle et des premières décennies du XVIII^e, à une race de dinosaures condamnée à disparaître, les « polyhistoriens ». Ces vieux pachydermes continuaient de soutenir, face à la modernité cartésienne et baconienne dont l'influence s'étendait en France et en Angleterre, que le savant cosmopolite devait considérer toute forme de connaissance comme sa province universelle. Leur idéal d'un savoir universel fut, en vérité, tout à la fois raillé et relayé à l'époque des Lumières. Au début du XVIII^e siècle, le savant moderniste Johann Burckhard Mencke, éditeur des *Acta eruditorum* de Leipzig, revue scientifique pionnière, glose et dénigre impitoyablement l'inadaptation sociale et la crédulité intellectuelle des polyhistoriens dans ses discours *De charlataneria eruditorum*[198]. Mais, à l'autre extrémité du parcours des Lumières, l'écrivain populaire Jean Paul Richter compose lui-même, dans les années 1780 et au-delà, une mosaïque d'ouvrages d'érudition divers et consacre une vie de dur labeur à repérer, répéter, citer ou évoquer les détails les plus insolites des recueils de textes les plus insolites qu'il puisse déterrer. La liste des titres des ouvrages fétiches de Jean Paul ferait l'effet d'une autoparodie de la littérature baroque, depuis le *De rebus inventis et deperditis* de Pancirolli jusqu'aux *Curiositäten der physisch-artistisch-historischen Vor-und Nachwelt*, en passant par les *Relationes curiosae* d'Happel et les *Mikroskopische Belustigungen* d'Hoffmann[199]. Jean Paul se déclarait même si fier des notes d'ouvrages et des index qui remplissaient sa bibliothèque qu'il ne s'en serait pas séparé contre une collection de 200 000 volumes : Ranke trouva certainement en lui un ancêtre dans l'âme[200]. Jean Paul reprit indéfiniment, livre après livre, ces mêmes sources, pour les parodier, pour s'y référer, pour s'enchanter ou se divertir de cette masse de savoir. La note en bas de page en vint donc ici – et ce ne devait pas être la dernière fois – à jouer un rôle comique, et cela au cœur même de l'œuvre d'un écrivain majeur.

Il n'est donc pas étonnant que les notes en bas de page, loin de ne demeurer, pour les auteurs allemands, qu'un outil satirique, aient aussi fait l'objet, et chez ces mêmes auteurs, d'une satire, comme dans les *Hinkmars von Repkow Noten ohne Text* publiées par Rabener en 1743[201]. Cette dissertation, exclusivement constituée de notes, s'ouvre sur une franche confession de l'auteur : son ouvrage vise la fortune et la gloire. Car de nos jours, dit-il, l'une et l'autre ne s'acquièrent plus par l'écriture d'un texte, mais par le commentaire de ceux des autres. Aussi a-t-il décidé de court-circuiter une étape intermédiaire, en rédigeant des notes et en devenant célèbre grâce à elles, plutôt que d'attendre d'avoir écrit le texte auquel ces notes seraient ensuite attachées. La note en bas de page n'est-elle pas devenue la voie royale vers la reconnaissance, y compris pour ceux qui ne la méritent pas ?

Certains, dont on aurait juré que la Nature leur avait tout permis, sauf un destin de savant, et qui, sans jamais penser

par eux-mêmes, glosent les pensées des Anciens et celles d'autres grands hommes, sont devenus eux-mêmes grands et redoutables ; et ceci grâce à quoi ? Grâce à des notes[202].

L'ouvrage de Rabener fait la joie de ses lecteurs, et la réalité dépasse la fiction, comme le fait observer Lichtenberg :

Les *Noten ohne Text* de Rabener déclenchent le rire, mais Lavater a fait bien mieux encore, en rédigeant des notes auxquelles le texte sert de commentaire. Telle est la vraie langue des prophètes, que l'on ne comprend que lorsque les événements qu'ils prédisent sont survenus [203]

Bref, la note en bas de page « explose » dans l'historiographie du XVIII^e siècle parce qu'elle a franchi le seuil de la fiction. La chaîne alimentaire de la production littéraire peut déjà compter avec des annotateurs aux dents longues et des auteurs au jugement pondéré, et le commentaire est déjà perçu comme un genre littéraire plein de ressources, dans les efforts artistiques qu'il suppose comme dans les effets comiques qu'il autorise. Mais l'histoire n'est pas faite que de littérature, comme l'a bien montré Wachler, il y a de cela près de deux siècles, avec le titre qu'il donna à sa *Geschichte der historischen Forschung und Kunst* (« Histoire de la recherche historique et de l'art de l'histoire »). Le développement de la note au temps de Gibbon et de Möser doit n'être pas sans rapport, outre les fondements que nous lui découvrons hors de la tradition historique, avec des évolutions propres à cette tradition : avec l'avancée, ou l'acceptation, ou encore le retour, de l'idée selon laquelle les historiens ne doivent pas seulement raconter des histoires, mais aussi apporter les preuves de ces histoires. La piste de Ranke nous reconduit alors plus loin en arrière, jusque dans les majestueux palais des juristes et des collectionneurs des grandes cités de la Renaissance, et peut-être, au bout du compte, jusqu'à l'Antiquité elle-même. Spécifiquement moderne sous sa forme finale, la note en bas de page, comme nous allons le voir, n'en a pas moins connu des prototypes étonnamment anciens.

Retour vers le futur (1) : De Thou documente les détails, ou comment un historien précritique fait une histoire critique

L'une des idées communément reçues au sujet de l'histoire de l'historiographie est restée jusqu'ici, sur le fond des choses, hors de tout questionnement. La plupart des chercheurs dans ce domaine ont toujours soutenu que Ranke et ses successeurs avaient, d'une manière générale, affirmé à bon droit l'absence de tout travail de recherche dans la grande tradition de l'histoire narrative, et plus encore l'absence de tout fondement de ses récits sur des sources méthodiquement choisies et analysées. Certes, Gibbon, Möser, von Müller et d'autres écrivains du XVIII^e siècle faisaient partiellement exception à cette règle. Mais ils violaient bien d'autres vieilles règles de l'écriture historique. Ils insistaient sur la nécessité de combiner à la relation des grands événements une analyse systématique de leurs conditions sociales, politiques et religieuses. Ils considéraient la croissance démographique et la prospérité économique comme des réalités aussi significatives que les batailles et, plus encore, que les discours. Ils s'intéressaient même puissamment aux plus infimes détails de la vie privée. Il est donc tentant de poser que ces historiens inventèrent l'histoire critique aussi bien que l'histoire culturelle, et d'en rester là.

On peut évidemment critiquer Ranke et ceux qui le suivirent pour cette appropriation, et pour le crédit ainsi apporté à cet aspect de leur méthode critique – comme ce fut d'ailleurs le cas de bien d'autres intellectuels du XIX^e siècle à l'égard des découvertes et des principes hérités du XVIII^e siècle. On peut aussi défendre l'œuvre fondatrice de Ranke et des siens, contre les générations des épigones qui leur succédèrent, en relevant que le vieux maître admettait au moins que la tradition historique issue de l'Antiquité était restée présente, fût-ce par la critique qui en était faite, tout au long du XVIII^e siècle. Il admirait le savant hollandais Louis de Beaufort, qui avait liquidé l'histoire traditionnelle des origines de Rome, autant que Gibbon, qui avait donné la première histoire moderne de la chute de l'Empire romain[204].

Le fil de la tradition historique suit cependant un cours infiniment plus tortueux et complexe que ces formules trop simples ne sauraient le suggérer. L'école historique allemande elle-même n'est pas d'un bloc dans son rapport avec la tradition. Contrairement à ses successeurs, Ranke ne prétendit jamais – fût-ce dans la radicalité critique de ses débuts – que les historiens prémodernes avaient tous ignoré toute démarche critique. Comme nous l'avons noté, il faisait de Gibbon un confrère en matière d'historiographie critique. Mieux encore, il insistait pour reconnaître à certains auteurs de la Renaissance ce que Guichardin n'avait décidément pas été : « documenté ». Ranke s'en prenait à Guichardin, mais tenait en estime Paolo Giovio, autre historien italien de la première moitié du XVI^e siècle. Sans doute la rhétorique latine de Giovio était-elle beaucoup trop bien huilée, et son indulgence excessive aussi à l'égard des forfaits de ses amis. Mais sa connaissance de la topographie était remarquable, et il avait vécu au Vatican, maillon névralgique, à l'époque, pour tout réseau

politique, et avait donc pu intercepter et interpréter des centaines de messages, recueillant ainsi une documentation de première main, orale ou écrite, sur les événements qu'il racontait[205]. Ranke était encore plus enthousiaste dans son analyse de l'historien milanais Bernardino Corio[206]. Il ne pouvait croire que l'éditeur du XVII^e siècle Graevius ait pu exclure l'œuvre de Corio de son *Thesaurus* d'écrits consacrés à l'histoire italienne à cause de ses innombrables erreurs : « Il est impossible que Graevius ait rejeté les derniers livres [de cet auteur]. Ceux-ci représentent une source magnifique pour tous les événements historiques importants ; ils comportent un grand nombre de documents, cités mot pour mot[207]. » Ranke suivait ici de près – ce qui n'était pas le cas par rapport à Guichardin – les critères de jugement historiographiques de Ludwig Wachler, qui avait déjà noté l'ampleur du travail d'archives de Corio et remarquait que celui-ci, dans la dernière partie de son œuvre, « rapportait la circonstance la plus insignifiante avec une précision extrême, et avec le souci de tout considérer propre au chercheur sérieux. Bon nombre de sources étaient présentées pour la première fois, et bon nombre de récits scrupuleusement révisés[208] ».

En réalité, les historiens humanistes renaissants d'écriture latine recouraient à des procédés qui différaient selon les contextes et évoluaient avec le temps. Leonardo Bruni, par exemple, tirait le plus gros de ses volumineuses *Histoires du peuple florentin* des chroniqueurs italiens du XIV^e siècle, dont il récrivait les œuvres dans le style classique. Il gommait la plupart de leur couleur pittoresque et de leurs détails violents et soumettait le récit parfois chaotique des émeutes et d'assassinats à la discipline du latin classique. Chancelier de la République florentine, Bruni avait libre accès aux archives de la ville, mais cite relativement peu de documents que l'on puisse sûrement attribuer à cette source[209]. À la fin du XV^e siècle, pourtant, comme Gary Ianziti l'a bien montré, les fonctionnaires qui archivaient la correspondance d'État étaient souvent aussi les rédacteurs, ou à tout le moins les « documentalistes » de l'historiographie officielle. L'histoire des Sforza par Giovanni Simonetta, par exemple, s'identifiait à « une réélaboration et une synthèse créatrices » fondées sur les moissons d'archives qu'il avait récoltées[210]. L'historien étranger au personnel bureaucratique des archives dont il avait besoin dépendait des services d'un « instructeur » – un officiel local qui recueillait pour lui les documents utiles, dans leur état primitif ou présentés sous la forme d'un récit minimal[211]. Giannantonio Campano, historien marquant à son époque, brisa les contraintes de la langue latine pour dire l'histoire haute en couleur des actions brillantes et de la fin terrible du *condottiere* Fortebraccio Baglioni. Il eut recours aussi bien aux archives publiques de Pérouse qu'aux archives familiales des Baglioni pour prouver la noble descendance de son héros. Il introduisit dans son texte une lettre de Fortebraccio, traduite de l'italien original, et dressa la liste des points sur lesquels ses diverses sources ou ses informateurs divergeaient[212].

Comme Ianziti l'a également montré, les renvois aux documents d'archives sont souvent chez l'historien moins la marque d'une recherche désintéressée de la vérité que de la volonté délibérée de présenter son patron sous le jour le plus favorable. Les documents charriaient eux-mêmes des éléments de propagande et d'idéologie, et les commentaires qui en ressortaient manipulaient souvent les hommes et les événements, comme l'avaient fait avec persévérance les *Commentaires* de César, modèle antique de cette littérature[213]. Campano, pourtant, fit du devoir de l'historien de rendre compte honnêtement de l'intégralité des choses passées, plus qu'un simple lieu commun cicéronien destiné à être répété dans de

pompeuses préfaces pour être oublié aussitôt après[214]. Lorsque, par exemple, Campano révisé l'ouvrage de l'historien romain Tite-Live pour l'imprimeur Ulrich Han, il indique clairement que les erreurs défigurant le texte sont dues à l'incurie des copistes : à leurs yeux, note-t-il, « ce qu'ils ne comprennent pas est excessif, ce qu'ils ne perçoivent pas clairement est obscur, ce que l'auteur renverse délibérément est une corruption (*quod inversum est studio auctoris, depravatam putant*). Se désignant eux-mêmes comme correcteurs, les copistes font d'autant plus usage de leur jugement qu'ils comprennent moins ce qu'ils lisent[215] ». Campano, donc, n'ignorait rien des ravages que l'ignorance et la présomption pouvaient provoquer dans une tradition historique. Il semble légitime d'accepter pour sincères les motifs qu'il apporte à son refus d'écrire une vie du chef d'armées Piccinino :

Il m'aurait fallu m'adresser à tous ceux qui l'avaient suivi dans la guerre comme dans la paix, et il ne fait guère de doute qu'ils auraient consacré le plus gros de leurs efforts à célébrer ses victoires et excuser ses défaites. C'est pour cette raison principalement que je me suis retenu d'écrire quoi que ce soit sur ce sujet[216].

Derrière le marbre brillant de leurs façades latines non annotées et les niches élégamment arquées depuis lesquelles les orateurs de l'Italie médiévale ou de la France moderne déversaient de longues périodes cicéroniennes et incongrues, les classiques très bien lissés de la tradition humaniste pouvaient dissimuler des blocs de fondation massifs, taillés dans le granit historique des documents d'archives et du questionnement précis et opiniâtre des contemporains. La Renaissance connut même certaines anticipations de la foi excessive des historiens du XIX^e siècle envers les documents. Tristano Calco, un historien milanais qui aimait l'exploration des archives, croyait tout ce qu'il y trouvait, y compris des sources plus que douteuses, comme les confessions arrachées aux Templiers sous la torture[217].

Plusieurs historiens renaissants préfigurèrent même la note en bas de page dans leurs récits – sans que leur exemple, à vrai dire, eût guère pu soutenir Ranke s'il l'avait connu. Entre 1597 et 1607, par exemple, le catholique anglais Richard White de Basingstoke publia les onze volumes de son *Historiarum libri... cum notis antiquitatum Britannicarum*, à Douai. Dans la lettre-dédicace à l'archiduc Albert d'Autriche qui ouvre le premier volume, White affirme que l'histoire de son pays – tout au moins dans ses premiers siècles – représente un cas spécifique, dont le traitement requiert un dispositif littéraire tout aussi spécifique. Des écrivains de l'Antiquité comme Pline n'avaient, certes, pas ignoré la Grande-Bretagne de leur époque ; mais ils n'avaient pas fourni un récit continu de son histoire.

Aussi – expliquait White –, de la même manière que les abeilles trouvent leur miel dans différentes fleurs, nous devons trouver notre matériau chez toutes sortes d'auteurs différents et, après les avoir systématiquement recueillis, les stocker, tels qu'ils étaient, dans les rayons appropriés. Il est aisé de concevoir la difficulté de cette tâche de sélection de quelques brins parmi toutes ces sources soigneusement lues, pour un homme excessivement requis par ses devoirs publics et privés[218].

White connaissait les difficultés techniques auxquelles l'exposait la détermination conjecturale d'une vérité concernant des événements très lointains[219]. Mais son ingéniosité et son savoir ne lui firent pas défaut dans cette mauvaise passe. Il conçut au contraire une forme de récit historique qui lui permettait d'identifier chacune des diverses sources qu'il utilisait et de les citer pour le bénéfice de ses lecteurs, tout en réfutant ses adversaires : bref, un texte suivi de notes. Le premier livre de son ouvrage court de la page 7 à la page 26 du premier volume : soit vingt pages d'exposition sur les origines de l'Angleterre. Les trente-huit notes qui suivent – dont les appels s'inscrivent dans les marges ou dans le corps du texte –

couvrent un espace presque six fois supérieur, de la page 27 à la page 124 et proposent un torrent de sources primaires au secours d'un récit fleuri qui n'emporte pas la conviction.

Hélas, les sources choisies n'offrent qu'une piètre image des compétences de White. Comme l'auteur l'indique au lecteur, les origines de l'Angleterre étaient devenues l'objet d'un vif débat quelques générations avant la sienne, quand l'humaniste italien Polydore Virgile mit audacieusement (et justement) en pièces une histoire médiévale légendaire, selon laquelle les Britanniques étaient les descendants du prince troyen Brutus, qui avait fui sa ville après la victoire grecque. Les savants anglais bondirent immédiatement, bien sûr, pour sauver l'honneur d'une série de récits canoniques sur les origines de la nation anglaise, dont, par exemple, les fantastiques aventures de Geoffrey de Monmouth. Ils s'appuyaient surtout, dans cette bataille, sur un ensemble particulièrement riche et intéressant d'ouvrages attribués à l'époque antique : les vingt-quatre récits historiques, et divers textes connexes, publiés par le dominicain Annius de Viterbe en 1498, assortis d'un commentaire approfondi. Ces écrits portaient les noms d'auteurs aussi exotiques et vénérables que le prêtre babylonien Bérose et le prêtre égyptien Manéthon. Les textes eux-mêmes et leurs commentaires renforçaient mutuellement leur crédibilité grâce à un réseau complexe de références croisées. Ils s'en prenaient aux récits des historiens grecs de l'Antiquité, Hérodote par exemple, avec un mépris intense et un déluge de détails précis qui étaient autant d'arguments contradictoires. Le commentaire, en outre, intégrait le corpus médiéval des généalogies légendaires, qui suivaient l'ascendance des nations et des familles royales de l'Europe du Nord jusqu'à la lointaine aristocratie troyenne et qui étaient un attribut essentiel de l'orgueil national anglais (et français) en même temps qu'une pièce maîtresse de l'iconographie des fêtes de cours et des processions publiques. Le livre d'Annius connut un immense succès et fit office de modèle pour plus d'un siècle[220]. White, en particulier, non seulement y puisa une grande partie de ses sources et le contenu de nombreuses notes qui citent largement les vingt-quatre auteurs d'Annius, mais s'inspira aussi de ce modèle pour la présentation des résultats de son enquête : une crème de récit – une seule petite boule, mais d'une composition très riche – montée sur un fort et solide cône de sucre : le commentaire. Cette élégante confection souffrait d'un seul défaut, mais il était fatal. Annius était lui-même l'artisan et faussaire des plus séduisants de ses vingt-quatre récits : paradoxalement, l'édition de ces textes prétendument anciens, un siècle avant leur réemploi par White, représente le premier récit historique d'un auteur moderne dont un commentaire séparé vienne soutenir les assertions ; l'histoire critique de White et son récit des antiquités anglaises, dans leur sobriété apparente et le style moderne de leurs mixtures croquantes, n'étant rien de plus qu'une version réchauffée du brouet d'Annius, dont les quelques ingrédients nouveaux qui lui étaient ajoutés ne modifiaient pas le goût pour l'essentiel, pas plus qu'ils ne pouvaient prolonger un délai de consommation depuis longtemps expiré. Bien que White admît que de nombreux savants de grande réputation avaient dénoncé comme faux les textes édités par Annius, il n'avait fait aucun effort sérieux pour étudier leurs arguments. Il soulignait au contraire l'abondance des défenseurs d'Annius et empruntait à l'un d'entre eux une réfutation quelque peu incertaine des critiques adressées au dominicain de Viterbe[221].

Alors que certains Anglais s'efforçaient donc de nourrir de vieilles histoires leurs notes en bas de page, d'autres historiens, en France, s'essayaient à un genre d'histoire authentiquement nouveau, réellement fondé sur des bases critiques solides. Comme je l'ai

déjà noté, le flot de publications historiques et ethnographiques imprimées qui submergea lecteurs et bibliothécaires du XV^e et de la première moitié du XVI^e siècle donna lieu à une somme de réflexions diverses sur la meilleure manière, critique et sélective, de lire l'histoire. Dès le milieu du XVI^e siècle, des juristes et philologues experts comme François Baudouin et Jean Bodin, que nous avons déjà croisés, surent s'intéresser aux sources et aux méthodes des auteurs qu'ils étudiaient. Leurs travaux restèrent centraux pour toute la tradition de la culture érudite et faisaient encore l'objet d'abrégés ou de discussions au cœur du XVIII^e siècle. Les auteurs de livres d'histoire – et spécialement les grands historiens humanistes, qui partagèrent souvent avec Bodin la même expérience juridique et furent parfois dans un contact aisé avec les acteurs de l'histoire aussi bien qu'avec les documents écrits – étaient souvent issus du même monde que leurs, lecteurs. Il n'est pas étonnant que leurs pratiques de chercheurs n'aient cessé de croître en systématité et en capacité autocritique ; car ils cherchaient à écrire l'histoire qu'ils savaient préférer lire[[222](#)].

Dans l'atelier du narrateur

Considérons le cas de Jacques-Auguste de Thou. Ce brillant juriste et latiniste produisit ce qui reste sans doute comme le plus long récit historique jamais entrepris avant les années 1930, c'est-à-dire avant qu'un célèbre mendiant diplômé d'Harvard, Joe Gould, qui devint une sorte de gloire du vieux Greenwich Village, se fût lancé dans une *Oral History of the World* plus longue encore[223]. De Thou s'était préparé à la tâche d'écrire l'histoire de l'Europe de son temps, entre 1544 et 1607, par des recherches en France et en Italie, des voyages dans les cours étrangères et de longues années d'un travail intense au parlement de Paris et à la cour de France. Il en résulta un admirable morceau de prose latine, admirable au point que les Allemands qui séjournaient à Paris s'étonnaient de constater que son auteur ne savait qu'écrire le latin, sans le parler comme ils le faisaient eux-mêmes. Mais de Thou fit bien davantage. Dès l'époque où il commença d'accumuler des informations – sans doute vers 1572 –, il s'engagea dans l'écriture d'une histoire dont la précision devait égaler l'éloquence. L'objectif était d'envergure. Comme Bodin, de Thou avait vu les institutions politiques françaises s'effondrer sous les coups des guerres de religion. Mais, contrairement à Bodin, il continuait de penser que les catholiques français étaient pour le moins aussi responsables que les protestants des guerres de religion – pour ne rien dire du massacre de la Saint-Barthélemy. Un récit honnête et impartial serait à même, considérait de Thou, de servir de fondement pour une paix sociale et politique. Il ferait la preuve de la culpabilité de malfaiteurs catholiques aussi puissants que l'avaient été les Guise, et de l'innocence comme de la noblesse de certains protestants savants, tel par exemple son ami intime Joseph Scaliger. Il montrerait aussi, plus précisément, que la tolérance religieuse et l'austérité dans la vie publique pouvaient ramener ce que l'intolérance et la vénalité avaient exclu. De Thou, comme bien d'autres grands juristes français, était un gallican, moins idéologue que fort du grand désir de maintenir l'indépendance de la France par rapport à Rome. Il était certain que la vérité, justement énoncée, serait indéniable, et qu'elle guérirait l'État en même temps qu'elle sauverait l'Église. Il avait évidemment tort ; son livre ne réunifia pas plus la France qu'il ne créa la tolérance ni ne mit fin à la vente des offices à des incompetents, alors que, dans le même temps, les jésuites et les dévots, qu'il détestait, étendaient leur emprise sur l'Église de France. Mais l'ouvrage lui acquit une réputation d'honnêteté zélée et d'héroïque indépendance qui se prolongea très avant dans l'époque des Lumières, lorsque ses travaux historiques en langue latine reçurent l'exceptionnel honneur d'être ensevelis dans sept volumes impossibles à soulever[224].

Le de Thou historique fut beaucoup moins rigide que le héros de pierre monumental que ses panégyristes se sont attachés à sculpter. Samuel Kinser et Alfred Soman ont montré, par des voies complémentaires, que ses ouvrages latins, massifs, majestueux, apparemment inébranlables, avaient en réalité un contenu instable. De Thou changeait constamment de ton et de manière, non seulement dans l'ouvrage pris en totalité, mais dans presque chaque détail. L'auteur, malgré sa position élevée, était resté d'une sensibilité très vive au moindre souffle d'air froid, intellectuel ou politique, et de tels souffles ne manquaient pas. Depuis Rome, les mêmes courriers qui lui rapportaient le témoignage personnel de bienveillance de

plusieurs cardinaux lui apprenaient aussi telle ou telle dénonciation publique de sa liberté de parole, de ses condamnations de l'immoralité de certains papes et de ses éloges de la moralité d'autant de protestants (de l'un d'entre eux, il avait écrit non pas qu'il était mort, mais qu'il « était passé dans une vie meilleure »). La congrégation de l'index menaçait de le frapper. Depuis l'Angleterre, insubmersible porte-avions du protestantisme européen, les ondes crépitaient de messages hostiles. Jacques I^{er} (roi d'Écosse sous le nom de Jacques VI) n'épargna que le traitement réservé par de Thou à sa mère, spécialement du fait que l'auteur français semblait s'être fondé sur le récit du premier précepteur de Jacques, George Buchanan, qui avait réussi à lui faire avaler quantité de latin, sans parvenir cependant à lui enseigner d'autres leçons, plus amères, sur les limites du pouvoir royal et les droits des sujets. Engagé sur une *via media* libérale toujours inconfortable, de Thou pondéra et émonda, expurgeant le récit primitif des passages qui pouvaient être offensants et changeant les verbes ou les adjectifs susceptibles de déplaire. Il accepta et mit à profit les notes de Robert Cotton et, plus tard, les *Annales* de William Camden, modifiant sa propre approche de l'histoire anglaise, et s'efforça d'apaiser les censeurs romains. De Thou n'était pas Giordano Bruno, prêt à brûler pour sauvegarder le droit de dire ce qu'il pensait de la vie, de l'univers, et du reste[225].

Il ne faudrait cependant pas exagérer le consentement de Jacques-Auguste de Thou au compromis. Ce n'était pas un universitaire d'aujourd'hui, assuré de son poste et s'adressant à un public de lecteurs qui pouvaient se compter sur les doigts d'une main, mais un homme d'État, exposé à tout, de l'invective au meurtre. Et pourtant, il ne désarmait pas sur ce qu'il considérait comme le plus important et ne changea rien au fondement de son texte, qui lui valut l'honneur, en 1609, cinq ans après la première édition, d'être mis à l'index, sans pour autant recevoir jamais la pleine approbation du roi Jacques. Comme n'importe quel autre ouvrage imprimé, les *Histoires* de De Thou étaient une production sociale autant qu'individuelle, le fruit d'un effort collectif et le résultat de multiples pressions bien plutôt que la reproduction du manuscrit original de l'auteur (qui reste partiellement inédit). Mais l'implication de De Thou dans un système littéraire ordinaire de concurrence et d'échange peut difficilement être retenue contre lui par les familiers d'un tout autre système. De Thou ne fut ni un martyr ni un traître à ses principes. Chaque nouvelle édition de son livre poursuivait le combat contre l'intolérance religieuse, déclarant contre quelques-unes des autorités suprêmes de son époque que la conversion forcée ne pouvait faire de bons catholiques, ni de bons chrétiens en général.

De Thou faisait crédit à ses sources, non seulement parce qu'elles confirmaient ses préjugés, mais parce qu'il les avait glanées d'une singulière façon. Dès la parution de la première partie du livre dans une sorte de « ballon d'essai » éditorial, de Thou en expédia un exemplaire à des savants de toute l'Europe latine, de Prague à Édimbourg. Il le fit dans l'espoir de confirmer et de compléter les faits qu'il avait déjà réunis. Lorsqu'il avait laissé des trous dans son récit ou qu'il en présageait pour la suite, il appelait à l'aide ; lorsqu'il avait commis des erreurs, il demandait qu'on les corrige. Des savants de toutes les parties entrèrent dans le jeu[226]. Henri Savile envoya une biographie du grand savant hongrois Dudith, dont il avait partagé la vie six mois durant étant jeune homme ; Christophe Dupuy et Paolo Sarpi complétèrent la vie et les ouvrages d'humanistes italiens à propos desquels de Thou manquait d'informations directes ; chacun apporta des corrections de détail, qui

pouvaient aller d'un nom et d'une date à des débats d'interprétation majeurs[227]. Joseph Scaliger, qui avait voyagé en Écosse dans les années 1560, révisa les dates de la mort de Rizzio et de la naissance de Jacques VI[228]. Le célèbre botaniste Charles de l'Escluse, qui trouvait l'« aimable présent » de De Thou si palpitant qu'il ne put attendre de l'avoir relié pour en faire la lecture, rectifia à la hausse son appréciation des talents scientifiques du naturaliste Guillaume Rondelet. Camden n'envoya pas seulement des corrections typographiques, mais aussi un plan de ses *Annales*, ouvertement fondées sur des archives d'État et qu'il fournissait à de Thou comme le support le plus solide pour traiter de l'histoire de l'Angleterre. D'autres suggéraient des modifications sur toutes sortes de sujets, depuis l'exposé des lois du Saint Empire romain jusqu'aux développements sur la vie privée des Habsbourg d'Espagne[229].

Le dossier, dont la plus grosse part est conservée à l'état manuscrit, montre que de Thou et ses correspondants partageaient la même confiance dans l'autorité du témoignage de première main. Quand Charles de l'Escluse corrige de Thou sur Rondelet, il lui explique qu'il a travaillé avec ce dernier plus de deux ans, collecté pour lui des spécimens de vie marine échoués sur le rivage après les tempêtes, et qu'il l'a observé les disséquer. Lorsqu'il le reprend sur les intrigues des Habsbourg, c'est parce qu'il a vu le petit escalier en spirale dans lequel un prince Habsbourg est tombé en rendant visite à une jeune personne[230]. Et quand de Thou refuse telle ou telle correction, c'est sur la même base. S'il ne peut accepter la version du roi Jacques sur la mort de Darnley, c'est parce que des témoins oculaires la contredisent. De Thou ne place autant que possible aucun obstacle – hormis son style latin – entre ses preuves et son lecteur. Quand ses amis lui adressent des vies de savants détaillées, il se contente de les intégrer à son texte. Il fait de son livre un recueil de données dignes de foi sur l'histoire de la culture.

Dans l'histoire contemporaine qu'écrivait de Thou, la ressource du témoignage de première main était évidemment prédominante. Mais ce n'était pas la seule. De Thou monta sa vaste bibliothèque pour servir de base publique à ses recherches et à celles des autres[231]. Et il eut recours aux archives d'État auxquelles ses fonctions officielles lui donnaient accès. Bien longtemps avant Ranke ou Gibbon, l'histoire critique – cette sorte d'histoire dont l'auteur dépérit de s'être trompé de quelques mois dans sa chronologie des faits, ou d'avoir fait erreur dans l'identification des mobiles et des causes – était née. Et de Thou n'était pas le seul auteur du genre : Camden, qui s'appuya autant sur les grandes collections de manuscrits de Robert Cotton que sur les témoignages oculaires pour son histoire de l'Angleterre élisabéthaine, offrirait ici un remarquable parallèle[232].

De Thou ne convainquit cependant pas tout le monde du bien-fondé de son entreprise. Le savant catholique Marcus Welser lui écrivit pour lui refuser son aide, dans des termes tout aussi étonnamment modernes que la pratique de De Thou :

Au sujet de la censure que vous demandez : votre texte jouira certainement d'une magnifique réputation dans la postérité. Mais pour autant que les faits eux-mêmes soient en cause, je ne saurais vous servir de rédacteur. Il est beaucoup trop difficile, pour un être humain quel qu'il soit, de se détacher de ses passions et de regarder toujours au vrai. Prenez l'histoire de Charles V et de François I^{er}, un Français et un Allemand la raconteront toujours d'une manière différente. Et l'un ne persuadera jamais l'autre que ce qu'il pense est vrai et absolument garanti. Il en va de même dans tout autre cas, et spécialement si l'on a affaire aux conseils de gouvernements, aux droits des provinces, aux causes des guerres, à la vie privée des princes, et par-dessus tout au problème de la religion. La vérité est au fond du puits, alors que nous ne buvons que l'eau de la surface, surtout lorsque nous nous fions au témoignage des autres pour la puiser[233].

Ce réquisitoire n'était pas moins pertinent que ceux auxquels se livrerait Ranke. Pourtant, le préjugé religieux l'inspirait davantage que la sophistication méthodologique. En privé, Welser reprochait à de Thou la préférence que celui-ci accordait aux Français contre les Allemands et aux protestants contre les catholiques[234]. Mais de nombreux savants, catholiques et protestants, auxquels manquait un ressort institutionnel pour s'en prendre à de Thou, acceptèrent sa bonne foi et apprécièrent son objectivité. La raison en est simple. De Thou ne donnait pas de notes à son récit. Mais il engageait ses correspondants – distribués à travers toute la latinité savante – dans un commentaire continu de ses textes. Il produisit des preuves répétées de son premier désir d'une information autorisée, de sa volonté d'accepter une (courtoise) correction de ses travaux et de sa mauvaise grâce à supprimer de son récit tout fait inconvenant. À la manière des savants d'aujourd'hui, qui s'adressent à une audience limitée selon un code que le grand public ne saurait déchiffrer, de Thou offrait à la République des Lettres un commentaire critique qui attestait la fiabilité, ou *fides*, d'un texte sans notes. Mieux encore, sa bibliothèque devint une institution publique, une étape substantielle pour tous les voyageurs érudits qui, dans leurs trajets de Hambourg à Madrid et de Londres à Rome, s'arrêtaient là pour faire provision d'échanges érudits et d'informations historiques précises. Dans ce musée créé pour montrer comment la meilleure histoire de la Renaissance tardive avait été écrite, et dans lequel les bibliothécaires et savants frères Dupuy purent faire leur morale et dire leurs histoires, tout le monde pouvait voir comment de Thou avait travaillé. Il est donc bien normal que Carte et Buckley, lorsqu'ils publièrent ce qui demeure la meilleure édition des *Histoires*, en 1733, lui aient ajouté ce qui restait de la correspondance qui avait accompagné sa création. Ces liasses de lettres vinrent grossir le commentaire dont de Thou avait refusé de charger sa prose éloquente. La présence de cet appareil – jointe à l'indépendance manifeste de l'auteur, à sa bonne foi et à sa sympathie envers les protestants – assura la réputation de De Thou jusqu'au beau milieu du XIX^e siècle[235]. Wachler, dans son histoire de l'historiographie, faisait de De Thou son maître incomparable, dont il célébrait l'usage soigneux de matériaux authentiques[236]. Ranke l'admirait sans réserve[237]. Le modèle d'une histoire narrative autocritique, d'une grande histoire politique fondée sur le dépouillement des archives et la critique des sources, précéda donc Ranke et Gibbon.

De Thou ne refusait qu'une seule chose, l'addition de notes qui auraient donné aux lecteurs contemporains l'accès à l'information qu'il stockait pour les visiteurs futurs de son atelier. Et il reprocha (dans un latin intraduisible) à Melchior Goldast d'avoir fabriqué une édition pirate de ses *Histoires* assortie de gloses « politiques ». Les raisons de cette attitude ne sont pas longues à trouver. Quel qu'ait pu être l'effort critique engagé dans les fondations de son ouvrage, de Thou voulait que ses superstructures restent classiques. Des notes en bas de page, pensait-il sûrement, briseraient la ligne nette de ses colonnades et de sa toiture gréco-romaines. Mais il avait peut-être aussi autre chose en tête. Car les problèmes intellectuels liés à la note en bas de page étaient très discutés dans l'entourage immédiat de De Thou, constitué, il est vrai, de juristes romains, praticiens d'une discipline dans laquelle, comme nous l'avons vu, la tradition des citations complètes et précises, ou « allégations », remontait à l'Antiquité.

Étienne Pasquier, autre juriste érudit, auteur d'une œuvre pionnière sur l'histoire de la langue et des institutions politiques et juridiques françaises, publia au titre de sa *summa* une

longue série de *Recherches de la France*. Pasquier écrivait en français, et non pas en latin, et compilait des écrits mélangés sans rédiger un récit continu. Il reconnaissait cependant, dans l'édition révisée de 1596, que des amis auxquels il avait montré le texte avaient pu regretter qu'à chaque détour il eût utilisé un auteur du passé pour confirmer ses dires. Certains remarquaient que des écrivains antérieurs avaient transcrit leurs sources « sans s'amuser à telles confirmations, qui ressentoient je ne sçay quoy plus de l'ombre des Escoles, que de la lumiere de l'Histoire ». Avec le temps, expliquaient-ils, qui « affinoit comme l'or les œuvres », celles-ci « pourraient s'autoriser elles-mesmes », comme celles des Anciens. D'autres lecteurs goûtaient les références précises de Pasquier, mais lui reprochaient ses citations *in extenso* qu'ils jugeaient pédantes et proches du plagiat :

Mais [ils] estimoient chose d'une curiosité trop grande, d'insérer tout au long les passages, et que c'estoit enfler mon œuvre mal à propos aux despens d'autrui ; qu'en ce faisant il y avait de la superstition et superfluité tout ensemble, et que le plus expedient eust esté de retrancher cest excez[238].

Une seconde série de critiques était plus subtile : elle soulignait un réel paradoxe de la routine documentaire moderne, qui exigeait pour chaque phrase énoncée que l'on prouve son originalité et qu'on lui trouve une source. Mais la première série de critiques fit davantage d'impression sur Pasquier, surtout du fait que – comme il le notait dans un usage proleptique de la langue de Goscinny et d'Uderzo – « nos ancetres en ont usé de cette façon ». Il dut accorder que l'exposé d'une documentation était plus apte à provoquer la dissension que l'assentiment chez un lecteur moderne. Le document cité suggérait nécessairement qu'un problème pouvait être résolu autrement que l'historien n'avait choisi de le faire[239]. Pasquier restait fier d'avoir mis au jour pour la première fois, dans ses *Recherches*, un grand nombre d'antiquités françaises. Mais il était déçu que de nombreux lecteurs eussent mentionné les textes qu'il avait découverts sans lui en accorder aucun crédit[240]. Note de bas de page et plagiat se nouaient ici, et ce ne serait pas la dernière fois, en un inconfortable lien. Pasquier décida pourtant de conserver ses « preuves », et même de traduire en français ses sources latines, car « autrement, celui qui n'eust sceu le latin, lisant ces anciennetez eust esté un autre Tantale, au meillieu des eauës sans en pouvoir boire[241] ».

La difficulté de Pasquier et l'issue qu'il lui trouva n'étaient pas seules de leur espèce. De l'autre côté de la Manche, le dramaturge Ben Jonson se heurta aussi au problème de l'autorité historique en 1605, quand il publia l'édition in-quarto de sa pièce sur la chute d'un favori de Tibère, *Sejanus*. L'œuvre de Jonson touchait à un sujet politiquement dangereux, surtout depuis l'époque de sa création, en 1603, deux ans seulement après la révolte du comte d'Essex. Le style, voire même les éléments factuels de la pièce, pour laquelle Jonson avait largement puisé dans les *Annales* de Tacite, parurent eux aussi probablement suspects. Les partisans d'Essex, comme d'autres aventuriers politiques de la Renaissance tardive, avaient convoqué Tacite pour justifier leurs intrigues et leur rébellion[242]. Plus globalement, de nombreux intellectuels européens de cette génération – et des précédentes – s'accordaient aux arguments avancés avec force par Marc-Antoine Muret et Juste Lipse : la cour impériale dépeinte par Tacite, ce théâtre d'ombres digne du D^r Caligari, dans lequel toute parole d'honneur tombait dans l'oreille d'un espion et toute révolte courageuse était broyée dans les rouages tranchants de la machine impériale, offrait un miroir aux cours dangereuses de leur propre époque[243]. Vingt ans plus tard, quand le Hollandais Isaac Dorislaus enseigna Tacite à l'université de Cambridge, un certain nombre de ses remarques furent repoussées, et

directement rapportées à l'archevêque Laud, et Dorislaus lui-même fut réduit au silence[244]. Il n'est donc guère étonnant que le conseil privé du roi ait jugé nécessaire d'interroger Jonson en 1603 ; ni que Jonson ait jugé nécessaire de défendre son œuvre lors de sa publication, deux ans plus tard.

Jonson protégea son vulnérable ouvrage d'un solide rempart d'autorités. Il en combla les marges d'une longue liste de références précises aux récits antiques et aux traités d'histoire modernes dont il avait tiré, non seulement les détails de la carrière de Sejanus, mais aussi le langage d'un bon nombre des discours politiques et des rituels religieux qu'il rapportait[245]. Les renvois extrêmement circonstanciés de Jonson à « Tacit. Lips. edit. 4^o » ou « Bar. Brisson *de form. lib.* I », montraient, pensait-il, qu'il n'avait rien inventé de séditieux en composant sa pièce[246]. Jonson prit ce travail d'annotation si au sérieux qu'il le défendit pied à pied dans sa préface contre le reproche d'« affectation ». Il y faisait observer qu'il n'était allé jusqu'à « signaler l'édition suivie » que pour Tacite et Dion, en citant l'éditeur dont il reprenait la pagination : « pour le reste, *Suétone*, *Sénèque*, etc., soit la mention du chapitre est suffisamment directe, soit l'édition est restée inchangée »[247].

Les chercheurs modernes ont diversement spéculé sur les intentions des gloses apportées par Jonson à sa pièce : ils ont soutenu, par exemple, qu'en lestant de références antiques des énoncés qui pouvaient apparaître politiquement dangereux il espérait éloigner les soupçons des autorités[248]. Mais il semble qu'il en aille autrement. Comme l'a bien montré Annabel Patterson, Jonson éclaircit point par point la relation de son propre texte avec son modèle antique, complexe, surchargé, et notoirement obscur. Les références à Tacite, pour précises qu'elles soient, peuvent difficilement écarter l'idée que Jonson ait eu en tête des données beaucoup plus actuelles – surtout si l'on considère que sa préface et sa première glose marginale renvoient expressément à l'édition de Tacite par Juste Lipse, où l'on trouvait, comme nous l'avons rappelé, une vigoureuse démonstration de la pertinence contemporaine de l'historien romain[249].

Si les mobiles politiques de Jonson restent donc flous, il est possible, en revanche, d'identifier les modèles techniques de sa pratique savante. Dans *Sejanus*, comme dans certains de ses masques, Jonson truffe son texte de détails sur les rites et coutumes romains, tirés, souvent mot pour mot, des traités très documentés d'humanistes continentaux comme Lipse ou Bartolomé Brisson. De la même manière, sa version de l'histoire romaine se fonde souvent, non pas sur les textes romains originaux, mais sur des notes et des résumés de Lipse[250]. Jonson a-t-il voulu essayer de produire un théâtre d'histoire critique, en alliant au récit dramatique l'érudition des philologues et antiquaires à laquelle il recourait avec tant d'insistance ?

Pasquier et Jonson furent confrontés et répondirent à de fortes objections littéraires quant à la citation précise des sources de leurs récits d'histoire. Cette difficulté commune nous révèle l'obstacle considérable que les historiens durent franchir pour donner à leur travail une forme moderne ; mais la manière dont les deux écrivains résolurent la difficulté nous suggère aussi une explication des causes de cette capacité nouvelle. Car raconter avec une conscience critique, comme de Thou l'avait déjà fait, ne revenait nullement à laisser le lecteur regarder par la fenêtre de l'atelier du narrateur et plonger dans ses fiches, ce à quoi de Thou s'était toujours refusé. Pasquier et Jonson insistaient au contraire sur le devoir qui était le leur, de citer leurs sources. Et leur écriture se rapportait ou faisait écho à une autre tradition

historiographique – une tradition savante plus qu'éloquente, connue sous le nom de tradition « antiquisante ». Cette autre forme d'histoire « précritique » a-t-elle eu quelque chose à offrir à l'histoire « critique » qui prend racine et qui fleurit au XVIII^e et au XIX^e siècle ? La tradition antiquisante fut-elle aussi partie prenante dans la naissance de la note en bas de page ?

Retour vers le futur (2) : le travail « à l'ancienne » des historiens ecclésiastiques et des antiquaires

Depuis l'Antiquité, ceux qui écrivaient la grande histoire politique pratiquaient le compte rendu éloquent d'actions exemplaires ou de discours forts plutôt que l'analyse érudite de tel ou tel problème particulier de datation ou d'interprétation. Lorsqu'elles étaient, à l'occasion, mentionnées ou citées, les sources documentaires interrompaient plus qu'elles ne soutenaient le texte du récit. Mais d'autres formes d'histoire, dans lesquelles les méthodes de recherche et le problème des preuves tenaient une plus grande place, naquirent aussi dans le monde antique. Quelques-unes survécurent aux siècles, trouvant de nouveaux adeptes et un nouvel essor dans l'Europe moderne. Et les parentés sont nombreuses entre certains types d'arguments et d'exposition qui s'inscrivirent d'abord dans le texte lui-même et ceux qui, plus tard, se logèrent sous le texte. Quand Momigliano reconnaissait en Gibbon le créateur d'un nouveau modèle d'historiographie, il expliquait que celui-ci avait su combiner l'histoire spéculative ou réflexive des philosophes avec la recherche érudite approfondie des antiquaires qui hantaient les glaciales bibliothèques des palais de province et lançaient de courageuses expéditions vers les contrées sauvages du Forum romain ou de l'Acropole[251]. Les historiens français du XIX^e siècle soulignèrent que leurs racines intellectuelles n'étaient pas outre-Rhin, mais dans l'école de droit renaissante de Jacques Cujas, à Valence, et chez les grands antiquaires bénédictins de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, Jean Mabillon et Bernard de Montfaucon[252]. Mais cette tradition mérite de figurer dans n'importe quelle autre histoire des origines de l'histoire moderne.

Athanasius Kircher : une encyclopédie de l'incongru

Soit, par exemple, le cas du jésuite allemand Athanasius Kircher, qui fit la gloire du collège principal de son ordre, à Rome, et qui, comme tant d'autres savants du XVII^e siècle, écrivit plus de livres que leurs homologues d'aujourd'hui ne pourront jamais en lire. Il appartenait à une époque savante, pour laquelle l'objet littéraire le plus prestigieux était le folio latin en plusieurs volumes truffé de citations en grec, en arabe, en hébreu et en araméen ; dont la langue préférée pour un poème de circonstance pouvait être aussi bien l'hébreu biblique que le grec classique ; et dont le terrain de prédilection était souvent une combinaison redoutablement complexe de philologie classique et d'astronomie mathématique[253]. Kircher se distingue toutefois de ses pairs par la multiplicité de ses centres d'intérêt. Jeune homme, il enseigna les mathématiques, l'éthique et les langues orientales à Würzburg ; dans sa maturité, il exhuma des obélisques, explora des volcans et reconstitua l'itinéraire de l'arche de Noé. Pendant toute sa vie, comme l'a bien montré Thomas Leinkauf, il considéra ces diverses recherches comme les composantes d'un seul et même effort pour comprendre le monde et son histoire physique et humaine[254].

Kircher publia à Amsterdam en 1677 un magnifique ouvrage illustré sur les antiquités sacrées et profanes et les merveilles naturelles et humaines de Chine[255]. Le livre couvrait de nombreux domaines, des religions comparées à la géographie physique. Mais il s'ouvrait sur une étude historique et se refermait sur une planche pliée comme on n'en avait encore jamais vu de semblable. Kircher entra dans le vif du sujet en publiant, en fac-similé et traduite en plusieurs langues européennes, une inscription sur un monument de pierre du IX^e siècle qui avait refait surface en 1625 dans un cimetière chrétien de Sian. L'inscription, bilingue, expliquait en chinois et en syriaque la théologie et l'histoire des chrétiens nestoriens. Ces chrétiens avaient essaimé en Asie dès le V^e siècle, mais leur existence, si elle avait été connue dans l'Europe médiévale, avait été depuis largement oubliée. Le document avait fait sensation, provoquant une vaste controverse lorsque Kircher l'avait commenté dans son *Prodromus Coptus* de 1636. Des protestants *censores et aristarchi** comme Georg Hornius soutinrent que la stèle n'était que « pure invention des jésuites[256] ».

Kircher se trouva donc confronté à une source dont la fiabilité historique lui semblait incontestable, mais qu'il ne pouvait voir de ses propres yeux, et à des adversaires acerbes dont il voulait faire taire la malveillance. Il s'attaqua systématiquement au problème. Dans un long chapitre, il reprit les rapports dans lesquels les jésuites Alvaro Semedo et Martino Martini avaient déjà débattu de la pierre de Sian. Il donna à leur suite une longue lettre d'un autre jésuite, Michael Boim, qu'il introduisit par ce long préambule :

En complément à ces textes, le père Michael Boim me délivra un compte rendu de ce monument plus précis que tous les autres. Il corrigea toutes les erreurs que j'avais commises en le recopiant pour ma collection d'après un manuscrit, et fournit de surcroît devant moi une traduction minutieuse, mot à mot, de toute l'inscription, en repartant du travail de son collègue Andréas Don Sin, né en Chine et qui connaissait très bien la langue. Il souhaita confirmer tout cela par la lettre qui suit, adressée au lecteur, dans laquelle il présentait précisément l'ensemble des événements et de tout fait d'importance reliés à ce monument. Je décidai, avec son accord, de placer ce texte avant la traduction de l'inscription, en manière de glorieux témoignage de l'histoire véritable et pour garder à jamais la mémoire de tout ceci. Et viendrait

aussi une gravure du monument de pierre, à la suite de la transcription « autographe » rapportée de Chine et conservée dans mon musée, avec les vrais signes et les vraies lettres, chinois et chaldéens [syriaques], et un commentaire[257].

La lettre de Boim était signée par son auteur et par deux collaborateurs chinois, que Kircher présentait comme les « témoins oculaires du monument et ceux qui avaient copié l'inscription d'après l'original[258] ». Suivaient bien d'autres détails et arguments corroborants, parmi lesquels une traduction latine, mot à mot et commentée, de l'inscription. Kircher prenait dans chaque cas un soin particulier à établir les lieux, identités et provenances. Par exemple, la présentation du fac-similé de l'inscription, placé à la fin du livre, précisait le lieu et la date de la découverte de la stèle et déclarait expressément que Matthieu le Chinois avait copié l'inscription de sa main d'après l'original à Rome l'année 1664[259]. Kircher ne soumit pas tout ce matériau à un examen critique complet et systématique : même lorsque les sources primaires qu'il reproduisait se contredisaient entre elles, il se contentait de les recopier et laissait ses lecteurs dans le tourment de ces écarts[260]. Mais il veillait à tout documenter aussi bien que possible ; transcription et traduction de la stèle étaient consignées, non pas avec ses mots, mais selon ceux de ses sources, le résultat dût-il être un texte dont la surface était constamment zébrée de coupures et envahie de langues et d'alphabets variés. Kircher proposait un modèle de travail historique fort différent de celui de De Thou, modèle induit par un appétit encyclopédique d'accueil de l'incongru et de l'étranger, et qui autorisait de nombreuses voix à se mêler sur une même page, modèle, surtout, dont l'objet premier était d'établir les faits, plutôt que de les ficeler dans un récit éloquent. L'hospitalité souriante de l'Allemand du Sud succédait à la politesse froide et guindée du juriste français.

L'aptitude de Kircher à recueillir et à publier tous ces matériaux ainsi que celle, dont il faisait aussi preuve, à déchiffrer et à expliquer la partie syriaque de l'inscription du monument chinois reflètent bien sa position spécifiquement moderne, comme membre d'un ordre religieux offensif qui s'était répandu dans le monde entier. Les jésuites pouvaient s'enorgueillir d'une réunion cosmopolite unique de talents et d'expériences et d'un système de communication hautement développé : Kircher, qui vivait à Rome, était continuellement bousculé et régénéré par un flot d'informations nouvelles sur les langues et les pays étrangers, le tout à une échelle qui était impensable, où que ce soit en Europe, un siècle plus tôt[261]. Pourtant, la forme littéraire qu'il avait adoptée restait, quant à elle, tout à fait traditionnelle. Très curieusement, la *China* de Kircher, spectaculairement moderne, relevait d'un genre historique éprouvé. Sa facture, sa documentation et ses sources, tout comme – il faut bien le dire – sa naïveté, rapprochent beaucoup l'ouvrage de nombreuses autres compilations antérieures, mieux connues aujourd'hui, comme l'histoire classique de l'Église ancienne écrite par Eusèbe de Césarée au IV^e siècle, ou les énormes et érudites *Annales* de Cesare Baronio, savant de la fin du XVI^e siècle. L'histoire de l'Église chrétienne est tout entière jalonnée de ces savants, compileurs de documents de divers types dont ils étaient soucieux de garantir l'authenticité et sur la base desquels ils construisaient ce qu'ils appelaient des « histoires ecclésiastiques ». Les règles anciennes de ce jeu savant bien établi dictent encore sa forme à la *China* de Kircher. Les planches vivantes et fraîches de Kircher font elles-mêmes écho à la *Roma sotterranea*, l'ouvrage matériellement impressionnant publié par Antonio Bosio sur les catacombes des premiers chrétiens quelques années avant la *China*[262]. Ainsi, cherchant à traiter une source absolument neuve, Kircher retombait-il dans

le moule d'un genre historique bien balisé.

Les archives de la vengeance

La forme d'histoire fortement documentée à laquelle se rattachait l'ouvrage de Kircher précède les origines du christianisme, et mériterait probablement un qualificatif moins restrictif que celui d'« ecclésiastique ». Sa naissance remonte assez loin pour rester obscure. On pourrait la situer dans l'Empire perse, dont les maîtres se plaisaient à publier des édits reproduits, pour certains, dans les traités d'histoire rédigés par leurs sujets, juifs par exemple. Mais la tradition prit clairement forme pour la première fois dans le monde hellénistique au cours des III^e et II^e siècles avant J. -C., quand prêtres et savants de Mésopotamie, d'Égypte et d'Israël se retrouvèrent sujets d'une autorité de langue grecque qui n'était plus proche-orientale : d'abord Alexandre de Macédoine, puis les Romains. Le grec, langue commune de l'Empire sous le règne des successeurs d'Alexandre et langue cultivée sous celui des Romains, offrit pour la première fois la possibilité à des représentants de multiples cultures d'entrer dans un échange direct. Ces cultures se percevaient mutuellement comme rivales, et celles qui avaient perdu la guerre espéraient (comme leurs équivalents universitaires aujourd'hui) venger dans les archives leurs défaites sur les champs de bataille. Il devenait alors urgent de démontrer que l'on était issu d'un très vieil État, fort d'une vénérable religion, et d'une longue tradition politique et sociale dont l'histoire était dûment déposée dans de longues théories de documents que l'on préférait inscrits dans la pierre. Au III^e siècle, le prêtre égyptien Manéthon et le prêtre chaldéen Bérose traduisirent en grec des récits historiques égyptiens et des récits mythiques et historiques babyloniens qui illustraient tous l'antiquité de leur peuple et de ses traditions.

Vers le II^e siècle avant J. -C. au plus tard, les Juifs firent de même. Le premier spécimen complet conservé du genre est peut-être le texte connu sous le nom de *Lettre d'Aristée*, où l'on trouve expliquées les origines de la Septante, traduction grecque de la Bible hébraïque. L'auteur insérait tels quels dans son récit ce qu'il présentait comme des documents officiels : par exemple les mémoires dans lesquels le bibliothécaire d'Alexandrie, Demetrius de Phalère, et le roi d'Égypte, Ptolémée Philadelphie, discutèrent, au début du III^e siècle, de la nécessité d'acquérir le texte grec de la Bible hébraïque pour leur grande bibliothèque. Cet ouvrage fascinant – ainsi que les documents qu'il contient – a le désavantage d'être une construction tardive, mais offre des vertus compensatoires de brièveté et de clarté[263]. Il définissait les axes principaux en fonction desquels le genre allait prendre son essor.

Dès le début, les historiens ecclésiastiques adoptèrent l'écriture des controverses et des apologétiques : celle des Juifs pour prouver l'antériorité de la Torah sur Homère, ou celle des chrétiens pour démontrer le primat d'une doctrine ou d'une institution. Les finalités du genre déterminèrent sa forme : non pas la prose classique et pure des historiens politiques, mais un mélange d'arguments techniques et de documents de soutien cités *Verbatim* dans le texte même. La citation des documents poursuivait deux objectifs, tous deux vitaux : elle devait conforter la thèse défendue par l'auteur et donner au lecteur l'impression vive et précise de ce qu'avait signifié le fait d'être juif ou chrétien dans un monde lointain et plus dur. Ce type d'histoire fut relayé par Bède et d'autres au Moyen Âge et proliféra à l'époque moderne.

Lorenzo Valla lui donna un tour personnel dans son *Discours sur la Donation de Constantin*, qui citait explicitement tous types de documents, fût-ce dans le seul but d'en montrer le ridicule. Valla greffa le mode de citation soigneux des historiens ecclésiastiques sur la forme classique du discours polémique – le tout avec des effets ravageurs[264].

Protestants et catholiques pratiquèrent l'histoire ecclésiastique avec une ampleur et une majesté bien supérieures dans les années qui suivirent la Réforme. Des protestants comme Scaliger défirent les certitudes apparentes d'Eusèbe sur la précocité du monachisme ; des catholiques mirent à profit l'art des catacombes pour réfuter la thèse historique des protestants selon laquelle l'Église primitive n'avait pas eu recours aux images. De vastes compilations – dont, surtout, l'examen complet auquel Flacius Illyricus soumit l'histoire de l'Église dans les *Centuries* de Magdebourg, et les *Annales* du catholique Baronio – provoquèrent symétriquement leurs réfutations érudites[265]. Les historiens politiques avaient privilégié le grand style et l'effet pragmatique. Les historiens ecclésiastiques privilégièrent le savoir. Janus Nicius Erythraeus était moins saisi de respect, lorsqu'il écrivit sa *Vie de Baronio*, devant la piété de son modèle, que devant la folle énergie avec laquelle celui-ci avait « recueilli un matériau immense et divers éparpillé dans une quantité de livres presque innombrable et qu'il avait entièrement dominé dans son esprit avant de parvenir à un jugement sur chaque sujet et de le traduire dans une écriture savante et précise[266] ».

Les savants protestants appliquèrent une énergie comparable à la tâche gigantesque de rechercher et de publier les sources propres à révéler que leurs innovations supposées n'étaient que des restaurations. Matthew Parker, érudit archevêque anglican de l'archevêché de Canterbury, expédia des agents à travers toutes les îles Britanniques à la recherche de vestiges manuscrits, latins ou anglo-saxons, de l'Église anglaise du Moyen Âge : cette éminence de l'Église d'Angleterre pilla les bibliothèques des cathédrales aussi impitoyablement que n'importe quel envahisseur. Mais, contrairement à beaucoup de grands mécènes et collectionneurs, Parker explora réellement les trésors qu'il amassait, marquant au trait de ce qui deviendrait sa légendaire encre rouge les traces de la progression de sa lecture sur les marges de ses précieux manuscrits. Il publia un certain nombre de textes inconnus et veilla à la conservation de beaucoup d'autres manuscrits dans la bibliothèque du Corpus Christi College de Cambridge. Le secrétaire de Parker, John Joscelyn, présente son projet avec éloquence :

Il était, en outre, très soucieux, et non sans peine, de retrouver les traces des temps passés, celles surtout qui concernaient l'Église d'Angleterre, pour connaître la religion des pères d'autrefois. Ainsi recherchait-il les chroniques des Saxons bretons et anglais dissimulées un peu partout, méprisées, oubliées et mal comprises parce que leur langue était ignorée ; ce que refusaient son devoir d'abord, mais aussi la diligence de son esprit. Et lorsque ces antiquités avaient été sauvées et soigneusement protégées, il les faisait acheminer en un lieu où elles seraient scrupuleusement rangées et conservées. Puis, non content de cela, il entreprenait de faire publier ceux d'entre ces vestiges antiques qu'il savait contenir certains exemples qu'il pensait les plus profitables à la postérité pour qu'elle s'instruise de la religion et de la foi des Anciens[267].

Parker n'était naturellement pas tout à fait objectif lorsqu'il s'efforçait de reconstituer l'histoire de l'Église anglaise primitive et de présenter les sources de cette histoire à un public européen. Il avait recours à des scribes experts pour « bonifier » les manuscrits dont il disposait en comblant leurs lacunes de feuillets nouveaux, dont le contenu était calligraphié en fac-similé des écrits originaux. Publiant la *Vie du roi Alfred*, rédigée au IX^e siècle par l'évêque Asser, il modifia tacitement l'orthographe et jusqu'aux termes archaïques de ce

manuscrit aujourd'hui perdu. Il interpola dans le texte des fragments d'une autre source, qu'il attribuait à tort au même Asser et alla même jusqu'à faire paraître le texte entier dans une graphie anglo-saxonne, et non pas latine, en hommage à la « vénérable antiquité du manuscrit original », dont la graphie était en réalité celle du latin ordinaire, la minuscule carolingienne. Il inventa donc ce qui présentait tous les traits d'une antiquité authentique : mais ce fut au prix d'une déformation de la source réelle[268].

Au XVII^e siècle, l'âge de l'accumulation primitive du savoir ecclésiastique céda enfin progressivement la place à celui de l'analyse et de l'enquête. Les savants catholiques déclarèrent des *bella diplomatica* (ou « guerres des sources ») tandis que bollandistes et bénédictins ouvraient un débat systématique sur les questions de savoir si les archives documentaires étaient authentiques, si les institutions catholiques avaient un fondement historique et quels saints avaient réellement vécu. Ces débats firent naître toute une série de disciplines techniques modernes, depuis la paléographie jusqu'à la sigillographie[269]. Gibbon eut une connaissance intime de cette culture monastique moderne et lui rattacha ses propres productions, bien qu'il ne cherchât pas à rivaliser avec la recherche documentaire profonde et originale qui avait distingué ses pionniers. Il rappelle ainsi, avec l'ironie qui lui est propre, un souvenir des années 1760, comme il travaillait dans les grandes bibliothèques parisiennes :

[...] la vue de tant de manuscrits de toutes les époques et de toutes les graphies me porta à consulter les deux grands ouvrages bénédictins, les *Diplomatica* de Mabillon et les *Paleographia* de Montfaucon. J'étudiai la théorie, mais ne m'engageai pas dans la pratique. Comment me plaindrais-je de la complexité des abréviations grecques ou des alphabets gothiques alors que, chaque jour, le hiéroglyphe d'une expression féminine, pourtant émis dans une langue ordinaire, me laisse perplexe[270] ?

Disciples des Pères de l'Église et hommes des Lumières

L'histoire ecclésiastique, pour le dire autrement, fournit une grande partie de sa substance et de son modèle à la recherche savante que les historiens des Lumières fondront dans un récit élégant. Qu'ils tirent leur savoir du grand éditeur et compilateur Ludovico Antonio Muratori ou de l'historien de l'Église primitive Johann Lorenz von Mosheim, les hommes des Lumières, Gibbon par exemple, furent les disciples incongrus des très saints Pères qu'ils se plaisaient cependant à moquer. Nul ne fit davantage que Le Nain de Tillemont – janséniste du XVII^e siècle qui empila, comme pierre sur pierre, des documents pour servir à l'histoire de l'Empire romain et de l'Église – pour réunir les matériaux bruts à partir desquels Gibbon élèverait le beau manoir néoclassique et les malicieuses belvédères de l'*Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*[\[271\]](#). Gibbon « préférait de loin » étudier l'histoire des derniers empereurs « dans une compilation aussi savante et précise plutôt que dans les originaux, dénués de méthode, de soin, d'éloquence et de chronologie[\[272\]](#) ». Eusèbe de Césarée lui-même, pour qui Gibbon avait peu de respect, lui fournit des éléments aussi déterminants qu'une liste de tous les habitants d'Alexandrie « qui avaient droit à une distribution de maïs » ou que sa célèbre plaisanterie sur Origène et l'interprétation littérale[\[273\]](#).

Mais cette littérature avait beaucoup plus à enseigner que le seul besoin des sources : elle insistait aussi sur l'importance des répertoires et sur la valeur suprême des sources primaires. Dès l'Antiquité, mais en d'autres termes, plusieurs historiens avaient découvert les plaisirs de l'archive[\[274\]](#). Flavius Josèphe, général juif qui passa aux Romains pendant la guerre terrible de 66-70 après J. -C. et qui consacra le restant de sa vie à écrire l'histoire de son peuple, recourut à de nombreux documents d'archives pour démontrer que le savant grec Apion et l'Égyptien Manéthon avaient diffamé les Juifs. Josèphe avait lu certains de ces textes dans des traductions grecques aujourd'hui perdues. Mais il déclarait en avoir trouvé d'autres dans les archives de villes bien réelles. Il citait plus d'une fois des documents tyriens déjà vieux de plusieurs milliers d'années à son époque[\[275\]](#). Josèphe ne laissait pas ignorer à son lecteur que les documents devaient leur fiabilité à leur conservation par des prêtres, dans des lieux publics, plutôt que par de simples historiens. Il ajoutait habilement qu'un document écrit par un ennemi des Juifs, qui n'avait jamais soutenu leur cause, ne pouvait que mériter un crédit et un respect particuliers[\[276\]](#). Le chrétien Eusèbe, s'il était moins critique, revendiquait aussi l'usage de sources issues de collections d'archives officielles et de manuscrits en langue étrangère, comme la célèbre correspondance entre le Christ et Abgar d'Édesse[\[277\]](#). Le poids de ces revendications – et le raisonnement savant qui les sous-tend – ne doit pas être sous-estimé, même si la nature étrange des documents cités à profusion par les savants juifs ou chrétiens a souvent fait de leur discipline un foyer de problèmes critiques plus qu'une source de méthodes propres à les résoudre. Annius de Viterbe – que nous avons croisé au chapitre précédent réinventant avec succès les historiens perdus du monde antique – tint de Josèphe l'idée que ses auteurs étaient plus fiables que les Grecs parce qu'ils étaient des prêtres et les gardiens, à travers les siècles, des textes officiels qui leur étaient échus. Le morceau de bravoure d'Athanasius Kircher, publiant des documents chinois inédits, s'inscrit

parfaitement dans cette tradition millénaire, dont il illustre les forces autant que les faiblesses. Les chapitres XV et XVI de l'*Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain* montrent combien Gibbon a connu les unes et les autres – Eusèbe pour les points faibles et Mosheim pour les forts.

Kircher se rattache aussi à une seconde tradition savante, qui privilégiait la citation explicite et l'examen des preuves historiques. Dans les années 1640, il exhuma un obélisque enfoui dans les environs de Rome. Celui-ci n'était, soutint-il alors, que l'une des nombreuses reliques égyptiennes – bien que ce fût de loin la plus importante et la mieux conservée de toutes – à porter les traces d'une philosophie naturelle et d'une métaphysique antiques riches de vérités profondes offertes aux intellectuels chrétiens de l'époque moderne. Kircher conçut une interprétation élaborée des inscriptions hiéroglyphiques de l'obélisque, largement fondée sur sa lecture de faux dialogues égyptiens attribués à Hermès Trismégiste et rédigés en langue grecque. Kircher renvoyait à ces textes, et à d'autres, dans des gloses marginales brèves et précises (tout en citant des sources, en diverses langues, dans le corps de son texte) [278]. Kircher insistait sur le fait qu'il n'avait eu recours qu'aux sources les plus anciennes et les plus authentiques pour reconstruire et relier les maillons de la chaîne brisée du royaume d'Égypte[279].

En fait, Kircher ne citait pas tous les textes anciens importants, pas plus qu'il ne rendait complètement compte des thèses modernes qu'il réfutait. Il lui fallait pourtant, pour faire usage des dialogues d'Hermès Trismégiste comme d'une source pour la connaissance du royaume de l'Égypte ancienne, réfuter l'argumentation du savant calviniste Isaac Casaubon, entre autres, selon laquelle ces textes étaient des faux datant de la Grèce tardive. Le chapitre que Kircher consacrait à cette question s'ouvrait sur une défense vigoureuse de la tradition contre certains iconoclastes qui, prétendait-il, assuraient leur crédit sur le discrédit de textes depuis longtemps tenus pour authentiques. Mais il ne présentait pas le détail de l'argumentation de Casaubon, pas plus qu'il ne se mesurait à l'épais dossier linguistique que celui-ci avait constitué pour démontrer que les textes en débat étaient peut-être moins anciens que ne le croyait Kircher[280].

Mais l'apparat de Kircher était plus dramatique que n'importe quelle série de gloses. Il rassemblait les inscriptions éparses de l'obélisque, démontrant que pas un fragment ne manquait et reproduisant l'ensemble et ses parties dans son ouvrage. Malheureusement, Kircher, comme tant d'autres antiquaires, ne convoquait de preuve visuelle qu'à travers un voile de témoignages verbaux. Les artistes auxquels il avait recours ne pouvaient pas reproduire des images égyptiennes sans introduire des conventions occidentales qui les déformaient. La citation des preuves visuelles ne pouvait donc que très difficilement prévenir contre les erreurs qui pouvaient survenir dans la relation des faits et, plus encore, dans leur interprétation[281]. Les ouvrages de Kircher ne demeuraient pas moins des prodiges visuels ; leur auteur fit aussi en sorte, à cette époque, de présenter le monument lui-même aux yeux du public. Au centre de l'ellipse symphonique jaune orangé qu'est la Piazza Navona, la foule romaine peut aujourd'hui encore tourner autour d'une fontaine du Bernin et de ses statues figurant les quatre fleuves du monde. Ces statues supportent l'obélisque découvert par Kircher, et des inscriptions, faites dans un latin joliment gravé, disent au promeneur érudit comment il doit comprendre cet « obélisque hermétique ». Les splendides folios égyptologiques de Kircher le cèdent en beauté à l'écrin qu'il aida à créer pour le document

original : celui-ci reste peut-être la plus impressionnante et sûrement la plus envoûtante des pièces justificatives déployées à l'appui des thèses hardies de la Renaissance archéologique[282].

Comme sa sinologie, l'égyptologie de Kircher demeurait inscrite dans le cadre d'une tradition historique bien reconnaissable. Car l'histoire critique, fondée sur des sources, n'était nullement réservée au monde des polémistes juifs et chrétiens, des bénédictins et des jésuites. Dès le V^e siècle avant J. -C., sinon plus tôt, les intellectuels grecs avaient commencé non seulement d'écrire le récit des grands événements, mais aussi de produire des monographies historiques dans lesquelles ils débattaient de problèmes techniques. Les savants romains prirent le relais au I^{er} siècle et au-delà. Ces savants, traditionnellement considérés comme des antiquaires, abordèrent en réalité un très grand nombre de sujets. Ils tentèrent d'établir les dates précises des principaux événements historiques. Ils reconstituèrent les pratiques religieuses et les institutions politiques, les rituels publics et la vie privée de leurs ancêtres. Des érudits comme Varron, qui voulut écrire toute la *Vie* du peuple romain, dont il était, furent les ancêtres intellectuels des grands historiens de la société et de la culture qu'a connus Paris au XX^e siècle, tels Marc Bloch ou Lucien Febvre[283].

Il n'est pas facile de se figurer ce que pouvaient être les livres antiquaires de l'Antiquité : il ne reste pratiquement plus rien de cette littérature, sauf sous la forme de citations ou d'épitomés. Mais il est presque certain qu'elle comprenait non seulement des textes suivis, mais aussi une énorme accumulation de sources primaires. Un exemple nous en est fourni par l'œuvre, aujourd'hui en grande partie perdue, de Krateros de Macédoine, qui étudia l'histoire d'Athènes et fut probablement lié à Aristote. Le grand philosophe était également, cela est bien connu, un grand savant, qui recueillit des textes juridiques et historiques en provenance de toute la Grèce pour nourrir ses recherches comparées sur les sociétés et les institutions. Krateros appliqua une méthode semblable à l'étude de l'histoire athénienne. En vue d'établir la vérité sur divers points débattus d'histoire et de chronologie, il se rendit aux archives d'Athènes et prit copie des inscriptions qui rapportaient les décisions publiques du peuple athénien, ainsi que d'autres textes[284].

Plutarque, qui rédigea ses *Vies* des Athéniens illustres quelques siècles après Krateros, cite celui-ci deux fois. Il présente un document « issu des décrets recueillis par Krateros » pour réfuter un autre historien, Callisthène ; il attaque en revanche une affirmation de Krateros, remarquant que son prédécesseur n'accompagnait pas celle-ci de la citation d'« une preuve [...] écrite, bien qu'il le fasse le plus souvent avec générosité et cite les preuves qui soutiennent son propos »[285]. Le ton des deux références diffère, mais l'une et l'autre suggèrent que Krateros avait bien écrit quelque chose comme un ouvrage d'histoire détaillé, méticuleux et fondé sur des sources – à la différence de n'importe lequel des autres textes conservés de cette époque, bien que des conclusions précises puissent difficilement être tirées étant donné la nature fragmentaire des textes et le fait que Plutarque ne peut pas consulter Krateros directement. C'est pour cette même raison que le débat continue de faire rage autour des historiens locaux d'Athènes, ou athidographes, dont les ouvrages pourraient avoir obéi aux mêmes principes.

Le genre antiquaire bourgeonna de nouveau aux XIV^e et XV^e siècles, avant de proliférer au-

delà de toute mesure aux XVI^e et XVII^e siècles. Les savants écumaient les villes et les campagnes d'Europe en quête d'inscriptions grecques et romaines, qu'ils rassemblaient dans des cahiers de notes et, depuis le début du XVI^e siècle, publiaient dans des collections imprimées plus ou moins dignes de foi. Carlo Sigonio, Onofrio Panvinio et d'autres recomposèrent la colonne vertébrale chronologique de l'histoire romaine sur la base *des fasti* ou inscriptions découvertes dans les années 1540 sur le Forum romain et réassemblées, par Michel-Ange lui-même, dans le palais des Conservateurs[286]. La Constitution romaine et le calendrier athénien, les cérémonies nuptiales romaines et les pratiques militaires byzantines firent l'objet d'analyses détaillées et systématiques. Le compas et le burin du graveur rejoignirent la plume dans l'outillage du savant. Les antiquaires ne faisaient pas que lire des textes ; ils pesaient et mesuraient des monnaies antiques, exhumaient des édifices et des statues et cherchaient à retrouver l'allure de certains objets depuis les armes et armoiries jusqu'à la croix sur laquelle le Christ était mort. Les plus audacieux suivaient l'exemple de Cristoforo Buondelmonti et Cyriaque d'Ancône, bravant les pirates de la Méditerranée et le péril de vivre en région musulmane pour explorer les ruines grecques d'Athènes et d'ailleurs[287]. D'autres reconstituaient l'histoire de l'Europe médiévale, publiant des chroniques et jugeant leur valeur en même temps qu'ils commençaient de sonder les profondeurs des archives nationales et locales[288]. Des cabinets d'antiquités et des *Kunst- und Wunderkammern* proposaient aux savants qui les fréquentaient des séries de monnaies et de longues enfilades de statues et d'inscriptions.

Les académies méditerranéennes et les palais dans lesquels antiquaires français et italiens empilaient et disputaient furent au point de départ d'une aventure intellectuelle. Les méthodes interdisciplinaires de l'histoire antique renouvelèrent les cursus de nombreuses universités, surtout dans le Saint Empire romain et dans les pays scandinaves[289].

La plupart des ouvrages déterminants de cette tradition – comme par exemple le brillant traité de Lipse, *De militia romana*, dont l'influence fut décisive non seulement dans les études d'histoire romaine, mais aussi dans la création des premières armées modernes – sont organisés systématiquement, et non pas chronologiquement. Ils citent tous largement leurs autorités. Lipse, par exemple, construit son discours sur l'armée romaine à partir des sections principales du texte grec du livre VI de l'histoire romaine de Polybe, dont il produisait la traduction et le commentaire[290]. Son livre est ainsi une formidable leçon sur l'importance capitale de l'utilisation des sources primaires. Les antiquaires du XVII^e et du XVIII^e siècle ne procédèrent pas autrement, et parfois plus directement, lorsqu'ils réunirent des textes historiques et juridiques du Moyen Âge dans de vastes folios qui restent des pièces essentielles de toute bibliothèque historique de travail – et ceci bien que la plupart de ces éditeurs aient jugé faibles ces mêmes textes, d'un point de vue littéraire, et s'excusent plus qu'ils ne se félicitent de publier des sources, certes fort déplaisantes, mais cependant indispensables.

Bon nombre d'antiquaires soulignaient le rôle majeur des bibliographies exhaustives, des citations précises et des transcriptions exactes, leurs pratiques restant souvent quelque peu en retrait de leurs préceptes[291]. Mieux encore, les outils de base de leur métier leur donnaient une haute conscience de l'importance d'une expérience visuelle de leurs objets. Les collectionneurs d'inscriptions romaines et grecques prenaient soin d'indiquer à leurs lecteurs qui avait vu quoi, et dans quelles conditions. Janus Gruter, l'antiquaire allemand

dont le corpus épigraphique fut un modèle pour tout le XVII^e siècle, rapportait que son prédécesseur, Henricus Smetius, avait examiné une série de poids antiques dans la collection d'Achille Maffei, à Rome, en 1572. Mais, dans beaucoup d'autres cas, il pouvait au moins dire que Smetius avait « vu » tel objet de ses yeux, même si personne ne savait où. Voulant préciser la nature et l'usage d'un abaque de bronze conservé dans la collection du savant d'Augsbourg Marcus Welser, Gruter écrit : « rien ne nous interdit d'entendre ses paroles limpides », et les cite aussitôt[292].

Toute controverse entre les antiquaires n'était pas résolue par ces finesses de méthode. En fait, la notion même de preuve matérielle était suffisamment fuyante pour donner lieu à des controverses d'un nouveau genre, lorsqu'il devint manifeste que les mots comme les images offrait d'innombrables prises à l'erreur et à l'interprétation. Même le savant qui avait réellement fréquenté un monument ou un site pouvait le décrire ou le gloser d'une manière que d'autres savants jugeraient totalement inacceptable. Quand Ralph Brooke, héraut d'York et antiquaire, entreprend de discréditer son nouveau collègue, et ancien directeur de la Winchester School, sources et monuments lui servent à montrer que William Camden aurait dû rester dans sa « province de père Fouettard ». Camden, qui convoque une preuve matérielle, le tombeau de la reine Philippa, pour la défense de sa *Britannia*, soutient que cette source primaire offre une preuve oculaire de sa théorie. « Qu'il aille à la tombe, qu'il aille la voir », presse-t-il son adversaire. « Je suis allé voir », réplique Brooke, avant de noter que Camden a « mensongèrement fait état » des armoiries qu'il déclare y avoir découvertes[293]. Malgré toute sa science, Camden n'était pas insoupçonnable de toute citation douteuse : ainsi d'un passage, supposé d'Asser, sur les débuts de la cité d'Oxford, qu'il publia en 1603 ; il savait pourtant bien qu'il s'agissait d'un faux très habilement réalisé par l'antiquaire Henry Savile of Banke[294]. Controverses et arguments de ce genre remplissaient de latin les pages de la littérature antiquaire continentale[295], qui trouvait de nombreux lecteurs bien au-delà d'un cercle savant spécialisé comme le collège des Héraldiques. Nul ne tira plus habilement bénéfice des ressources bibliographiques et éthiques de ce type de production savante que le grand philosophe Leibniz, qui ne fit pas que prouver, par une argumentation métaphysique, qu'il vivait dans le meilleur des mondes possibles, mais aussi, au terme d'une vaste recherche archivistique et de la publication d'un grand nombre de textes, que ses mécènes, c'est-à-dire la maison de Braunschweig-Lunebourg, pouvaient s'honorer de la meilleure généalogie possible[296].

Gibbon et ses collègues pouvaient donc puiser des modèles pour la critique et la citation des sources dans une tradition savante séculaire qui remontait à la Renaissance, et plus loin encore[297]. Sans doute Gibbon ne vouait-il pas le même respect à tous les antiquaires. Les spéculations fantastiques de chronologues carnavalesques à la Kircher, qui récrivaient toute l'histoire du monde antique selon leurs goûts néoplatoniciens ou patriotiques, le laissaient aussi froid que le fanatisme et la crédulité des hagiographes. Il faisait voler en éclats les brillantes arborescences de leurs recreations imaginaires des temps passés d'une bonne rafale arctique de mépris néoclassique :

Le siècle dernier a abondé en antiquaires dont le savoir était grand et la crédulité facile, et qui, à la lumière incertaine de légendes et de traditions, de conjectures et d'étymologies, ont conduit les arrière-petits-enfants de Noé depuis la tour de Babel jusqu'aux confins du globe. De ces esprits critiques avisés, l'un des plus divertissants fut Olaus Rudbeck, professeur à l'université d'Uppsala. Ce zélé patriote attribuait à son pays tout ce dont on peut célébrer la mémoire, dans le domaine de l'histoire comme dans celui de la fable. C'est de la Suède (qui fut une région importante de la Germanie

antique) que les Grecs tenaient leurs caractères alphabétiques, leur astronomie et leur religion. L'Atlantide de Platon, les régions hyperboréennes, le jardin des Hespérides, les îles Fortunées et les Champs Élysées eux-mêmes n'étaient que des imitations timides et imparfaites de cette terre de délices, et qui s'imposait telle aux yeux de ses habitants. Des latitudes aussi favorisées par la Nature n'avaient pu rester très longtemps désertes après le déluge. Aussi le savant Rudbeck n'accorde-t-il que quelques années aux descendants de Noé pour passer de huit à vingt mille. Il les disperse alors dans de petites colonies propres à peupler la Terre et propager le genre humain. Les détachements germaines et suédois (qui marchaient, si je ne me trompe, sous le commandement d'Askenaz, fils de Gomer, fils de Japhet) se distinguent alors par une diligence exceptionnelle dans l'accomplissement de leur grande tâche. La ruche suédoise lance alors ses essaims à travers la plus grande partie de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie ; et (pour reprendre la métaphore de l'auteur) le sang circule depuis les extrémités jusqu'au cœur[298].

Le mépris suinte par tous les mots de cette paraphrase. Aussi nul lecteur ne saurait être pris de court par le commentaire caustique de Gibbon : « Ce système bien ouvragé d'antiquités germaniques se trouve tout entier anéanti par le moindre fait. » Et nul ne s'étonnera non plus que Gibbon ne trouve matière qu'à s'amuser dans la contemplation des efforts acharnés du trop savant jésuite Jean Hardouin pour prouver, sur la base incontestable de certaines monnaies, que la quasi-totalité du corpus de la littérature ancienne n'était que contrefaçons. Discutant de savoir si saint Pierre s'était réellement rendu à Rome, Gibbon dressait la liste, dans une note en bas de page, des arguments *pro* et *contra*. Sa propre opinion était clairement faite au seul moyen de la théorie d'Hardouin, qui suffisait amplement à réduire à l'absurde tout le restant des arguments *pro* : « Selon le Père Hardouin, les moines du XIII^e siècle, qui avaient composé l'*Énéide*, représentaient saint Pierre selon la figure allégorique du héros Trajan[299]. »

Gibbon ne montrait, de plus, que fort peu de tolérance envers bon nombre de traits spécifiques de la littérature antiquaire. Il ridiculisait ses efforts pour relier les histoires de nations différentes en leur découvrant des caractères culturels et religieux communs. L'ethnologie comparée était plus apte à rendre compte de ce genre de données que la philologie spéculative : « Nos antiquaires s'épargneraient beaucoup d'érudition frivole, s'ils se donnaient la peine de réfléchir que des situations semblables produiront naturellement des mœurs semblables[300]. » Le pédantisme hérissait toujours Gibbon, surtout combiné à ce qu'il considérait comme des hypothèses sauvages. Il déplorait la tendance de la quasi-totalité des antiquaires les plus savants à entrer dans le détail beaucoup plus loin que leurs lecteurs ne le désiraient ou que leurs sources ne pouvaient le soutenir. Les efforts des savants pour reconstituer « le système religieux des Germains (si toutefois les opinions barbares de sauvages pouvaient mériter ce nom) » étaient de leur côté déboutés d'une formule tranchante caractéristique : « Tacite a traité cet obscur sujet en peu de mots, et Cluverius en cent vingt-quatre pages »[301]. Ces remarques critiques, et d'autres semblables, montrent bien que Gibbon avait sur la littérature antiquaire latine du siècle écoulé des vues très partagées.

Les antiquaires lui apprirent pourtant beaucoup. Leurs citations minutieuses lui offrirent un modèle de scrupule savant et d'attention serrée à la provenance et à la qualité des sources. Familier, non seulement des bibliothèques, mais aussi des collections des antiquaires du Continent, il savait leur précision et leur érudition de première main. En mai 1764, le docte savant Giuseppe Bartoli, modèle de discipline et de *politesse** promena Gibbon dans le cabinet royal des Antiquités de Turin. Bien qu'« un peu charlatan », il fit preuve d'une habileté à jouer des textes et des monuments ensemble qui impressionna son visiteur. Gibbon s'intéressa tout particulièrement aux trente volumes de la collection de parchemins

anciens rassemblée par l'antiquaire romain Pirro Ligorio. Il savait que de nombreux savants avaient critiqué Ligorio, artiste et architecte plus qu'humaniste, pour son « défaut de fidélité, et d'avoir supposé des monuments qu'il ne connoissoit point ». Mais Gibbon, les lisant, trouve dans ces manuscrits « des traits de candeur qui [le] préviennent en sa faveur » :

Je vois un homme qui doute souvent s'il a bien lû, qui laisse des fautes grossières dans les monumens, en avertissant seulement par un *sic* qu'il les avoit remarquées, et qui laisse des endroits en blanc qu'il lui étoit très facile de remplir. J'ajoute encore qu'il n'étoit que Compilateur et qu'il n'avoit aucun système dont il falloit servir les intérêts. Il cite souvent la ville, la maison et le cabinet dont il a tiré telle ou telle pièce[302].

D'autres antiquaires, plus savants, montrèrent à Gibbon comment l'on pouvait faire affleurer dans les textes anciens un certain nombre de faits d'histoire sociale et culturelle. De ceux-là, il était le disciple confiant, et non pas le critique mordant, lorsqu'il remarquait qu'« Ovide emploie deux cents vers à chercher les endroits les plus favorables à l'amour. Il regarde surtout le théâtre comme le lieu le plus propre à rassembler les beautés de Rome et à leur inspirer tendresse et sensualité[303] ». Dans les recueils d'antiquités du XVIII^e siècle, le plus souvent écrits en France et généralement caractérisés par une élégante économie de moyens intellectuels et savants, introuvable dans les traités antérieurs qu'il moquait, Gibbon découvrit le modèle de sa propre aptitude à conjuguer l'érudition humaniste et l'ironie philosophique. Dans les essais publiés par les critiques de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, institution dont les vingt volumes de mémoires formèrent le socle de la bibliothèque spécialisée de Gibbon, celui-ci trouva ce qu'il avait cherché en vain chez Rudbeck et Cluverius : le traitement pertinent de sujets aussi obscurs que les origines et les migrations des peuples : « Il est bien rare, observe-t-il à propos de l'un de ces essais, que l'antiquaire et le philosophe se trouvent si heureusement réunis[304]. »

C'est sous cette forme mise à jour que Gibbon put estimer les acquis de l'entreprise antiquaire des deux siècles passés. Les membres de l'Académie, tels qu'il les connut à travers leurs travaux, soumettaient les relations anciennes et modernes sur la fondation de Rome à un bain corrosif de scepticisme historique. Ce faisant, ils replaçaient leurs pas sur un terrain déjà balisé par les travaux antérieurs de savants renaissants – Johannes Temporarius, Philip Cluverius, Joseph Scaliger – qui n'avaient pas seulement sauvé les sources réelles des falsifications d'Annius de Viterbe, mais avaient aussi montré, au XVI^e et au XVII^e siècle, que les récits romains des faits et détails de l'histoire primitive de la cité ne reposaient que sur des relations postérieures. De plus, les Gaulois ayant brûlé la ville et ses archives, ces relations ne pouvaient qu'avoir fait l'objet d'une transmission orale pendant un certain temps – peut-être sous la forme, célèbre, des chansons de banquet –, non sans avoir été certainement altérées au cours de cette transmission. H.J. Erasmus a montré il y a quelques décennies que Beaufort et Niebuhr avaient peu à redire aux humanistes de la Renaissance et à leurs successeurs de l'âge baroque en matière de criticisme historique[305]. En se trempant lui-même aux essais élégants et précurseurs des savants français – qui plus tard firent aussi forte impression sur le savant allemand Friedrich August Wolf, critique sévère de ses prédécesseurs[306] –, Gibbon apprit à apprécier la tradition antiquaire, même s'il ne montra que peu de sympathie pour les individus.

Les compilations de sources des historiens ecclésiastiques et des antiquaires profanes fournirent aux historiens des Lumières le matériau brut qu'ils débitèrent, qu'ils tournèrent et qu'ils polirent ; leur criticisme méthodique fut le modèle des procédures analytiques – sinon

narratives – de Robertson et Möser. Les antiquaires n’offrirent cependant pas un modèle littéraire complet à leurs successeurs profanes. Car, lorsqu’ils traitaient de problèmes historiques, ce n’était généralement pas sous la forme d’un récit annoté, mais d’arguments non annotés, dans lesquels les sources discutées et les thèses réfutées étaient citées et analysées dans le texte même. La présence occasionnelle de notes en bas de page ou autres gloses ne procédait pas d’une séparation franche entre texte et apparat critique. La plupart des classiques de l’érudition du XVII^e et du premier XVIII^e siècle, depuis le *De re diplomatica* de Mabillon jusqu’aux *Annali d’Italia* de Muratori et à l’*Ars critica* de Le Clerc, ne proposent pas de double récit dans le style de Gibbon.

Celui-ci, qui confesse régulièrement sa dette envers ces traditions, indique bien qu’il a trouvé dans de tels ouvrages non pas un modèle, mais un fondement pour son récit. Il écrit, par exemple, au sujet de Muratori :

Ses Antiquités, en latin ou en langue vulgaire, font un curieux tableau des lois et coutumes du Moyen Âge ; le texte, correct, se justifie d’un copieux appendice de documents authentiques. Ses Annales sont le condensé digne de foi des vingt-huit in-folio des historiens originaux ; et, quelles que soient les fautes qui puissent être repérées dans ce grand recueil, notre censure est désarmée par le fait qu’il ait été entrepris et achevé par un seul homme. Muratori n’aspire pas à la gloire d’un historien de génie : sa modestie peut se satisfaire de l’humble mais solide mérite d’avoir été un critique impartial et un compilateur infatigable[307].

Ce verdict n’est pas idiosyncrasique. Le traducteur allemand des *Annali*, en 1747, louait le recours systématique de Muratori à des sources originales, qui donnait à une œuvre touffue « sa vie authentique » (*das eigentliche Leben*). Mais il espérait que sa version serait en progrès sur l’original, précisément parce qu’il avait pu vérifier les sources de Muratori et leur ajouter des annotations (*Anmerkungen*). Ces notes en bas de page identifiaient les adversaires catholiques que Muratori n’avait pas voulu attaquer nommément et modifiaient, affinaient ou renforçaient ses thèses avec de nouvelles preuves tirées des sources. Le traducteur avait donc fait d’une compilation profondément honnête, mais tout aussi traditionnelle, un morceau d’histoire critique mis à jour – au prix d’un certain nombre d’altérations formelles radicales[308].

L’histoire ecclésiastique et l’histoire antiquaire – comme l’histoire critique de De Thou et de ses contemporains – sont autant de chapitres nécessaires d’une histoire de la note en bas de page. Mais ils ne suffisent pas, pris ensemble ou séparément, pour expliquer son invention. Pour comprendre comment la tradition historique s’est transformée, il nous faut maintenant explorer un autre des courants qui furent à sa source intellectuelle.

La clarté et la distinction, arcanes de l'érudition, ou les origines cartésiennes de la note en bas de page

Un fait manifeste autant que négligé nous fera pointer l'orientation chronologique de cette nouvelle enquête. Faisant l'apologie, dans une lettre à Walpole, de sa « négligence à citer [ses] autorités », Hume prend bien soin de souligner que ses recherches ont été systématiquement conduites, et qu'il aurait parfaitement pu annoter son texte : « Je reconnais être d'autant moins excusable de n'avoir pas pris cette précaution que l'exactitude ne m'aurait causé aucun tracass ; il m'aurait été facile, après avoir noté et gardé la marque de tous les passages sur lesquelles je fondais mon récit, d'inscrire les références en marge. » C'était donc une question de style, non pas de recherche. Hume confessait qu'il « était séduit par l'exemple de tous les meilleurs historiens, y compris parmi les modernes : ainsi Machiavel, Fra Paolo, Davila, Bentivoglio » ; c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il avait suivi les grands historiens politiques de la Renaissance en écrivant, comme eux, dans la tradition classique. Mais il lui semblait désormais qu'en les prenant pour modèles et en évitant toute note il lui avait tout simplement échappé un point central : « cette pratique était plus moderne que leur époque, mais, ayant été introduite, elle devait être suivie par tout écrivain »^[309]. Cet indice, le plus précis que nous ayons relevé, nous ferait situer les origines de la note en bas de page une génération ou deux avant Hume, peut-être vers 1700, ou très peu avant. Et de fait, comme l'ont bien montré Lionel Gossman et Lawrence Lipking, l'une des œuvres les plus importantes et les plus influentes de l'historiographie de la fin du XVII^e siècle n'était pas seulement munie de notes : elle était largement tissée de ces notes, et des notes de ces notes. Les vastes pages de l'incomparable best-seller que fut le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle proposaient au lecteur une très mince et fragile croûte de texte pour traverser le marais obscur et profond du commentaire^[310].

Bayle était une figure dominante et typique du Refuge calviniste de la fin du XVII^e siècle – ces vagues de huguenots, parmi lesquels des milliers d'artisans et dizaines d'intellectuels de premier plan, que les persécutions religieuses sous le règne de Louis XIV avaient poussées hors de France^[311]. Bayle avait étudié la philosophie de Descartes et connaissait, en amateur plus qu'en expert, la théologie et l'exégèse protestantes ; il enseigna à l'Académie protestante de Sedan jusqu'à sa fermeture, puis au célèbre *Gymnasium* de Rotterdam. Mais c'est surtout dans l'édition et dans l'écriture qu'il fraya sa voie. Son journal mensuel, fait de longs comptes rendus, les *Nouvelles de la République des Lettres*, trouva un vaste public très tôt après ses premières livraisons en 1684. Bayle avait désormais un nom connu et un réseau de correspondants à l'échelle européenne. Dans le même temps, ses difficultés se multipliaient. Les autorités françaises, qui vomissaient l'ironie brillante de ce critique protestant contre lequel elles ne pouvaient rien, arrêterent son frère, qui refusa de se convertir. La sévérité de sa réclusion se révéla fatale. De plus, la tolérance politique et certaines fidélités personnelles de Bayle le firent entrer dans un conflit aigu avec l'un de ses anciens amis, le théologien calviniste Pierre Jurieu. Bayle perdit son poste d'enseignant et dut essuyer un assaut de plumes acérées^[312].

Malgré ces turbulences, Bayle maintint le cap de son indépendance personnelle et intellectuelle, et ferrailla contre toutes les orthodoxies satisfaites (il se définit merveilleusement lui-même comme un vrai protestant, celui qui, par principe, proteste contre tout[313]). Mais il savait que seule l'écriture le sauverait. Le surprenant, fougueux et vaste ouvrage de référence auquel il consacra des années lui fit aussi gagner sa vie. Bayle entreprit, au début des années 1690, de réaliser un dictionnaire de toutes les fautes contenues dans les autres ouvrages de référence, et spécialement dans le très populaire *Grand Dictionnaire historique* de Louis Moreri (Paris, 1674), dont la vingtième édition paraîtra – malgré les critiques de Bayle – en 1759[314]. Dans l'esquisse qu'il fit circuler pour « tester » le marché et la réponse des lecteurs, Bayle décrivait modestement la tâche qu'il s'était fixée : « C'est pis qu'aller combattre les monstres ; c'est vouloir extirper les têtes de l'Hydre ; c'est du moins vouloir nettoyer les étables d'Augias[315]. » Son idée de base était donc aussi simple qu'elle était ambitieuse. Rassemblant des matériaux sur le philosophe romain Sénèque, par exemple, Bayle dresserait la liste des omissions et des erreurs dans les ouvrages de référence existants : « Car si c'étoit une fausseté, elle seroit marquée dans le recueil, et dès qu'on ne verrait pas dans ce recueil un fait sur le pied de fausseté, on le pourrait tenir pour veritable[316]. » Bayle était tout sauf naïf. Il savait que les controverses faisaient rage sur bien des faits et que le lecteur ne pouvait pas toujours savoir où était le vrai. Les critiques les plus exigeants et les plus apparemment crédibles commettaient eux-mêmes des dizaines d'erreurs. Les grands savants des deux siècles antérieurs – même Joseph Scaliger et Claude Saumaise – n'avaient pas seulement corrigé les fautes des autres, mais apporté les leurs. Au cours des controverses amères qui éclataient sans cesse entre historiens et philologues, la vérité rebondissait et filait aussi vite, et parfois avec la même violence, qu'une balle de tennis à Wimbledon[317]. Seul un dictionnaire des erreurs, soutenait Bayle, pouvait dérouler pour les lecteurs le fil d'Ariane qui les guiderait à travers le labyrinthe des polémiques savantes des deux siècles passés. Et jetant toutes ses métaphores, traditionnelles et modernes, dans le même panier, il suggérerait que le livre à venir pourrait s'appeler « la pierre de touche de tous les autres livres » et « la réserve d'or de la République des Lettres »[318].

La réaction du public au projet de Bayle prit deux formes : les critiques de certains lecteurs qu'il respectait, comme Leibniz, et un vaste bâillement collectif de tous les autres. Le très érudit Gilles Ménage lui-même, par exemple, trouve bien rébarbative l'idée d'un dictionnaire des erreurs, malgré son respect pour le talent de Bayle et les vœux qu'il formulait pour le succès de son entreprise[319].

Bayle opta, du coup, pour quelque chose de plus grandiose encore : un dictionnaire historique des personnes (et de quelques lieux) de l'Antiquité, du Moyen Âge et de l'époque moderne, le tout soutenu par un vaste appareil de références et de citations. Le *Dictionnaire* parut en décembre 1696, fut augmenté en 1702, et resta le livre de chevet de presque tout Européen cultivé pendant la plus grande partie du XVIII^e siècle. Ceux qui cherchaient à joindre l'érudition et la philosophie étaient singulièrement fascinés par ce livre. L'historien de l'art Johann Joachim Winckelmann, autre écrivain pionnier du XVIII^e siècle, qui concourut à transformer la tradition de l'érudition antiquaire en une nouvelle réalité étrange et riche, lut deux fois le *Dictionnaire* et recopia ce qu'il appela un « *iustum [...] volumen* », soit un choix d'articles de 1 300 pages, calligraphiées d'une écriture appliquée[320].

Il peut sembler curieux de faire de Bayle, penseur généralement connu comme l'un de ceux qui apprirent aux intellectuels des Lumières à douter de tout, un fondateur du savoir historique. De nombreux lecteurs virent dans le *Dictionnaire* un engin de subversion puissant dirigé contre la Bible, l'orthodoxie protestante et la notion même d'une connaissance exacte[321]. Et, sans doute, l'homme qui ne voyait dans l'histoire que les crimes et les infortunes de l'espèce humaine ne partageait-il pas l'optimisme de De Thou ou de Gibbon. Bayle revient souvent sur les erreurs et les contradictions – entre le très méprisé Moreri, qui s'était amusé avant lui à fabriquer un dictionnaire, et les sources ; entre les sources elles-mêmes ; entre les sources et le sens commun. Il martèle que les falsifications massives ont interféré avec les sources historiques en tout temps et en tout lieu. Tous les écrivains, païens ou chrétiens, ont déformé pour mieux condamner : « Cette méthode est de tous les tems et de tous les lieux : on a toujours cherché, et l'on cherche encore à tourner en ridicule la doctrine, et la personne de ses Adversaires ; et afin d'en venir à bout on suppose mille fables[322]. » Dans la note en bas de page austère (désignée par la lettre D) de sa notice sur Giacomo Bonfadius – un historien dont les ennemis machinèrent la condamnation et l'exécution pour sodomie –, Bayle ridiculise l'idée cicéronienne selon laquelle les historiens doivent et peuvent dire toute la vérité :

Rien n'est plus beau dans la théorie, que les idées du Législateur des Historiens [Cicéron] : il leur commande de n'ôser dire rien qui soit faux, et d'ôser dire tout ce qui est vrai ; mais ce sont des loix impraticables, tout comme celles du Décalogue dans l'état où le genre humain se trouve. [...] Remarquons d'ailleurs une grande différence entre des loix si semblables. Il n'y a qu'une parfaite sagesse, qui puisse accomplir le Décalogue ; et il faudrait être d'une folie achevée, pour accomplir les loix de l'Histoire. La vie éternelle est le fruit de l'obéissance au Décalogue, mais la mort temporelle est la suite presque inévitable de l'obéissance au Législateur des Historiens[323].

Les rigueurs de la subversion

Bien des lecteurs ont donc fait de Bayle l'ennemi juré de l'idée que l'histoire puisse jamais retenir dans ses filets des faits solides, et ont interprété le torrent d'irrévérences souterraines de ses notes en bas de page comme une volonté massive de subvertir toute certitude.

Mais les lecteurs de Bayle pouvaient – et peuvent encore – retenir de lui de nombreux enseignements, qui semblent parfois contradictoires entre eux. Car Bayle prêtait la même attention aux méthodes des bons savants qu'aux défauts des mauvais. Et il adouba ainsi ces mêmes règles de procédures savantes que Gibbon et Davis, un siècle plus tard, considéreront comme admises. Dans sa notice sur David, par exemple, Bayle écrit :

La Vie de ce grand Prince publiée par Mr. l'Abbé de Choisi est un bon Livre, et serait beaucoup meilleur, si l'on avoit pris la peine de marquer en marge les années de chaque fait, et les endroits de la Bible ou de Joseph qui ont fourni ce que l'on avance. Un Lecteur n'est pas bien aise d'ignorer si ce qu'il lit vient d'une source sacrée, ou d'une source profane[324].

La citation doit évidemment être complète et précise, comme les collections de témoignages. Les notes en bas de page de Bayle « flirtent » avec la futilité salace de la République des Lettres, de l'interprétation pornographique de certains passages bibliques aux anecdotes sexuelles sur tel ou tel philosophe ou savant. On doit à Bayle d'avoir conservé la description que fit Caspar Scioppius du moineau que, depuis la fenêtre de son meublé d'étudiant à Ingolstadt, il vit copuler vingt fois, puis mourir ; on lui doit aussi de connaître la réflexion que l'épisode inspira à Scioppius : « Ô sort infortuné ! Ce qui est assuré aux moineaux serait donc refusé aux hommes[325] ? » Les lecteurs se sont souvent demandé si

Bayle avait cherché à dissimuler aux yeux des censeurs les passages les plus scandaleux ou irrévérencieux de ses écrits en les plaçant en note plutôt que dans le texte. Or il semble hors de doute, comme Walter Rex l'a bien montré il y a une génération de cela, que Bayle ne cherchait pas à se cacher. Les plus hostiles de ses lecteurs n'étaient-ils pas eux aussi, après tout, des familiers des ouvrages d'érudition, et les explorateurs experts de leurs apparats savants ? Pas le moindre recoin, pas la moindre niche d'un commentaire suspect n'auraient échappé à leur attention[326].

Lorsque de sulfureux passages de ses notes attiraient les foudres des batteries orthodoxes (catholiques ou calvinistes), non seulement Bayle refusait de prendre la tangente, mais il alignait une défense puissante :

C'est un Dictionnaire Historique commenté. LAIS y doit avoir sa place aussi bien que LUCRECE. [...] Il faut y donner non seulement un Récit des actions les plus connues, mais aussi un détail exact des actions les moins connues ; et un Recueil de ce qui est dispersé en divers endroits. Il faut apporter des preuves, les examiner, les confronter, les éclaircir. C'est en un mot un Ouvrage de Compilation[327].

La revendication de la compilation ne visait pas seulement à défendre les passages malséants des notes. Car le mot, pour Bayle, était louangeur. D'autres écrivains plus élégants, qui refusaient de fournir l'intégralité de leurs preuves, discréditaient le savoir. La vaste accumulation à laquelle se livrait Bayle, d'extraits de textes, d'exégèses, de synthèses et de réfutations, s'exerçait réellement à la recherche de la vérité – la seule manière, en fait, de rassurer des lecteurs justement découragés par les méthodes ordinaires d'un savoir dépourvu de sens critique. Les historiens ordinaires déformaient ; alors que le « compilateur », qui conservait tout, même ce qui déplaisait, offrait au lecteur critique la plus grande vérité à laquelle l'homme pouvait s'efforcer. Bayle décrivait avec éloquence, voire avec passion, ces recherches obsédantes qui voulaient vérifier chaque fait :

Ils veulent tout vérifier, ils vont toujours à la source, ils examinent quel a été le but de l'Auteur, ils ne s'arrêtent pas au Passage dont ils ont besoin, ils considèrent avec attention ce qui le précède, ce qui le suit. Ils tâchent de faire de belles applications, et de bien lier leurs Autoritez : ils les comparent entre elles, ils les concilient ou bien ils montrent qu'elles se combattent. D'ailleurs ce peuvent être des gens qui se font une religion, dans les matieres de fait, de n'avancer rien sans preuve[328].

Bayle ne se contentait donc pas de remplir son dictionnaire de faits divertissants pris au hasard ; il faisait aussi l'exposé vigoureux, explicite et convaincant des pratiques antiquaires que l'on avait connues avant lui. Au contact de la pierre philosophale, le plomb d'une pratique était devenu l'or d'un précepte.

La dernière étape était facile. Bayle énonçait clairement que la forme double de son travail faisait sa nouveauté radicale : il s'était départi des règles littéraires. Comme il l'expliquait, « il a fallu que dans cet amas de toutes sortes de matieres je soutinsse deux personnages, celui d'Historien et celui de Commentateur ». L'historien apportait au texte les innombrables histoires, dépareillées et mal triées, de la vie et de la mort, des idées et des bizarreries de milliers d'individus. Le commentateur, poursuivait Bayle à l'adresse de ses lecteurs, tâchait de « discuter les choses, et comparer ensemble les Raisons du pour et du contre avec tout le desintéressement d'un fidelle Rapporteur »[329].

Le double récit de l'historien moderne – le récit dans lequel un texte présentait les résultats finaux, et le commentaire qui décrivait le chemin qu'il avait fallu parcourir pour les atteindre – était en même temps défini et défendu par Bayle. Poursuivi par des milliers

d'ennemis, catholiques et protestants, furieux de voir l'erreur régner sur des milliers de livres, rebelle à toute institution, Bayle ne pouvait compter que sur la seule autorité de son travail de savant. Le modèle qu'il s'était construit renforçait, plus que ne l'aurait fait tout autre choix, sa capacité à critiquer l'erreur et lui ouvrait – comme plus tard à Gibbon – un espace infini pour le déploiement de son ironie subversive[330].

Bayle n'est certes pas le seul savant de son époque qui ait fait usage de notes en bas de page. Les érudits protestants du Saint Empire romain le suivirent note pour note. Johanne Franz Budde (Buddeus) utilise des notes de sources détaillées pour étayer sa remarquable *Histoire de la philosophie des Hébreux*, publiée par l'orphelinat de Halle en 1702 ; de même que Christian Thomasius lorsqu'il publie, en 1712, un traité incisif dans lequel il fait un sort à la légende du sabbat des sorcières, et Friedrich Otto Mencke, dans sa biographie très érudite du savant et poète du XV^e siècle Ange Politien (1736), dont le point de départ avait été l'article fortement documenté sur Politien du *Dictionnaire* de Bayle[331]. Du côté catholique, les savants recherchaient des sources avec au moins autant de passion. Jansénistes français et italiens, comme Momigliano l'a montré depuis longtemps, devancèrent la tentative de Bayle pour donner un fondement théorique à la recherche documentaire, et ils égalèrent, quand ils ne la dépassèrent pas, la précision de sa pratique[332].

De la même manière que la taille sauvage fait croître et embellir les haies, les polémiques sauvages produisirent la plus riche moisson de notes. Le bibliste catholique Richard Simon mit en rage les autorités catholiques comme les théologiens protestants avec son *Histoire critique du Vieux Testament* (1678). Il y soutenait que le Pentateuque n'était pas la lettre même de la parole inspirée de Moïse, mais un choix opéré par les rédacteurs de l'ouvrage au sein d'un ensemble de documents beaucoup plus important à l'origine. Il ne se contentait pas de reprendre à son compte la suggestion dangereuse, déjà risquée par d'autres, selon laquelle Moïse pouvait ne pas avoir écrit lui-même entièrement la Bible ; il proposait aussi une théorie de rechange, propre à rendre compte de l'histoire du texte, et la soutenait d'une documentation riche et généreusement citée dans son ouvrage[333]. De part et d'autre de la frontière religieuse, des critiques scandalisés déclarèrent que Simon avait cité ses sources incorrectement ou imprécisément. Cette accusation le mit en fureur, surtout du fait que les critiques eux-mêmes copiaient les uns sur les autres de fausses accusations et négligeaient de vérifier les sources qu'il était supposé avoir mal employées[334].

Pour défendre son honneur et ses thèses, Richard Simon imagina une nouvelle forme de documentation pour l'*Histoire critique du texte du Nouveau Testament* qu'il publia en 1689. Dans le texte lui-même, expliquait-il dans sa Préface, il citait ses sources « en forme abrégée, et en suivant seulement le sens ». Mais, pour satisfaire les lecteurs qui pouvaient souhaiter connaître les termes exacts de ses sources, il plaçait les textes complets « au bas des pages, où chacun pourra les lire dans toute leur étendue et dans la langue des Auteurs »[335]. Simon faisait plus, en réalité, que ce qu'il disait. Il indiquait en général les sources précises de chaque citation ou paraphrase de son texte dans une glose marginale, puis il imposait le texte complet et une seconde indication sur son origine, dans une note en bas de page. Les critiques, s'ils ne désarmèrent pas, furent sans aucun doute pris à contre-pied par cette opération préventive.

Tous les auteurs qui abordaient des questions controversées autour des années 1700 savaient qu'ils avançaient sur des champs de mines : aussi les notes en bas de page

apparaissaient-elles pour bon nombre de ceux qui discutaient de sujets historiques ou philologiques comme la meilleure protection contre les attaques, ouvertes ou masquées. Mais, au-delà, c'est toute une série de conditions intellectuelles qui aidèrent à prendre conscience du problème de l'autorisation dans l'écriture du passé – toute une série de conditions qui, dans le cas de Bayle, pourraient très précisément s'énoncer ainsi : comment éviter un désastre ? Bayle, comme l'a bien montré Carlo Borghero, n'était qu'un parmi les dizaines d'érudits européens qui, dans les dernières années du XVII^e siècle, durent affronter non seulement les formes ordinaires de l'intolérance cléricale, mais une offensive beaucoup plus fondamentale contre leur discipline tout entière. Aucun humaniste ne l'ignorait : le très influent *Discours de la méthode* de Descartes joignait au programme d'une philosophie nouvelle une critique sévère de la connaissance historique. Descartes rabaissait l'histoire et les humanités à un passe-temps, ni plus ni moins informatif ou rigoureux que le voyage : l'un et l'autre ne faisaient que montrer la diversité infinie des opinions et des coutumes humaines. Mais il fournissait aussi à ses adversaires des armes qui pouvaient se retourner contre lui. Dans ses travaux mathématiques et philosophiques, Descartes montrait bien que les qualités formelles des arguments mathématiques leur apportaient la rigueur et l'universalité qui faisaient défaut au raisonnement humaniste. Or certains partisans de la connaissance historique, comme Pierre-Daniel Huet ou John Craig, appliquèrent directement la leçon à leurs propres travaux. Ils s'efforcèrent de rendre rigoureux leur criticisme historique en lui donnant la forme cartésienne (ou newtonienne) d'un enchaînement de déductions rigoureux[336].

Bayle et les producteurs de notes qui lui succédèrent retournaient à Descartes, me semble-t-il, une réplique plus constructive. Ils considéraient les méthodes recommandées par Bodin, et pratiquées par De Thou et d'autres, comme le fondement adéquat d'une enquête historique rigoureuse. Ils ne faisaient pas qu'appliquer, mais fixaient aussi les règles qui devaient vérifier ou prouver la fausseté des énoncés de l'historien ; et ils créaient la forme double du récit à deux voies comme celle qui saurait rendre explicite, à la manière des *Regulae* cartésiennes, que chaque argument proposé procédait rigoureusement de toutes les preuves nécessaires[337].

Comment prouver la fausseté des énoncés de l'historien

Les premiers pas du projet de dictionnaire de Bayle apportent un généreux soutien à cette analyse. Dans son « Projet », Bayle soulignait que son ouvrage trouverait de nombreux lecteurs, pour la raison précise que les sciences de l'histoire et de la philologie critiques connaissaient une floraison sans précédent :

Et qu'on ne me dise pas que nôtre siècle, revenu et guéri de l'esprit Critique qui regnoit dans le precedent, ne regarde que comme des pedanteries, les Ecrits de ceux qui corrigent les faussetez de fait, concernant ou l'Histoire particulière des grands hommes, ou le nom des villes, ou telles autres choses ; car il est certain à tout prendre, qu'on n'a jamais eu plus d'attachement qu'au'jourd'hui à ces sortes d'éclaircissemens. Pour un chercheur d'experiences Physiques, pour un Mathématicien, vous trouvez cent personnes qui étudient à fond l'Histoire avec toutes ses dependances ; et jamais la science de l'Antiquariat, je veux dire l'étude des médaillés, des inscriptions, des bas-reliefs etc., n'avoit été cultivée comme elle l'est présentement[338].

La voix de Bayle rend ici un son fier et positif. Mais il est révélateur que ce passage intervienne comme la réponse à une objection hypothétique. Bayle savait parfaitement que l'opinion populaire était contre lui. La vogue de la philosophie cartésienne et de la science expérimentale était telle que bon nombre d'humanistes redoutaient la disparition pure et simple de l'étude des textes et de l'histoire antiques. Cela explique, en retour, pourquoi Bayle crut nécessaire d'argumenter longuement contre l'opinion en vogue selon laquelle les mathématiques présentaient l'avantage sur la connaissance historique de « nous conduire jusqu'à des vérités inaccessibles au doute ». Au contraire, Bayle y insistait, les « certitudes » de l'histoire, si elles différaient de celles des mathématiques, étaient beaucoup plus concrètes, beaucoup mieux applicables à la vie humaine, « voire plus certaines, dans un sens métaphysique », que les « profondes abstractions des mathématiques »[339].

En un autre lieu de la même esquisse, Bayle reconnaissait que les problèmes liés à la citation contribuaient fortement à faire que l'histoire parût moins certaine qu'elle ne l'était :

Si un Auteur avance des choses sans citer d'où il les prend, on a lieu à croire qu'il n'en parle que par oui-dire ; s'il cite, on craint qu'il ne raporte mal le passage, ou qu'il ne l'entende mal. [...] Que faire donc, Monsieur, pour ôter tous ces sujets de défiance, y ayant un si grand nombre de livres qui n'ont jamais été refutez, et un si grand nombre de lecteurs, qui n'ont pas les livres où est contenue la suite des disputes literaires[340] ?

La dernière entrée de l'ébauche de dictionnaire que Bayle publia avec son « Projet » était l'hilarant « Zeuxis » et son évocation, d'une brillante ironie, des difficultés auxquelles s'était trouvé confronté le grand artiste grec lorsqu'il avait demandé à voir ses modèles nus. En bas de page, dans la note A, Bayle insiste sur l'importance réelle d'une citation qualifiée. Moreri, là comme ailleurs, avait fait complètement fausse route :

Il entasse toutes ses citations à la fin de chaque article, sans faire savoir qu'une chose a été dite par celui-ci, et une telle autre par celui-là : il laisse donc à son lecteur une grande peine, puis qu'il faut quelquefois heurter à plus de cinq ou six portes, avant que de trouver à qui parler[341].

La même chose, constate Bayle avec plaisir, a été remarquée par l'historien ecclésiastique Le Nain de Tillemont, l'une des sources favorites de Gibbon, dont les ouvrages, comme nous l'avons vu, consistaient pour l'essentiel en extraits tirés des documents originaux. Bayle fait l'éloge de la « méthode de citation » de Tillemont, qui est « de la plus grande exactitude ».

À l'évidence, Bayle concevait son dictionnaire comme lié à la défense des sciences historiques, et le mode de citation choisi comme un élément vital de l'entreprise. Mais ces solidarités ne semblent lui être apparues tout à fait clairement que lorsque le plus érudit et le plus brillant de ses critiques noua lui-même ces fils dans son argumentation. Leibniz, dans sa réponse au « Projet » de Bayle, décourageait son érudit correspondant de compiler une liste d'erreurs ou une doxographie de discussions savantes. Mais il tombait d'accord avec Bayle sur le fait que « des mathématiciens ou physiciens purs qui ignorent et méprisent toutes les autres connoissances, ont tort^[342] » ; et il assurait qu'une version limitée et réorientée de son projet, qui s'attacherait aux vérités plus qu'aux erreurs, serait très utile. Dans cet ouvrage de référence, un mode de citation dont la vocation ne serait pas de confondre davantage le lecteur, mais de démontrer, de façon concluante, où était la vérité, jouerait un rôle décisif. Leibniz était un éditeur d'expérience : il avait ouvert des chantiers dont d'autres personnages, de moindre envergure, avaient conduit la réalisation. Le conseil qu'il donne à Bayle est précis et avisé :

Pour cet effect je m' imagine que le meilleur seroit de parler de la matiere en elle même, de rapporter le plus souvent les passages des auteurs, sur lesquels on s'appuye, et de donner souvent leurs propres paroles à l'imitation de l'excellent ouvrage de Mons. du Cange. On pourra mettre ces paroles à la marge, parce-qu'on fera scrupule apparemment d'insérer souvent le grec ou le latin dans le corps du texte françois. Si l'ouvrage avoit esté entrepris en latin, on aurait eu plus de liberté là dessus, car en matiere de faits il n'y a rien de tel que de voir les propres paroles des auteurs^[343].

Les liens très étroits de la philosophie et de la philologie ressortent clairement de cette recherche, par Leibniz et Bayle, des modèles de citation les plus scrupuleux en usage dans la littérature philologique de leur temps ; ils en trouvent l'exemple dans la grande qualité de l'érudition catholique, qu'il s'agisse de l'historien de l'Église janséniste Tillemont évoqué par Bayle ou, pour Leibniz, du grand dictionnaire du latin médiéval de Charles Ducange, cette entreprise plus que bénédictine menée à bien par un juriste érudit.

Bayle – et cela compte pour nous plus encore – mit au point sa méthode nouvelle de citation au terme d'une réflexion et d'une discussion soutenues. Les notes en bas de page ne lui importaient pas seulement – et elles lui importaient grandement – parce que leur compilation lui demandait une énergie infinie et leur élaboration l'exercice d'un humour sardonique, mais aussi parce qu'elles étaient l'objet d'un réel effort épistémologique. Ainsi, quelles qu'aient été ses intentions ultimes, Bayle venait renforcer cette même discipline historique dont beaucoup avaient cru qu'il l'avait défiée. Et, il faut bien le dire, sa pratique ne s'accordait guère à ses principes. Bayle, comme ses ennemis, tronquait sans mot dire et, consciemment ou non, interprétait de travers les textes dont il demandait à ses imprimeurs de prendre des extraits (il évitait, autant que possible, de recopier lui-même de longs passages, car il y voyait une perte de temps). Il déclarait que tout savant se devait de fournir le titre et l'édition exacts des ouvrages cités, mais lui-même ne donnait souvent dans ses propres références que des informations bibliographiques incomplètes. Il se trouvait fréquemment lui aussi, comme d'autres, dans l'obligation de citer de mémoire, ou d'après des notes qu'il ne pouvait vérifier, des livres qu'il n'avait plus entre les mains. Pis encore, il citait des sources dont il n'avait jamais eu directement connaissance, tirant ce qu'il savait d'abrégés ou de comptes rendus^[344].

La nouveauté et l'utilité du modèle qu'il proposait apparaissent cependant clairement aujourd'hui. Ainsi, par exemple, de la stimulation que représenta l'œuvre de Bayle pour de

jeunes intellectuels qui souhaitent préserver la possibilité d'une connaissance historique effective tout en développant une épistémologie et une pratique critiques et modernes. L'Allemand F.W. Bierling, par exemple, parmi d'autres auteurs qui traitèrent de la crédibilité du témoignage historique (*de fide historica*), s'inscrit dans le sillage de Bayle lorsqu'il aborde explicitement le problème général d'une réglementation de la critique des sources. Bien longtemps avant que Ranke ne mît à la mode la plongée en archives, Bierling montrait, dans un ouvrage festonné de notes, que ces archives pouvaient être trompeuses. Bon nombre de ses contemporains, reconnaissait-il, jugeaient la chose impossible, mais l'analyse détaillée des documents en apportait la preuve. Les archives, expliquait-il, étaient principalement faites d'écrits rédigés par les ambassadeurs et d'autres fonctionnaires publics. Or ceux-ci avaient ordinairement à rendre compte de délibérations dont ils n'étaient pas les témoins directs, et à rapporter les intentions de monarques qui ne s'exprimaient pas avec franchise. Bref, leurs mémoires contenaient « ce que les ambassadeurs croient vrai ou jugent devoir être retenu, et non pas toujours ce qui est vrai ». Une note précise concluait le trait : Hugo Grotius, lorsqu'il était ambassadeur de Suède, passait toutes ses journées et le plus gros de ses nuits à écrire de la théologie, et gratifiait le comte d'Oxenstierna des divers cancanes qu'il captait dans les rues (« des nouvelles du Pont-Neuf en beau latin »). Une archive faite de ce genre de rapports, et un récit composé sur leur base, pouvaient, certes, fournir les noms et des dates justes, mais difficilement une histoire interne des événements. Aussi des archives et des chroniques constituées et compilées en toute bonne foi pouvaient-elles se contredire mutuellement^[345]. Bierling n'en faisait pas une raison de désespérer ; mais lui comme son contemporain, le savant hollandais Jacob Perizonius, prônaient en conséquence une foi mitigée, plutôt qu'aveugle, dans la recherche historique^[346]. Et l'un et l'autre ne sont que deux des plus connus parmi les nombreux écrivains qui s'engagèrent dans les débats complexes de la fin du XVII^e et du XVIII^e siècle sur les arguments d'un pyrrhonisme historique et les conditions d'une crédibilité de la discipline^[347]. Ces auteurs, comme Markus Völkel l'a montré, ne parvinrent pas toujours à des conclusions neuves, ni à des formulations rigoureuses. Mais la forme d'exposition rigoureusement documentée que Bierling et d'autres adoptèrent était neuve par elle-même – et reflétait le développement plus général de nouveaux modèles pour la pratique savante.

Le modèle d'exposition de Bayle était toutefois encore privé d'un élément essentiel, comme Gibbon l'a noté il y a déjà longtemps, et Lipking confirmé plus récemment : l'économie. Bayle écrivait rapidement ses articles, puis ajoutait de nouveaux éléments d'information au commentaire – et non pas au texte lui-même – dans des versions ultérieures. Ce commentaire devenait si complexe, et parfois si contradictoire, que les lecteurs se sentaient souvent pris au piège, et contraints de revenir sans cesse sur leurs propres pas, comme des joueurs de Monopoly renvoyés à la case départ^[348]. La machine était tout simplement trop compliquée et trop incertaine : avec ce texte aérien planant au-dessus d'un commentaire d'une profondeur et d'une science écrasantes, comme un éphémère au-dessus d'un marécage, Bayle proposait un merveilleux modèle de réflexion critique, mais un piètre exemple de récit historique. Ses brillantes discussions théoriques pouvaient elles-mêmes, dispersées et inaccessibles comme elles l'étaient, échapper à l'attention des lecteurs. Heureusement, Jean Le Clerc, l'un des ennemis de Bayle, mais comme lui huguenot et intellectuel réfugié, formula ses découvertes et les amendements qu'il fallait leur apporter

avec une brièveté et un éclat qui avaient souvent fait défaut à l'auteur[349]. Né à Genève, Le Clerc y avait mené ses études avant de séjourner à Grenoble et Saumur, puis de gagner les Pays-Bas. Comme Bayle, il enseigna à Rotterdam, non pas cependant dans l'illustre *Gymnasium*, mais au Séminaire de théologie des Remonstrants (une tendance relativement libérale qui avait rompu avec la principale Église calviniste de Hollande). Comme Bayle, il devint un brillant journaliste, remplissant la boîte aux lettres des citoyens de la République des Lettres de séries entières de *Bibliothèques* dans lesquelles il rendait compte des dernières nouveautés du savoir et de la science. Comme Bayle, il connaissait la philosophie de son temps, celle de Locke surtout (il avait rencontré le philosophe lors d'un séjour en Angleterre) et entretint à travers toute l'Europe un vaste réseau de correspondance[350].

Le Clerc avait le don de la formulation rapide, synthétique, de problèmes et de procédures complexes. Son *Ars critica*, par exemple, résumait deux siècles de travaux dans les domaines de la critique textuelle et historique avec autorité et élégance[351]. Le Clerc publia lui-même sa *Parrhasiana*, recueil de propos de table fictifs (la coutume était plutôt de mourir et de confier à un disciple la responsabilité gentiment scabreuse de ce genre de publications) dans lequel il débattait avec brio de la fonction savante et de la forme littéraire de la note en bas de page. Pour de nombreux critiques, reconnaissait-il, il fallait suivre l'exemple des Anciens, « qui ne citent que très-rarement les Auteurs dont il se sont servis ; comme lors qu'il y a entre eux quelque diversité de sentimens[352] ». Mais Le Clerc insistait sur le fait que l'ancienneté ne suffisait pas pour donner autorité à une pratique mauvaise. En histoire comme en science, les modernes avaient le droit de mettre à l'épreuve les formes et les idées héritées de l'Antiquité. Le recours de l'historien à des notes en bas de page était pour Le Clerc le signe d'une rationalité critique :

En effet, si la chose est mauvaise en soi, l'exemple des Anciens ne la rend pas meilleure, et rien ne nous doit empêcher de faire mieux qu'eux. La République des Lettres est enfin devenue un país de raison et de lumière, et non d'autorité et de foi aveugle, comme elle ne l'a été que trop long-temps. La multitude n'y prouve plus rien, et les cabales n'y ont plus de lieu. Il n'y a aucune Loi divine, ni humaine, qui nous défende de perfectionner l'Art d'écrire l'Histoire ; comme on a tâché de perfectionner les autres Arts et les autres Sciences[353].

Le Clerc ne condamnait pas tous les historiens qui n'avaient pas fait de notes. Il a par exemple – le cas est typique – plus d'un mot aimable à l'égard de De Thou[354]. Mais à son époque, il le dit clairement, seul l'historien qui s'opposait à tout contrôle de ses affirmations pouvait refuser de citer ses sources[355]. La modernité intellectuelle de la note en bas de page – la nouveauté et la rationalité du procédé, simultanément reconnues et repoussées par Hume – prenait avec Le Clerc des couleurs héroïques.

Bayle, en revanche, était resté peu attentif (pour ne pas dire plus) à cette exigence pratique du savoir moderne. Sa pratique littéraire, comme plus d'un savant de son époque l'a relevé, est caractéristique des érudits de la fin du XVI^e et du XVII^e siècle. Bon nombre d'entre eux préféraient la synthèse à l'analyse, et les compilations massives à la recherche des distinctions de détail. Le type même de leur production est l'énorme édition des *Variorum*, dont Pope et ses amis firent des gorges chaudes, une anthologie d'exégèses savantes dans laquelle les notes, ou les commentaires entiers, d'une armée d'érudits s'agglutinaient autour d'un seul texte classique. Non seulement ce genre d'apparat ménageait une étonnante cacophonie entre des voix différentes, mais il menaçait d'obscurcir le texte qu'il fallait expliquer autant que les méthodes et les préoccupations de chacun des commentateurs.

Le Clerc, critique expérimenté et attentif d'ouvrages savants de toutes sortes, précisait les services que les notes pouvaient rendre, mais aussi la forme qu'elles devaient prendre. Il fallait, disait-il, décomposer les commentaires des *Variorum* selon leurs différents éléments constitutants et réordonner ceux-ci pour un plus grand bénéfice du lecteur. L'éditeur devait, au-dessous du texte, donner en lecture quelque chose de précis, où se combinent le souci – qui animait Bayle – de l'authenticité des sources et celui d'un certain confort du lecteur :

Des Notes conçues en bons termes, en peu de mots, et où l'on n'avance rien sans le prouver, ou sans indiquer au moins quelque bon Auteur, où l'on puisse voir la vérification de ce qu'on dit ; en marquant si bien l'endroit, qu'il soit facile au Lecteur de le trouver, si il a besoin de le chercher ; des Notes, dis-je, de cette sorte, sont un trésor pour la plupart des Lecteurs[356].

On trouverait par ailleurs, en fin de volume, des commentaires complets et personnels, ainsi que des digressions sur l'un ou l'autre point de détail. Les lecteurs, Le Clerc l'admettait, étaient « ravis » de disposer de tous les matériaux que les *variorum* offraient[357]. Mais le commentaire complet que les spécialistes trouveraient à la fin d'un volume devait être nettement distinct du guide concis, mais bien documenté, que les notes en bas de page proposeraient. Les notes les plus longues devaient elles aussi être redistribuées ligne par ligne, et non pas commentaire par commentaire comme l'avaient fait certains éditeurs ; sans quoi l'information était trop débordante pour demeurer utile. Le lecteur d'une édition bien faite ne doit en aucun cas, expliquait Le Clerc, être contraint – comme celui des *Variorum* de César par Jungermann – de « feuilleter tout un Volume pour trouver ce que chacun a dit, ce qui est long et ennuyeux[358] ».

Le Clerc ne donnait donc pas seulement une dimension spectaculaire à la nécessité du soutien intellectuel que les notes en bas de page pouvaient apporter au lecteur ; il dessinait le programme de leur fabrication, auquel, comme il le savait fort bien, savants et imprimeurs devaient collaborer. C'était évidemment une tâche de longue haleine que de définir une et une seule pratique de la citation, propre à être adoptée par les divers milieux dans lesquels les savants européens luttèrent bec et notes pour la conquête d'un espace intellectuel. À l'intérieur même d'une seule province de la République des Lettres, la diversité des pratiques de citation pouvait donner lieu à des débordements polémiques. Quand l'érudit curé Jean-Baptiste Thiers partit en guerre contre l'histoire critique de Jacques Boileau sur la place de la flagellation dans l'histoire chrétienne, où celui-ci déniait l'antiquité d'une telle pratique, son fléau s'abattit sur les précisions oiseuses qui gonflaient le volume de l'ouvrage : « Souvent il cite l'année et le lieu de l'Édition des Livres, le nom des Imprimeurs ou Libraires, les pages et les feuillets des Livres, et quelquefois même les lettres majuscules qui sont aux marges et les lignes des pages[359]. » Boileau, regrettait Thiers, saturait son livre de ces données bibliographiques inutiles, de cette « érudition de libraire », même lorsque l'ouvrage cité n'avait connu qu'une seule édition. Boileau descendait parfois jusqu'à un niveau de détail pédant jamais atteint depuis l'invention de l'imprimerie. Dans d'autres cas, il ne donnait pas une seule indication précise : « À quoi bon toutes ces citations si scrupuleuses et si affectées, sinon pour grossir son Histoire qui n'eût pas laissé d'être trop grosse sans toutes ces minuties[360] ? » Même dans les cercles érudits du clergé français, l'excès de savoir pouvait, à l'évidence, n'être pas un passeport pour une longue vie, mais pour l'oubli.

À la fin du XVII^e et au XVIII^e siècle, pourtant, le processus que Le Clerc avait appelé de ses vœux s'amorça progressivement, sans pourtant, ni alors ni depuis, parvenir jusqu'à son

terme. À travers toute l'Europe, écrivains et éditeurs convergèrent pour faire en sorte que, sous tous ses aspects, la présentation matérielle d'un texte reflète son contenu et guide la lecture[361]. À cette époque-là, par exemple, la collaboration des spécialistes de l'Antiquité avec les éditeurs permit d'établir la convention que les lignes d'un texte classique seraient numérotées en continu, livre par livre ou section par section. Ainsi les commentateurs pouvaient-ils discuter du même problème d'un bout à l'autre de l'Europe sans supposer que chacun des participants au débat connaissait le texte par cœur, ni devoir renvoyer aux pages et aux lignes d'une édition particulière, selon les pratiques qui avaient dominé depuis l'invention de l'imprimerie[362]. Le mélange de considérations pratiques et esthétiques qui conduisait les antiquisants à renoncer aux procédures les plus anciennes infléchit aussi la pratique de l'histoire. Ce n'est que lorsque les notes en bas de page cessèrent d'être seulement une mode intellectuelle pour devenir typographiquement commodes qu'elles entrèrent vraiment dans la boîte à outils littéraire de l'historien ordinaire.

Ce dernier développement occupa les années 1700 à 1750[363]. David Hume, là encore, nous en a laissé un témoignage décisif, en adressant la lettre dans laquelle il enjoignait Gibbon de faire de ses notes en fin de volume des notes en bas de page, non pas directement à Gibbon, mais à leur éditeur commun, William Strahan. Hume s'en explique ainsi : « Je pensais lui [Gibbon] donner mon avis sur la manière de le publier ; mais puisque c'est pour l'heure à vous que j'écris, cela revient au même[364]. » La conception nouvelle que Hume se faisait de la manière dont on devait lire l'histoire allait de pair avec une conception nouvelle de la manière dont on devait l'écrire – et celle-ci, à son tour, avec une conception nouvelle de ce que l'auteur pouvait attendre de son éditeur. Sur tous ces points, la dette de Hume – comme celle de Gibbon et de Möser – était considérable envers ces penseurs français de la fin du XVII^e siècle qui avaient trouvé en Hollande un refuge contre l'intolérance religieuse de Louis XIV, dans l'érudition un refuge contre l'oppression des orthodoxies théologiques, et dans les notes en bas de page un refuge contre l'intolérance intellectuelle de Descartes.

Épilogue : quelques notes de conclusion

Gibbon et Möser, Robertson et Wolf appliquèrent à des récits au long cours le modèle élaboré à une petite échelle, pour chaque article de son *Dictionnaire*, par Pierre Bayle – Bayle qui avait lui-même à l'esprit les recommandations de Le Clerc à l'adresse des lecteurs de compilations érudites. Ainsi la critique historique moderne devenait-elle possible. Ranke n'eut à ajouter que deux ingrédients, qui se révélèrent cependant décisifs. Il donna un tour romanesque au processus de la recherche et de la critique, faisant de la note en bas de page et des divers appendices d'un ouvrage une source de plaisir plus qu'une matière à louange. Les scrupuleux savants des XVII^e et XVIII^e siècles européens fixèrent bon nombre des traits de la pratique historique moderne. Mais ils anticipèrent rarement l'ardeur enthousiaste de Ranke, et sa faculté d'arriver au terme d'une journée enfouie dans la poussière d'archives moisis le cœur battant d'une excitation intacte pour la découverte et pour le travail de l'interprétation.

Leibniz, habitué des archives – et qui édita des sources à une échelle « industrielle » –, regrettait amèrement les dommages dont ses yeux avaient payé le déchiffrement de manuscrits illisibles. Il n'attachait que peu d'intérêt au détail des manuscrits dont il livrait le contenu au public^[365]. Gibbon, en dépit de sa grande maîtrise de la note en bas de page comme forme littéraire, balança longtemps au sujet des liens entre le récit et l'érudition. Il conservait une tendance à dénigrer ce qu'il décrivait comme « le parchemin poussiéreux et le style barbare des archives du Moyen Âge^[366] », et regrette dans ses *Mémoires* de s'être autorisé à se laisser convaincre de défigurer son récit par des notes en bas de page. Il écrit, à propos des deux éditions bâloises de *l'Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain* : « De leurs quatorze volumes in-octavo, les deux derniers contiennent la totalité des notes. C'est l'importunité du public qui m'a contraint à déplacer ces notes de la fin du volume au bas des pages : mais je me suis souvent repenti de ma complaisance^[367]. » Le rappel du conseil donné par Hume comme « importunité du public » est porteur d'une ironie bien caractéristique. Ranke, lui, s'efforça au contraire d'apporter charme et suspens à la recherche et à la critique.

Il créa dans le même temps, de façon informelle et dans sa propre maison, une institution centrale de la nouvelle histoire : le séminaire d'histoire du XIX^e siècle, au sein duquel de jeunes étudiants s'initiaient aux outils de leur métier en affrontant des problèmes techniques choisis par leur maître, sous la conduite et avec l'aide de son esprit critique toujours en alerte. La plupart des premiers séminaires d'histoire ressemblèrent à celui de Ranke. De dimensions réduites, sans aucun soutien des pouvoirs publics, ils étaient plus pauvres et moins ambitieux que l'institut historique d'État de Göttingen. Ils obtinrent petit à petit un modeste appui officiel, sous la forme de bourses allouées aux chercheurs, de prix ou de bibliothèques de travail pour la consultation des sources primaires. Mais les séminaires de l'Université allemande n'ont jamais connu alors, fût-ce aux plus beaux jours, les subventions massives qui permirent à de nombreuses bibliothèques de séminaires, après la Seconde Guerre mondiale, de s'épanouir jusqu'à pouvoir constituer de véritables collections de recherche indépendantes. Un historien du milieu du XIX^e siècle pouvait s'estimer heureux

s'il parvenait à convaincre son ministre de tutelle de faire l'achat de quelques rayonnages de sources primaires et d'ouvrages de référence pour les élèves de son séminaire. Il fallut des décennies de développement, les nombreux chantages que permettaient les offres venues de l'extérieur et la conscience de plus en plus vive que les professeurs ne pouvaient plus subvenir à leurs propres besoins en bibliothèques de recherche, pour que les séminaires – en Allemagne et ailleurs – deviennent ce qu'ils sont aujourd'hui.

Les séminaires allemands apportaient pourtant quelque chose de neuf. L'espace de discussion technique qu'ils ouvraient et les dissertations brèves et précises, portant sur la critique des sources, auxquelles leurs pensionnaires se consacraient créaient un nouveau style de discipline et une nouvelle atmosphère. Seule une capacité éprouvée à manier avec dextérité et enthousiasme les outils et les techniques de l'érudition pouvait permettre un avancement de carrière[368]. À la Renaissance, lorsque des gentilshommes écrivaient de l'histoire rhétorique à l'intention de leurs cadets, l'érudition pouvait, certes, soutenir l'utilité d'un texte ; mais son déploiement excessif ne pouvait qu'affaiblir, et non pas renforcer, l'impact moral et pragmatique de l'histoire racontée. Dans la République des Lettres des XVII^e et XVIII^e siècles, les notes en bas de page de Bayle et Gibbon pouvaient faire à leur auteur une double réputation d'impudence et d'érudition. Ces appareils critiques prouvaient qu'ils avaient bien usé de leur bibliothèque personnelle et incitaient d'autres auteurs à travailler et à écrire selon les mêmes modes. Mais c'est dans le nouveau système universitaire de l'Allemagne du XIX^e siècle, où l'on attachait beaucoup plus de prix aux hypothèses originales qu'aux récits éloquents, qu'un auteur put devenir plus célèbre pour ses notes et appendices documentaires que pour le texte même de ses ouvrages, et que l'on préféra souvent un modèle d'argumentation critique à un modèle d'argumentation constructive. Il n'est guère surprenant que tant de brillants jeunes gens de cette époque, par exemple Heinrich Nissen, aient pris des problèmes de critique des sources pour sujets de leurs (très annotées) dissertations doctorales : forme et contenu pouvaient enfin aller de pair[369].

L'accès de la note en bas de page au statut intellectuel d'un indispensable instrument scientifique s'accompagna souvent, hélas, de son déclin stylistique : elle n'était plus qu'une liste de citations d'archives très abrégées. Ranke, que l'on suppose être le savant magicien inventeur de l'apparat critique moderne, détestait, en fait, les notes en bas de page et ne leur apportait pas le soin et l'ingéniosité qu'il réservait à ses recherches proprement dites ou à la rédaction des appendices de ses ouvrages. Les notes en bas de page jetaient plus de feux au XVIII^e siècle, lorsqu'elles servaient à commenter ironiquement le récit raconté dans le corps du texte bien autant qu'à étayer sa véracité. Au XIX^e siècle, les notes perdent le rôle, éminent, du chœur tragique, pour jouer celui, ingrat, d'un peuple d'ouvriers dans une usine immense et sale. Ce qui avait commencé comme un art devenait une routine.

Dans un brillant passage, Gibbon dissèque les cinq volumes des *Origines Guelficae*, l'ensemble de documents recueilli par Leibniz auprès des ducs de Hanovre : « On y repère l'empreinte de plusieurs ouvriers : l'esprit original et audacieux de Leibniz, l'érudition brute et les conjectures hâtives de Gruber et le discours critique de Scheid[370]. » On pourrait presque en dire de même – si l'on pouvait écrire des phrases pareilles ! – de la note en bas de page. Véritable palimpseste, son examen révèle des techniques élaborées à la Renaissance, des règles critiques établies pour la première fois à l'époque de la révolution scientifique, des

institutions créées au XIX^e siècle, l'ironie de Gibbon et l'empathie de Ranke, et la critique formelle, captieuse mais essentielle, de Léo.

L'histoire des pratiques de la recherche et de leur exposition dans des écrits historiques devint pour Ranke une autojustification (et une autodramatisation) plus qu'une description attentive. Cela n'a rien pour nous étonner : dans une culture protestante, la vertu est nécessairement associée à une ambition de nouveauté et de réforme.

La double dimension du récit historique

Mais l'histoire de la note en bas de page permet un certain nombre de conclusions plus larges. Considéré au point de vue pratique, plus que théorique, le discours historique en général avance à pas progressifs, il ne fait pas de saut ; il évolue, sans révolution. Toute une composante de cette trajectoire est aisément identifiable. Les historiens ont toujours « raflé » leurs techniques lors de rapides coups de main sur les scintillants présentoirs des boutiques d'autres disciplines, et continuent d'employer ces techniques alors qu'ils ont oublié depuis longtemps les mobiles théoriques de leur usage ; de même qu'ils font en sorte d'oublier certaines objections ou réserves bien fondées. Sans oubli, l'histoire ne pourrait plus s'écrire. Mais cette avancée en crabe des pratiques défie la geste dramatique des séismes qui traverseraient l'histoire de l'histoire, geste traditionnellement déclamée dans les préfaces et dans les manifestes, puis reprise dans de nombreux ouvrages d'historiographie. Nulle accumulation de notes en bas de page ne parviendra nécessairement à réunir ces deux histoires[371].

L'histoire de la note en bas de page nous montre aussi que les changements significatifs dans les disciplines intellectuelles modernes ne résultent pas tous de la recherche d'un pouvoir intellectuel ou personnel, pourtant si souvent invoqué pour expliquer, par exemple, l'émergence de la science moderne. Certes, diverses phases bien précises de la genèse de la culture historique reflètent des conflits de pouvoir. Par exemple, la passion du témoignage des sources et de la preuve rigoureuse caractérise l'érudition historique du dernier XVI^e siècle et celle du premier XIX^e siècle. Or, chacune de ces périodes fut le théâtre d'un vaste affrontement entre des institutions anciennes et une contestation radicale. Au XVI^e siècle, les défenseurs des vieilles pratiques de l'Église médiévale, sanctionnées par la tradition plus que par les textes, et des vieilles formes sociales, protégées par la mémoire et par la tradition plus que par l'histoire et la loi écrites, se heurtaient à l'esprit d'innovation des réformateurs de l'Église et à l'agressivité des réformateurs de l'État. Au début du XIX^e siècle, les fidèles de l'Ancien Régime se heurtaient aux partisans de la Révolution qui l'avait renversé. Dans les deux cas, attaquants et défenseurs d'un certain nombre de pratiques assiégées cherchaient à confirmer leurs positions par l'exemple du passé. Le développement rapide de nouvelles techniques de recherche et d'argumentation avait partie directement liée avec un combat d'une tout autre ampleur, au nom de la patrie ou au nom de la foi. Mais l'histoire de la note en bas de page compta aussi beaucoup d'acteurs que leur fortune privée ou leur indépendance personnelle libérait du besoin d'attaquer ou de défendre des institutions, de gagner des disciples ou de s'organiser contre des ennemis. Telle ou telle singularité ou idiosyncrasie, mais aussi bien des groupes sociaux plus importants, aidèrent à effectuer ce qui était, au bout du compte, un changement de forme et de pratique à l'intérieur d'un genre littéraire.

L'histoire de la note en bas de page jette enfin un nouveau jour sur la nature de l'histoire comme entreprise littéraire. Dans les dernières années, plusieurs savants ont soutenu, non sans écho, que l'histoire n'était rien d'autre qu'une fiction, une variante de la littérature

d'imagination – un récit parmi d'autres. D'autres ont contredit les premiers, insistant sur le fait que les historiens ne faisaient pas qu'écrire des phrases élégantes, mais poursuivaient des recherches érudites[372]. Mais aucun des deux camps n'a répondu à la question suivante, qui semble pourtant essentielle : quel rôle la recherche joue-t-elle dans l'écriture des récits d'histoire ? Léon Goldstein explique dans un livre provocant et bien informé, *His-torical Knowing*, que l'histoire se compose d'une superstructure et d'une infrastructure. La première est « cette partie de l'entreprise historique visible aux consommateurs non historiens de la production des historiens » ; la seconde, « cette série d'activités intellectuelles par lesquelles le passé historique est constitué en recherche historique ». Il pointe justement que la plupart des travaux sur la philosophie de l'histoire n'ont eu affaire qu'à la superstructure et propose un modèle d'analyse séduisant pour l'analyse symétrique de l'infrastructure. Des analyses utiles, directement liées aux textes, de la pratique de la citation chez les historiens témoignent du sérieux avec lequel Goldstein envisage la tâche de montrer que l'histoire est une discipline d'investigation, et non pas seulement une certaine manière de dire des histoires[373].

Mais Goldstein lui-même contourne le point crucial, du point de vue des formes rhétoriques, de notre enquête : l'histoire moderne est moderne pour la raison précise qu'elle donne une forme littéraire cohérente aux deux dimensions de l'entreprise historique. Goldstein soutient que la superstructure de l'histoire, sa forme narrative, n'a pas connu de développement fondamental au cours des siècles ; seule son infrastructure, toujours en expansion, avec la floraison de ses nouvelles méthodes, de ses nouvelles questions, de ses nouvelles sources, aurait radicalement changé avec le temps. Dans les faits, pourtant, l'histoire de la note en bas de page montre que l'histoire narrative a formellement « bougé » en permanence dans les derniers siècles, et qu'elle a évolué parce que les historiens n'ont cessé de chercher de nouvelles manières de dire l'histoire de leurs recherches aussi bien que l'histoire des objets dont ils traitaient, à deux niveaux séparés et dans des temps différents. L'histoire de la recherche historique et celle de la rhétorique historique ne peuvent donc, pour nous résumer, être utilement disjointes. Les tentatives les mieux informées d'y parvenir brouillent les évolutions qu'elles s'efforcent de clarifier. Les textes historiques ne sont pas aussi simplement narratifs que tout autre récit ; ils sont le fruit d'une investigation et d'une argumentation critiques dont témoignent les notes en bas de page. Mais seul le travail littéraire de composition des notes permet à l'historien de représenter, en toute imperfection, la recherche qui sous-tend son texte. L'examen de ces notes revient donc à montrer que tout effort rigoureux pour distinguer l'histoire comme science de l'histoire comme art ne peut se prévaloir que d'une certaine candeur. Car il ne projette finalement que peu de lumière sur les développements actuels de l'historiographie moderne. Une analyse rhétorique complète de l'historiographie moderne se devrait d'inclure la rhétorique de l'annotation à la présentation des rhétoriques actuelles de la narration.

Les pratiques historiennes de la citation ont rarement assumé leurs propres prémisses. Les notes en bas de page n'ont jamais assuré, et ne pourront jamais assurer, un support pour tout fait exposé dans un ouvrage donné. Nul appareil critique ne peut prévenir toute erreur, ni supprimer tout désaccord possible. Les historiens les plus sages savent que leur métier tient de l'art du tissage de Pénélope : notes en bas de page et texte ne cesseront de se nouer ensemble dans un échange continuellement changeant de modèles et de couleurs[374]. Il n'en

reste pas moins que la note, culturellement contingente et éminemment faillible, propose la seule garantie dont nous puissions disposer que les états donnés du passé découlent de sources identifiables. Et tel est l'unique critère selon lequel nous devons les considérer[375].

Seul l'usage des notes et les recherches techniques qui lui sont liées permettent de résister aux tentatives auxquelles se livrent les gouvernements modernes, qu'ils soient démocratiques ou tyranniques, pour masquer les compromis qu'ils ont passés, les morts dont ils sont responsables, les tortures qu'eux-mêmes ou leurs alliés ont infligées. Ce n'est pas un hasard si le cardinal Arns, qui protégea les juristes qui avaient fait état de l'usage de la torture contre des citoyens brésiliens, s'était formé au métier d'historien, au plus haut niveau, à Paris dans les années 1950[376]. Seul l'usage des notes en bas de page autorise l'historien à faire de ses textes, non pas des monologues, mais des conversations auxquelles les savants qui leur sont contemporains, comme leurs prédécesseurs et comme leurs successeurs, peuvent prendre part. Ce n'est pas non plus une coïncidence si le système de notes le plus élaboré jamais entrepris – sur quatre niveaux ! – survint dans l'une des premières publications de l'institut Warburg[377]. Le riche appareil, très significativement produit par les premiers membres de l'institut, n'était pas la collation routinière de ce qui était pertinent et de ce qui ne l'était pas, de l'essentiel et du trivial. Il proposait le témoignage écrit d'une expérience de travail dont la bibliothèque du Warburg offrait le lieu – un lieu où la rencontre de diverses traditions juxtaposées sous des formes radicalement nouvelles était destinée à provoquer la créativité des lecteurs[378].

Mais les meilleures notes en bas de page ne protègent pas de tout abus. Comme l'a bien montré Nicole Loraux, Bachofen et ses disciples ont donné comme une « vérité universelle » le fait que la femme, dans l'acte de la génération, était l'analogue d'une sorte de sol. Or, Bachofen lui-même ne l'a pas caché, il ne s'agissait nullement là de l'héritage de quelque sagesse primitive, mais de quelques mots extraits de deux ouvrages différents, le *Ménexène* de Platon et les *Moralia* de Plutarque. Bachofen a juxtaposé les deux passages sans prendre garde à la différence de leurs contextes, bien qu'il ait connu les deux ouvrages, comme tant d'autres ouvrages, de toute première main. Mais pis encore, il ne donnait pas toujours ses sources lorsqu'il expliquait que la femme est semblable à une terre ; et ses disciples ne pouvaient, du coup, que tout ignorer de l'origine de ce savoir. Ainsi, tel ou tel fragment d'un ouvrage très bien connu a-t-il parfois pu, extrait de son contexte, servir un propos qu'aucun interprète du texte original n'aurait pu prévoir ni approuver – et cela à l'époque des citations précises et des analyses de sources. Nul modèle de savoir n'a pu jusqu'ici exclure ce genre de dérapages, ordinaire du fait que des citations, justes ou fausses, sont souvent incorporées à un domaine de littérature savante, passant de main en main comme une pièce usée, sans jamais ou presque jamais être rapportées à leurs origines[379].

Les notes en bas de page ne garantissent rien par elles-mêmes. Les ennemis de la vérité – et la vérité a ses ennemis – peuvent les utiliser dans le but de dénier des faits pour l'affirmation desquels d'honnêtes historiens ont recours aux mêmes notes[380]. Les ennemis des idées – car les idées aussi ont leurs ennemis – peuvent les utiliser pour accumuler des citations et des références qui ne rencontreront jamais l'intérêt d'aucun lecteur, ou pour attaquer quiconque risquerait une nouvelle hypothèse. Les notes en bas de page sont pourtant une part indispensable, bien qu'elle soit peut-être la plus confuse, de ce mélange lui-même indispensable et embrouillé de science et d'art que l'on enveloppe sous le nom

d'histoire moderne.

Index des noms*

Abbt, Thomas.
Abraham, David.
Accursius.
Acton, Lord.
Anecdotes sur M^{me} la comtesse du Barry.
Annius de Viterbe.
Apion.
Aristarque.
Aristophane de Byzance.
Aristote.
Asser.
Aulu-Gelle.
Bachofen, Johann Jakob.
Baronio, Cesare.
Barrymore, John.
Bartoli, Giuseppe.
Baudouin, François.
Bayle, Pierre.
Beaufort, Louis de.
Beausobre, Isaac de.
Bède le Vénérable.
Bentley, Richard.
Bernard de Clairvaux.
Bernays, Jacob.
Bernays, Michael.
Bérose.
Bierling, F. W.
Bloch, Marc.
Böckh, August.
Bochart, Samuel.
Bodin, Jean.
Boileau, Jacques.
Boim, Michael.
Bonfadius, Giacomo.
Borghero, Carlo.
Bosio, Antonio.
Boyle, Charles.
Brackmann, Albert.
Braudel, Fernand.
Brisson, Bartolomé.
Brooke, Ralph.
Bruni, Leonardo.
Bruno, Giordano.
Buckley, Samuel.
Budde, Johanne Frantz.
Buondelmonti, Cristoforo.
Burckhardt, Jacob.
Bury, John B.
Butterfield, Herbert.
Calco, Tristano.
Callisthène.
Camden, William.
Campano, Giannantonio.

Carte, Thomas.
Casaubon, Isaac.
Céard, Jean.
Cervantès.
Cicéron, 67.
Cluverius, Philippe.
Collatio legum Romanarum et Mosaicarum.
Commynes, Philippe de.
Corio, Bernardino.
Cotton, Robert.
Coulanges, Fustel de.
Craig, John.
Cyriaque d'Ancône.
Dante Alighieri.
Davis, H. E.
Demetrius de Phalère.
Descartes, René.
Dickens, Arthur G.
Don Sin, Andreas.
Dorislaus, Isaac.
Droysen, Johann Gustav.
Ducange, Charles.
Dumézil, Georges.
Dupuy, Cristophe.
Eginhard.
Eliot, T. S.
Erasmus, Hendrik J.
Erythraeus, Janus Nicius.
Eschyle.
Eusèbe de Césarée.
Fabroni, Angelo.
Farge, Arlette.
Febvre, Lucien.
Fishbane, Michael.
Flacius Illyricus, Matthias.
Flavius Josèphe.
Froude, James Anthony.
Fubini, Riccardo.
Fueter, Eduard.
Gatterer, Cristoph.
George, Stefan.
Gibbon, Edward.
Giovio, Paolo.
Glossa ordinaria.
Goethe, Johann Wolfgang.
Goldast, Melchior.
Goldstein, Léon.
Gossman, Lionel.
Gould, Joe.
Graevius, Johannes Gregorius.
Grotius, Hugo.
Gruter, Janus.
Gryphius, Andreas.
Guichardin, François.
Han, Ulrich.
Happel, Otto.
Hardouin, Jean.
Hase, Karl Benedikt.
Heeren, Arnold.
Hegel, Georg Wilhelm Friedrich.

Herbert de Bosham.
Herder, Johann Gottfried.
Hermann, Gottfried.
Hermès Trismégiste.
Hérodote.
Hexter, Jack.
Heyne, Christian Gottlob.
Hill, Christopher.
Hobbes, Thomas.
Hoffmann, E.T.A.
Holborn, Hajo.
Homère.
Horace.
Hornius, Georg.
Housman, A. E.
Huet, Pierre-Daniel.
Humboldt, Wilhelm von.
Hume, David.
Ianziti, Gary.
Jahn, Otto.
Jérôme, saint.
Joinville, Jean.
Jonson, Ben.
Joscelyn, John.
Jules César.
Jungermann, Gottfried.
Jurieu, Pierre.
Kant, Emmanuel.
Kantorowicz, Ernst.
L'Empereur Frédéric II.
Kepler, Johannes.
Kinser, Samuel.
Kircher, Athanasius.
Krateros de Macédoine.
Langlois, Charles.
Le Clerc, Jean.
Leibniz, Gottfried Wilhelm.
Leinkauf, Thomas.
Leo, Heinrich.
L'Escluse, Charles de.
Lettre d'Aristée.
Lichtenberg, Georg Christoph.
Ligorio, Pirro.
Lipking, Lawrence.
Lipse, Juste.
Locke, John.
Lombard, Pierre.
Loraux, Nicole.
Lucain.
Luther, Martin.
Mabillon, Jean.
Machiavel.
Macrobe.
Maffei, Achille.
Maffei, Scipione.
Manéthon.
Manilius.
Martial.
Martini, Martino.
Meinecke, Friedrich.

Ménage, Gilles.
Mencke, Friedrich Otto.
Mencke, Johannes Burckhardt.
Mercier, Louis-Sébastien.
Michel-Ange.
Milton, John.
Momigliano, Arnaldo.
Mommsen, Théodore.
Montaigne, Michel de.
Montesquieu, Charles de.
Montfaucon, Bernard de.
Moreri, Louis.
Möser, Justus.
Mosheim, Johann Lorenz.
Müller, Johannes von.
Muratori, Ludovico Antonio.
Muret, Marc-Antoine.
Namier, Lewis.
Newton, Issac.
Nicolas de Cues.
Niebuhr, Barthold Georg.
Niebuhr, Carsten.
Nimis, Stephen.
Nissen, Heinrich.
Olender, Maurice.
Origène.
Ovide.
Pancirolli, Guido.
Panvinio, Onofrio.
Paris, Matthieu.
Parker, Matthew.
Parkes, Malcolm.
Pasquier, Estienne.
Patterson, Annabel.
Perizonius, Jacob.
Pertz, Georg Heinrich.
Pétrarque.
Pétrone.
Phèdre.
Pierre de la Ramée.
Pindare.
Platon.
Pline, *Histoire naturelle*
Plutarque.
Polybe.
Pope, Alexander.
Properce.
Ptolémée Philadelphie.
Rabelais, François.
Rabener, Gottlieb Wilhelm.
Rahden, Wolfert von.
Ranke, Leopold von
Histoires des peuples romans et germains.
Contribution à l'étude critique de quelques historiens modernes.
Rehm, Walter.
Reimer, Georg.
Repgen, Konrad.
Rex, Walter.
Richter, Jean Paul (Jean Paul).
Riess, Peter.

Robertson, William.
Rondelet, Guillaume.
Roscoe, William.
Rudbeck, Olaus.
Saint-Évremond, Charles de.
Sarpi, Paolo.
Saumaise, Claude.
Savile, Henry.
Scaliger, Joseph.
Schlegel, Auguste Wilhelm von.
Schlegel, Friedrich von.
Schlözer, August Ludwig von.
Scott, Walter.
Seignobos, Charles.
Selden.
Semedo, Alvaro.
Semler, Johann Salomo.
Sigonio, Carlo.
Simon, Richard.
Simonetta, Giovanni.
Sismondi, Sismonde de.
Smetius, Henricus.
Soman, Alfred.
Stenzel, Gustav.
Strahan, William.
Syme, Ronald.
Swift, Jonathan.
Tacite.
Temporarius, Johannes.
Theobald, Lewis.
Thiers, Jean-Baptiste.
Thomasius, Christian.
Thou, Jacques-Auguste de.
Thucydide.
Tennemann.
Tiedemann, Dietrich.
Tillemont, Sébastien le Nain de.
Tissot, Samuel.
Tite-Live.
Turner, Henry.
Ulbricht, Walter.
Valère Maxime.
Valla, Lorenzo.
Varron.
Vico, Giambattista.
Vincent de Beauvais.
Virgile.
Virgile, Polydore.
Voigt, Johannes.
Völkel, Markus.
Voltaire.
Wachler, Ludwig.
Walpole, Horace.
Welser, Marcus.
White, Richard.
Wilamowitz-Möllendorf, Ulrich von.
Winckelmann, Johann Joachim.
Wolf, Friedrich.
Xénophon.

Le texte persuade, les notes prouvent. Telle est, pour la tradition, la double dimension de l'écriture de l'histoire. Mais qui donc a inventé la note en bas de page ? À la fois forme littéraire du savoir et déchet qui déforme le récit romanesque de l'historien, la note en bas de page raconte souvent l'autobiographie refoulée des savants.

En retraçant l'évolution de la note en bas de page, Anthony Grafton veut comprendre le destin de l'érudition moderne en proposant une histoire générale des savoirs écrits. Il veut découvrir où, quand et pourquoi les historiens ont adopté la forme spécifique d'architecture narrative qui est la leur aujourd'hui.

Arme des pédants, plaie des étudiants, bête noire des « nouveaux » historiens émancipés, la note en bas de page apparaît dans ce livre comme une ressource propre, riche d'une histoire surprenante. Avec humour, Anthony Grafton montre combien les bas de page racontent les laboratoires occultes du savoir. Il propose ainsi une encyclopédie de l'incongru autant qu'une satire de la bêtise moderne. Ensuite, plus gravement, l'auteur s'interroge sur les moyens de faire la preuve de la vérité en histoire, et donc sur la fausseté possible des affirmations de l'historien : on assiste alors, par notes interposées, à la guerre des sources et à la revanche des archives.

Parmi les héros de cette histoire : Athanasius Kircher, Pierre Bayle, Edward Gibbon, les philosophes Hume, Kant, Hegel, et Leopold von Ranke, le brillant historien allemand, souvent crédité, à tort, d'être l'inventeur de la note érudite moderne.

Truffé d'intrigues, d'indices et de révélations inattendues, ce livre introduit à l'analyse intellectuelle des « bas de page », une histoire qui fut souvent reléguée dans les arrières-cours et les arrières-pensées de l'histoire littéraire de l'esprit humain.

Anthony Grafton enseigne l'histoire européenne à l'université de Princeton. Il a été professeur invité au Collège de France et à l'École des hautes études en sciences sociales. Il est notamment l'auteur de :

Joseph Scaliger, Oxford University Press, 1983-1993.

Forgers and Critics, Princeton University Press (États-Unis), 1990 ; trad. fr. M. Carlier, *Fausseurs et Critiques*, Les Belles Lettres, 1993.

Defenders of the Text, Harvard University Press, 1991.

New Worlds, Ancient Texts. The Power of Tradition and the Shock of Discovery, Harvard University Press, 1992.

NOTES

[1] Je remercie également Mark Philipps et Randolph Starn, qui soumièrent à des critiques aiguës et fructueuses le premier état de ce travail. Une version initiale de cette étude a été publiée en 1994, avec d'autres articles liés à ce séminaire, dans la revue *History and Theory*, dirigée par Richard Vann.

[2] Voir en général G.W. Bowersock, « The Art of the Footnote », *American Scholar*, 53,1983-1984, p. 54-62. Pour un contexte élargi, voir la remarquable étude de M. Bernays, « Zur Lehre von den Citaten und Noten », *Schriften zur Kritik und Litteraturgeschichte*, Berlin, 1899, IV, p. 255-347, en part. 302-322.

[3] E. Gibbon, *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain* (1776-1787), trad. fr. M.F. Guizot, Paris, 1983 (1^{re} éd. 1812), chap. IV, t. I, p. 63. [Dans les citations qui suivent, j'adopte pour l'essentiel cette traduction, à laquelle renvoie la pagination pour ce chapitre comme pour les suivants (NdT).]

[4] *Ibid.*, chap. IV, 1.1, p. 63, n. 2.

[5] *Ibid.*, chap. XV, t. I, p. 348.

[6] *Ibid.*, n. 4.

[7] *Ibid.*, p. 353-.

[8] *Ibid.*, n. 6. Sur l'autocastration d'Origène, voir les développements récents de Peter Brown, *Le Renoncement à la chair*, Paris, 1995 (1^{re} éd., New York, 1988), p. 215-216.

[9] Ce point a été bien établi par M. Bernays (*loc. cit.* Voir les développements plus récents, sur la même ligne, de F. Palmieri, « The Satiric Footnotes of Swift and Gibbon », *The Eighteenth Century*, 31,1990, p. 245-262, et P.M. Cosgrove, « Undermining the Footnote : Edward Gibbon, Alexander Pope, and the Anti-Authenticating Footnote », in S. Barney, éd., *Annotation and Its Texts*, Oxford, 1991, p. 130-151.

[10] Voir les deux précieuses études de cas présentées par J.D. Garrison, « Gibbon and the “Treacherous Language of Panegyrics” », *Eighteen-Century Studies*, 11,1977-1978, p. 40-62 ; et « Lively and Laborious : Characterization in Gibbon's Metahistory », *Modern Philology*, 76,1978-1979, p. 163-178.

[11] E. Gibbon, *op. cit.*, p. 336.

[12] *Ibid.*, p. 329.

[13] Comme par exemple dans une note du chapitre LXX (trad. fr., t. 2, p. 1157, n. 4), où Gibbon évoque, pour en faire la louange, l'œuvre de l'infatigable historien et éditeur de textes Ludovico Antonio Muratori, « mon guide et mon maître en histoire italienne ». « Dans tous ses travaux, commente Gibbon, Muratori fait la preuve de sa diligence, de son application, et de sa volonté de surmonter les préjugés du prêtre catholique » (Muratori aurait même déclaré que l'écriture attentive de l'histoire comptait au nombre des devoirs du bon prêtre).

[14] « Avertissement aux Notes » ; ce texte apparaît pour la première fois, sous le titre « Avertissement », au verso de l'avant-titre des notes de fin de volume dans la première édition du premier volume de l'ouvrage de Gibbon (Londres, 1776, p. XLIV).

[15] La formule du « foisonnement érudit » revient à Jacob Bernays, cité et approuvé par Michael (*loc. cit.*, p. 305, n. 34). La relation entre les deux frères mériterait une étude particulière. Jacob prit le deuil de son frère lorsque celui-ci se convertit au christianisme ; mais il ne s'inspira pas moins de l'analyse, par Michael, de la tradition manuscrite de Lucrèce lorsqu'il établit lui-même la généalogie des éditions de Goethe. Sur Jacob Bernays, voir A. Momigliano, « Jacob Bernays », *Quinto Contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico*, Rome, 1975, p. 127-158 ; sur Jacob et Lucrèce, S. Timpanaro, *La Genesi del metodo del Lachmann*, Padoue, 1985 (2^e éd.). Sur Michael, voir W. Rehm, *Späte Studien*, Berne et Munich, 1964, p. 359-458, et H. Weigel, *Nur was du nie gesehen wird ewig dauern*, Fribourg, 1989. À ma connaissance, le troisième frère Bernays et beau-frère de Freud, Berman, ne s'est exprimé nulle part sur les notes de Gibbon.

[16] Voir par exemple E. Faber et I. Geiss, *Arbeitsbuch zum Geschichtsstudium*, Heidelberg et Wiesbaden, 1992 (2^e éd.).

[17] G. Dumézil, *Fêtes romaines d'été et d'automne*, suivi de *Dix Questions romaines*, Paris, 1973, p. 13-.

[18] Voir A. Corbin, *Le Miasme et la Jonquille*, Paris, 1986 (1^{re} éd. 1982) ; L. Chevalier, *Classes laborieuses et Classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, 1984 (1^{re} éd. 1958).

[19] P. Sharratt, « Nicolaus Nancelius, *Petri Rami Vita*, with an English Translation », *Humanistica Lovaniensia*, 24,1975, p. 238-239-.

- [20] Voir V. Ladenthin, « Geheime Zeichen und Botschaften », *Süddeutsche Zeitung*, 8-9 octobre 1994.
- [21] Voir Bruce Lincoln, *Authority*, Chicago et Londres, 1994.
- [22] Voir l'étude subtilement satirique de ces pratiques dans la jurisprudence allemande par P. Riess, *Vorstudien zu einer Theorie der Fussnote*, Berlin et New York, 1983-1984, par exemple p. 3 : « La note en bas de page est – ou prétend être – porteuse d'une information scientifique » (la note 5, l'une des trois notes de cette page 3, pour le mot « information », commence par ces mots : « Ou bien elle ne l'est pas [...] ». Voir aussi les p. 20-21, et U. Holbein, *Samthase und Odradek*, Francfort-sur-le-Main, 1990, p. 18-23.
- [23] « Les festins secrets de Georges Dumézil », entretien avec Maurice Olender, *Le Nouvel Observateur* ; n° 949, 14 janvier 1983, p. 23. À propos des usages politiques de l'idée indo-européenne et de l'œuvre de Dumézil, voir M. Olender, « Usages "politiques" de la préhistoire indo-européenne », in M. Wieviorka, éd., *Racisme et Modernité*, Paris, 1993, p. 85-97.
- [24] Sur le projet d'Acton, voir F. Stern, éd., *The Varieties of History*, Londres, 1970 (2^e éd.), p. 249, et le commentaire de H. Butterfield, *Man on his Past*, Boston, 1960.
- [25] Voir par exemple W. Ulbricht, « Die Novemberrevolution und der nationale Kampf gegen den deutschen Imperialismus », *Beiträge zur Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung*, 1, 1959, p. 8-25, en part. 17-18. L'avant-propos précise lui aussi (p. 7), que la revue publierait les documents et les matériaux les plus inattendus, et d'une grande valeur pour la recherche comme pour le travail de propagande » – ce qu'elle fit dans les articles regroupés sous le titre « Dokumente und Materialien ».
- [26] Voir en général B. Cronin, *The Citation Process*, Londres, 1984, riche d'une vaste bibliographie. Sur les sciences sociales, voir J. Bensman, « The Aesthetics and Politics of Footnoting », *Politics, Culture and Society*, 1, 1988, p. 443-470 (référence aimablement communiquée par C. Gattone).
- [27] Voir R. Sanjak, éd., *Fieldnotes : The Making of Anthropology*, Ithaca, NY, 1990 ; et R.M. Emerson, R.I. Fretz et L.L. Shaw, *Writing Ethnographic Fieldnotes*, Chicago et Londres, 1995.
- [28] Pour une discussion pionnière de ces problèmes, voir L. Stone, *The Past and the Present Revisited*, Londres, 1987, p. 33-37.
- [29] Voir par exemple C.V. Langlois et C. Seignobos, *Introduction aux études historiques*, Paris, 1898, p. 305-306.
- [30] Voir A. Duchesne, *Preuves de l'histoire de la maison Chasteigners*, Paris, 1633-.
- [31] Sur ce que peut et ce que ne peut pas contenir une note en bas de page, voir l'article provocant (et nostalgique) de G. Himmelfarb, « Where Have All the Footnotes Gone ? », *On Looking into the Abyss*, New York, 1994, p. 122-130.
- [32] Voir Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, 1977, p. 273-276.
- [33] Sur ce qui suit, et sur les textes publiés et inédits liés à cette controverse, voir P. Novick, *That Noble Dream*, Cambridge, 1988, p. 612-621 ; le lecteur doit savoir que David Abraham fut mon collègue à Princeton pendant plusieurs années (voir Novick, p. 612, n. 51).
- [34] Turner n'en était pas à sa première attaque. Voir H.A. Turner, « Grossunternehmertum und Nationalsozialismus 1930-1933. Kritisches und Ergänzendes zu zwei neuen Forschungsbeiträgen », *Historische Zeitschrift*, 221, 1975, p. 18-68, et la réplique de D. Stegmann, « Antiquierte Personalisierung oder sozialökonomische Faschismus-Analyse ? », *Archiv für Sozialgeschichte*, 17, 1977, p. 275-296.
- [35] Voir K. Wernecke, « In der Quellen steht zuweilen das Gegenteil », *Frankfurter Rundschau*, 17 mai 1986, ZB 4, et F.L. Carsten, compte rendu du livre de H.A. Turner, German Historical Institute, Londres, Bulletin 22, été 1986, p. 20-23 (l'un et l'autre cités par Novick, *op. cit.*, p. 619, n. 60) ; « The David Abraham Case : Ten Comments from Historians », *Radical History Review*, 32, 1985, p. 75-96, en part. 76-77.
- [36] Un autre cas semblable à l'« affaire Abraham » est abordé par R.M. Bell et J. Brown, « Renaissance Sexuality and the Florentine Archives : An Exchange », *Renaissance Quarterly*, 40, 1987, p. 485-511.
- [37] Voir G. Obeyesekere, *The Apotheosis of Captain Cook : European Mythmaking in the Pacific*, Princeton et Honolulu, 1992, et M. Sahlins, *How « Natives » Think : About Captain Cook. For Example*, Chicago et Londres, 1995. Du seul point de vue de la critique historique, Sahlins retient le meilleur de ce transfert, comme l'a bien montré I. Hacking dans le compte rendu de son ouvrage (*London Review of Books*, 7 septembre 1995, p. 6-7, 9) ; mais il fait parfois de certains raccourcis manifestes (et légitimes) de l'argumentaire d'Obeyesekere des erreurs purement imaginaires.
- [38] E. Grünewald livre beaucoup de renseignements nouveaux sur la première formation de Kantorowicz dans *Ernst Kantorowicz und Stefan George*, Wiesbaden, 1982 (sur le séjour à Heidelberg, voir p. 34-56). Kantorowicz donne deux raisons à l'omission des notes en bas de page : « Si n'intervient aucune démarche de justification des sources et des textes, c'est d'une part pour ne pas alourdir le début du livre, et d'autre part pour ne pas en réduire la lisibilité » (E. Kantorowicz, *Kaiser Friedrich der Zweite*, Berlin, 1927, p. 651 [trad. fr., *L'Empereur Frédéric II*, Paris, 1980]). Voir aussi A. Boureau, *Histoires d'un historien. Ernst Kantorowicz*, Paris, 1990.
- [39] E. Grünewald, *op. cit.*, p. 86-87 ; A. Brackmann, « Kaiser Friedrich II in mythischer Schau », *Historische Zeitschrift*, 140, 1929, p. 534-549.

- [40] E. Kantorowicz, *op. cit.*, p. 184-186 ; trad. fr., p. 189-191.
- [41] *Id.*, « “Mythenschau”. Eine Erwiderung », *Historische Zeitschrift*, 141, 1930, p. 469-470, 534-549 ; A. Brackmann, « Nachwort », in *ibid.*, p. 472-478.
- [42] E. Kantorowicz, *Kaiser Friedrich der Zweite, Ergänzungsband*, Düsseldorf et Munich, 1964 (I^{re} éd., Berlin, 1931), p. 74.
- [43] Voir G.H. Nadel, « Philosophy of History before Historicism », *History and Theory*, 3, 1964, p. 291-315 ; R. Kosellek, *Vergangene Zukunft*, Francfort-sur-le-Main, 1984, p. 38-66 ; E. Kessler, « Das rhetorische Modell der Historiographie », in R. Kosellek et al., éd., *Formen der Geschichtsschreibung*, Munich, 1982, p. 37-85.
- [44] Voir M. Bernays, *loc. cit.*
- [45] Voir cependant la tentative récente et réussie de S. Schama pour contrer cette orientation (*Dead Certainties. Unwarranted Speculations*, New York, 1991).
- [46] Voir respectivement « Common-Law Origins of the Infield Fly Rule », *University of Pennsylvania Law Review*, 123, 1975, p. 1474-1481, et P. Riess, *op. cit.*
- * Les étudiants des écoles de droit américaines ont en charge la publication des principales revues juridiques savantes du pays (NdT).
- [47] Voir les articles cités par B. Hilbert, « Elegy for Excursus : The Descent of the Footnote », *College English*, 51, 1989, p. 400-404 ; cet article constitue l'une des quelques exceptions à l'état que j'ai présenté. Sur les excès possibles de l'impact des notes juridiques, voir A. Mikva, « Goodbye to Footnotes », *University of Colorado Law Review*, 56, 1984-1985, p. 647-653.
- [48] P. Riess, *op. cit.*, p. 3-.
- [49] J.H. Hexter, compte rendu de Christopher Hill, *Times Literary Supplement*, 24 octobre 1975 (repris dans Hexter, *On Historians*, Londres, 1979, p. 227-251). On trouvera une critique plus développée du travail de Hill par H.R. Trevor-Roper, dans son compte rendu de *Intellectual Origins of the English Revolution (History and Theory*, 5, 1966, p. 61-82). Je dois beaucoup, sur ce point particulier comme sur bien d'autres sujets plus importants, à une conversation avec Arnaldo Momigliano qui eut lieu à Chicago peu après la publication du compte rendu de Hexter dans le *TLS*. Voir en outre T. Bender, « “Facts” and History », *Radical History Review*, 32, 1985, p. 81-83.
- [50] C.V. Langlois et C. Seignobos, *op. cit.*, p. 259, n. 1. Les auteurs observent : « C'est dans les collections de documents et dans les dissertations critiques que l'artifice de l'annotation fut pratiqué d'abord ; il a pénétré de là lentement dans les autres ouvrages historiques. »
- [51] Voir par exemple J.B. Henderson, *Scripture, Canon and Commentary*, Princeton, 1991 ; J. Assman, *Das kulturelle Gedächtnis*, Munich, 1992, p. 102, 174-177.
- [52] M. Fishbane, *Biblical Interpretation in Ancient Israel*, Oxford, 1985.
- [53] Voir les études très suggestives de R.A. Kaster, *Guardians of Language*, Chicago et Londres, 1988 ; S. Reynolds, *Medieval Reading*, Cambridge, 1996 ; J. Céard, « Les transformations du genre du commentaire », in J. Lafond et A. Stegmann, éd., *L'Automne de la Renaissance, 1580-1630*, Paris, 1981, p. 101-115.
- [54] B. Sandkühler, *Die frühen Dantekommentare und ihr Verhältnis zur mittelalterlichen Kommentartradition*, Munich, 1967 ; K. Krautter, *Die Renaissance der Bukolik in der lateinischen Literatur des XIV. Jahrhunderts : von Dante bis Petrarca*, Munich, 1983 ; W. Rehm, « Jean Pauls vergnügtes Notenleben oder Notenmacher und Notenleser », *Späte Studien*, Berne et Munich, 1964, p. 7-96, en part. 7-10 ; voir aussi le commentaire de Goethe aux *Römische Elegien*, cité in *ibid.*, p. 10 : *Denn bei den alten lieben Toten/ Braucht man Erklärung, will man Noten ; / Die neuen glaubt man blank zu verstehn ; /Doch ohne Dolmetsch wird's auch nicht gehn. »*
- [55] Sur Pétrarque et Kepler, voir l'analyse provocante et incisive de H. Günther, *Zeit der Geschichte*, Francfort-sur-le-Main, 1993 ; le commentaire de Kepler au *Mysterium* est au volume VIII de ses *Gesammelte Werke*, éd. M. Caspar et al., Munich, 1937.
- [56] Voir J. Whittaker, « The Value of Indirect Tradition in the Establishment of Greek Philosophical Texts or the Art of Misquotation », in J. Grant, éd., *Editing Greek and Latin Texts*, New York, 1989, p. 63-95.
- [57] Voir A.L. Astarita, *La Cultura nelle “Nodes Atticae”*, Catane, 1993, p. 23-26.
- [58] P. Stein, *Regulae iuris*, Édimbourg, 1966, p. 115-116.
- [59] Voir l'article séminal de M.B. Parkes, “The Influence of the Concepts of *Ordinatio* and *Compilatio* on the Development of the Book”, in J.J.G. Alexander et M. Gibson, éd., *Mediaeval Literature and Learning*, Oxford, 1976, p. 115-141, en part. 116-117 ; voir aussi P. Lombard, *Sententiae in iv. libris distinctae*, Spicilegium Bonaventurianum, 4, Rome, 1979, I, 1, prolégomènes, *138-139*.
- [60] *Sententiae*, *140. Voir l'intégralité du texte dans J. -P. Migne, *Patrologia Latina*, 1.190, col. 1418 B-C et, pour le contexte, B. Smalley, « A Commentary on the *Hebraica* by Herbert of Bosham », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 18, 1959, p. 29-65, en part. 37-40.
- [61] M.B. Parkes, *loc. cit.*, p. 133-Voir aussi J.P. Gumbert, « Typography in the Manuscript Book », *Journal of the Printing History Society*, 22, 1993, p. 5-28, et, pour le contexte général, M.A. et R.H. Rouse, *Authentic Witnesses*, Notre-Dame, 1991,

- [62] Voir E.B. Tribble, *Margins and Marginality*, Charlottesville et Londres, 1993, chap. 1. Sur la distinction entre le commentaire, sous ces différentes formes, et la note en bas de page, voir aussi J. Kaestner, « Anmerkungen in Büchern. Grundstrukturen und Hauptentwicklungslinien, dargestellt an ausgewählten literarischen und wissenschaftlichen Texten », *Bibliothek : Forschung und Praxis*, 8,1984, p. 203-226.
- [63] Sur la fondation et les débuts de l'université de Berlin, voir les données complémentaires de U. Muhlack, « Die Universitäten im Zeichen von Neuhumanismus und Idealismus : Berlin », in P. Baumgart et N. Hammerstein, éd., *Beiträge zu Problemen deutscher Universitätsgründungen der Frühen Neuzeit*, Wolfenbütteler Forschungen 4, Nendeln et Liechtenstein, 1978, p. 299-340, et C. McClelland, « "To Live for Science" : Ideals and Realities at the University of Berlin », in T. Bender, éd., *The University and the City*, New York et Oxford, 1988, p. 181-197. Sur la réforme des institutions culturelles allemandes à cette époque, voir l'ouvrage bien informé de T. Ziolkowski, *German Romanticism and Its Institutions*, Princeton, 1990.
- [64] L. von Ranke, *Das Briefwerk*, éd. W.P. Fuchs, Hambourg, 1949, p. 131-132.
- [65] *Ibid.*, p. 194.
- [66] A. Farge, *Le Goût de l'archive*, Paris, 1989, merveilleuse description du travail sur archives dans l'une des grandes collections nationales.
- [67] L. von Ranke, *Sämtliche Werke*, Leipzig, 1890, vol. 53-54, p. 61-62.
- [68] *Id.*, *Geschichten der romanischen und germanischen Völker von 1494 bis 1514*, II, *Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber*, Leipzig et Berlin, 1824, p. IV.
- [69] G. Nadel, « Philosophy and History before Historicism », *History and Theory*, 3,1964, p. 291-315.
- [70] Voir sur ce dernier, entre autres ouvrages, P.B. Stadler, *Geschichtsschreibung und historisches Denken in Frankreich 1789-1871*, Zürich, 1958, chap. 5.
- [71] L. von Ranke, *Zur Kritik*, *op. cit.*, p. 47-48.
- [72] W. Kaegi, *Jacob Burckhardt : Eine Biographie*, Bâle, 1950, II, p. 54-74.
- [73] L. von Ranke, *Zur Kritik*, *op. cit.*, p. 8-20.
- [74] *Ibid.*, p. 38. Ranke poursuit : « Comme on l'a vu, Bodin attachait une valeur particulière à ces rapports originaux concernant telles ou telles décisions ou alliances. » Sur la place de Bodin dans l'œuvre de Ranke, voir *infra*, chap. 3-.
- [75] *Ibid.*, p. 27.
- [76] Ici, Ranke exagère : voir par exemple E. Schulin, *Traditionskritik und Rekonstruktionsversuch*, Göttingen, 1979, p. 48-50 ; et plus généralement l'ouvrage classique de F. Gilbert, *Machiavel et Guichardin*, trad. fr. par J. Vивиès, Paris, 1996 (1^{re} éd., 1965).
- [77] L. von Ranke, *Zur Kritik*, *op. cit.*, p. V.
- [78] *Ibid.*, p. 36.
- [79] Sur l'usage que fit Ranke de la Bibliothèque royale, voir C. Varrentrapp, « Briefe an Ranke... », *Historische Zeitschrift*, 105,1910, p. 105-131, et L. von Ranke, *Neue Briefe*, éd. B. Hoeft et H. Herzfeld, Hambourg, 1949, p. 22,24-25,39,41-42,44-45,54-55.
- [80] Voir sur ce point l'excellent rappel de E. Schulin, *op. cit.*, p. 49-.
- [81] L. von Ranke, *Das Briefwerk*, *op. cit.*, p. 65. Les étudiants diront aussi l'énergie et la constance avec laquelle leur maître exploitait les sources primaires (W. Kaegi, *op. cit.*, p. 383-396) ; son histoire culturelle de la Renaissance n'est pas séparable du travail qu'il fit sur un vaste ensemble de citations extraites de ces sources. Voir à ce sujet la lettre célèbre de Burckhardt à Paul Heyse, datée du 14 août 1858 (citée par Kaegi, p. 666) : « Hier, par exemple, j'ai découpé 700 petites fiches seulement remplies de citations de Vasari que j'avais prises dans un livre, et que j'ai classées sous de nouvelles étiquettes selon l'ordre des matières. Pour d'autres auteurs, je dois bien disposer d'environ 1 000 pages in-quarto sur l'art, et de 2 000 autres sur la culture. Mais de quelle proportion de tout cela me servirai-je réellement pour mon travail ? » Sur les méthodes de travail de Burckhardt, voir P. Ganz, « Jacob Burckhardts *Kultur der Renaissance in Italien*. Handwerk und Methode », *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 62,1988, p. 24-59. Il faut entendre, derrière l'histoire jamais écrite de la rédaction des notes – qui hante les bibliothèques des séminaires d'histoire –, l'âme plaintive d'une histoire plus volumineuse encore : celle de la prise de notes. Voir à titre provisoire la remarquable synthèse de A. Moss, *Printed Commonplace-Books and the Structuring of Renaissance Thought*, Cambridge, Mass., 1996.
- [82] Voir les matériaux publiés par C. Varrentrapp, *loc. cit.*, p. 109 (Heeren), 112 (Raumer), 114 (Schulze), 115 (Kamptz) ; A. von Hase, « Brückenschlag nach Paris. Zu einem unbekannten Vorstoss Rankes bei Karl Benedikt Hase (1825) », *Archiv für Kulturgeschichte*, 60,1978, p. 213-221, en part. 215. Sur Hase lui-même, voir l'article érudit et incisif de P. Petitmengin, « Deux têtes de pont de la philologie allemande en France : le *Thesaurus linguae Graecae* et la "Bibliothèque des auteurs grecs" (1830-1867) », in M. Bollack et H. Wismann, éd., *Philologie und Hermeneutik im 19. Jahrhundert*, Göttingen. 1983. II, p. 76-98.

- [83] Compte rendu anonyme de l'ouvrage de Ranke, *Ergänzungsblätter zur Allgemeinen Literatur-Zeitung*, février 1828, n^{os} 23-24, col. 183-189, en part. 183-184.
- [84] H.L. Manin [H. Leo], compte rendu de l'ouvrage de Ranke, *Ergänzungsblätter zur Allgemeinen Literatur-Zeitung*, 16, 1828, n^{os} 17-18, col. 129-140, en part. 138.
- [85] L. von Ranke, *Zur Kritik*, op. cit., p. 177.
- [86] *Ibid.*, p. 181.
- [87] L. von Ranke, *Das Briefwerk*, op. cit., p. 70. Pour Pertz, voir D. Knowles, *Great Historical Enterprises. Problems in Monastic History*, Édimbourg, 1963, chap. 3, où l'on trouve également des références sur la littérature antérieure.
- [88] Voir entre autres textes, *Neue Briefe*, op. cit., p. 56-59.
- [89] On lira sur ce point la fascinante étude de H. Chadwick, *Catholicism and History*, Cambridge, 1978, qui décrit l'entrebâillement glacial de l'un des plus riches dépôts d'archives européens.
- [90] Sur les pratiques de Ranke, voir U. Tucci, « Ranke and the Venetian Document Market », in G.G. Iggers et J. Powell, éd., *Leopold von Ranke and the Shaping of the Historical Discipline*, Syracuse, NY, 1990, p. 99-107 (le frontispice de l'ouvrage présente une image de Ranke dans sa bibliothèque). Voir aussi le remarquable catalogue de E. Muir, *The Leopold von Ranke Manuscript Collection of Syracuse University*, Syracuse, NY, 1983.
- [91] L. von Ranke, *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation*, éd. P. Joachimsen et al., Munich, 1925-1926, I, p. 6*. Malgré des progrès considérables dans l'étude de Ranke et de son Nachlass, en particulier dus à d'importantes corrections apportées au travail de Joachimsen et de ses collaborateurs, l'introduction de l'édition de 1925-1926 demeure l'une des plus fines analyses de la pensée et de l'œuvre savante de Ranke. Elle a été réimprimée dans les *Gesammelte Aufsätze*, éd. N. Hammerstein, Aalen, 1970-1983, I, p. 627-734 ; voir aussi *ibid.*, p. 735-758.
- [92] L. von Ranke, *Deutsche Geschichte...*, op. cit., VI, p. 3-4.
- [93] Ranke Nachlass, Staatsbibliothek zu Berlin Preussischer Kulturbesitz (Haus II), 38 II A, fol. 72 r. Sur ce texte (et sur le séminaire de Ranke), voir la monographie exemplaire de G. Berg, *Leopold von Ranke als historischer Lehrer*, Göttingen, 1968, p. 51-56, en part. 52, n. 2.
- [94] Ranke Nachlass, 38 II A, fol. 72 r.
- [95] *Ibid.*, fol. 72 v.
- [96] L. von Ranke, *Aus Werke und Nachlass*, éd. W.P. Fuchs et al., Munich et Vienne, 1964-1975, I, p. 83-84. Voir plus généralement *Geschichtswissenschaft in Berlin im 19. und 20. Jahrhundert*, Berlin, 1992 ; et, pour le séminaire Sybel de Munich, V. Dotterweich, *Heinrich von Sybel*, Göttingen, 1978, p. 255-284.
- [97] Voir G. Berg, op. cit. ; L. von Ranke, *Aus Werke und Nachlass*, op. cit., IV.
- [98] T. Wiedemann, « Sechszehn Jahre in der Werkstatt Leopold von Ranke's », *Deutsche Revue*, novembre 1891, p. 177-179.
- [99] Voir L. von Ranke, *Fürsten und Völker von Süd-Europa im sechzehnten und siebzehnten Jahrhundert. Vornehmlich aus ungedruckten Gesandtschafts-Berichten*, Berlin, 1837-1839 (2^e éd.), I ; et le commentaire informé de cet ouvrage dans J.H. Elliott, *Europe Divided*, Londres, 1968 (réimpr. 1985), p. 418.
- [100] Voir là-dessus les considérations magistrales de F. Gilbert, *History : Politics or Culture ?*, Princeton, 1990 ; et, pour un point de vue plus critique (qui souligne la largeur de vues et l'originalité de l'historiographie du XVIII^e siècle, et remarque des aspects de cette tradition, comme par exemple la place qu'elle accorde à une histoire culturelle et sociale, qu'on laisse ici de côté), P. Burke, « Ranke the Reactionary », in G.G. Iggers et J. Powell, éd., op. cit., p. 36-44.
- [101] Sur le « mal de Froude », voir C.V. Langlois et C. Seignobos, *Introduction aux études historiques*, Paris, 1898, p. 110-112.
- [102] T. Wiedemann, « Sechszehn Jahre in der Werkstatt Leopold von Ranke's », *Deutsche Revue*, décembre 1891, p. 322.
- [103] L. von Ranke, *Sämmtliche Werke*, op. cit., vol. 53-54, p. 62 ; voir L. Stone, *The Past and the Present Revisited*, Londres, 1987.
- [104] Voir dans C. Varrentrapp (loc. cit., p. 127-128), une lettre de Voigt à Ranke, étonnamment modeste de la part du compilateur du *Codex diplomaticus* prussien tout entier et de l'auteur de deux ouvrages richement documentés et méthodologiquement novateurs, la *Geschichte Marienburgs* (Königsberg, 1824) et *Hildebrand* (Weimar, 1815) ; et, toujours de Voigt, la citation stratégique de quelques lignes de Ranke sur l'avènement d'une histoire fondée sur l'étude des sources manuscrites, in *Briefwechsel der berühmtesten Gelehrten des Zeitalters der Reformation mit Herzog Albrecht von Preussen*, Königsberg, 1841, [v], Voigt, on l'admet généralement, fut bien loin d'être un historien aussi original et critique que Ranke. Sa carrière s'acheva dans l'amertume, incapable qu'il fut d'obtenir les moyens de poursuivre ses recherches, et prisonnier d'une technique critique dépassée ; mais son témoignage n'en est ici que plus significatif (sur Voigt, voir parmi d'autres travaux le long article très documenté de l'*Allgemeine Deutsche Biographie*-, H. Prutz, *Die Königliche Albertus-Universität zu Königsberg in Preussen im neunzehnten Jahrhundert*, Königsberg, 1894, p. 186-188 ; G. von Selle, *Geschichte der Albertus-*

Universität zu Königsberg in Preussen, Königsberg, 1944, p. 278-280).

[105] H. Nissen, *Kritische Untersuchungen über die Quellen der vierten und fünften Dekade des Livius*, Berlin, 1863, p. 70-79. On trouve une discussion récente sur la manière dont les anciens historiens pratiquaient leurs prédécesseurs (une discussion qui montre l'utilité et les limites de la perspective de Nissen) dans S. Hornblower, « Introduction », in S. Hornblower, éd., *Greek Historiography*, Oxford, 1994, p. 1-71, en part. 54-71.

[106] H. Nissen, *op. cit.*, p. 77. Tite-Live « n'échappe pas au principe qui détermine toute l'écriture historique jusqu'au développement du savoir moderne. Ranke fut le premier à mobiliser des colonnes d'historiens des XV^e et XVI^e siècles pour montrer, avec quel brio, que la manière dont ceux-ci utilisaient les travaux de leurs prédécesseurs consistaient en un pur et simple recopiage ». Ranke, bien entendu, n'aurait évidemment jamais confondu Thucydide avec les journalistes de son propre temps, ni traité l'ensemble de la tradition historiographique comme un seul bloc...

[107] Hermann Usener explique dans une lettre plaintive comment il n'a pu persuader son vieil ami de ne pas faire des anciens rois du Latium une quelconque figure des jours bibliques de la Création. H. Diels, H. Usener et E. Zeller, *Briefwechsel*, éd. D. Ehlers, Berlin, 1992,1, p. 425. L'ouvrage de Nissen en question était le *Das Templum* (Berlin, 1869, p. 127). Nissen fut imité et durement critiqué : voir par exemple L.O. Bröcker, *Moderne Quellenforscher und Antike Geschichtsschreiber* ; Innsbruck, 1882. Mais l'époque de la critique systématique des sources, qui s'ouvre avec ce livre, était largement gouvernée aussi par un goût inconsidéré de la simplification : voir C. Wachsmuth, *Einleitung in das Studium der Alten Geschichte*, Leipzig, 1895, p. 55-56, et l'ouvrage érudit de B.A. Desbords, « Introduction à Diogène Laërce », Diss., Utrecht, 1990.

[108] Voir F. Stern, éd., *The Varieties of History*, Londres, 1970 (2^e éd.), p. 211.

[109] Voir spécialement E. Fueter, *Geschichte der neueren Historiographie*, Munich et Berlin, 1911, p. 480-482 ; H. Butterfield, *Man on His Past*, Cambridge, 1955 (réimpr. Boston, 1960) ; G. Benzoni, « Ranke's Favorite Source », in G.G. Iggers et J. Powell, éd., *op. cit.*, p. 45-57. Voir aussi L. Valensi, *Venise et la Sublime Porte*, Paris, 1990.

[110] A.G. Dickens, *Ranke as Reformation Historian*, Stenton Lecture 13, Reading, 1980, p. 12-17, résumé dans A.G. Dickens et J. Tonkin (avec K. Powell), *The Reformation in Historical Thought*, Cambridge, Mass., 1985, p. 174-175.

[111] G. Stanton Ford, « A Ranke Letter », *Journal of Modern History*, 32, 1960, p. 143.

[112] Ranke Nachlass, Staatsbibliothek zu Berlin Preussischer Kulturbesitz (Haus II), Fasc. 1, I.

[113] T. Wiedemann, « Sechszehn Jahre in der Werkstatt Leopold von Ranke's », *Deutsche Revue*, décembre 1891, p. 333.

[114] H.L. Manin [H. Leo], compte rendu de l'ouvrage de Ranke, dans *Ergänzungsblätter der Jenaischen Allgemeinen Literatur-Zeitung*, 16,1828, n^{os} 17-18, col. 129-140, en part. 136 : « Mais pourquoi donner davantage de preuves ? Il suffit de regarder pour trouver, à chaque page, une citation déformée, insignifiante ou mal employée. Comment cela pourrait-il s'appeler la vérité toute nue ? Comment cela pourrait-il s'appeler une recherche de détail ? » Sur la dimension philosophique du débat entre Leo et Ranke, voir G.G. Iggers, *The German Conception of History*, Middletown, 1968, p. 66-69-.

[115] L. von Ranke, *Das Briefwerk*, éd. W.P. Fuchs, Hambourg, 1949, p. 156-161,165,168,240.

[116] *Id.*, « Replik », *Intelligenzblatt der Allgemeinen Literatur-Zeitung*, mai 1828, n^o 131, col. 193-199, en part. 195-196 ; voir *Das Briefwerk*, *op. cit.*, p. 159.

[117] H. Leo, « Replik », *Intelligenzblatt der Allgemeinen Literatur-Zeitung*, juin 1828, n^o 39, col. 305-312, en part. 310.

[118] M. Bernays, « Zur Lehre von den Citaten und Noten », *Schriften zur Kritik und Literaturgeschichte*, Berlin, 1899, IV, p. 333.

[119] Voir désormais la remarquable étude de G. Walther, *Niebuhrs Forschung* (Stuttgart, 1993), riche d'abondantes références à la littérature antérieure.

[120] B.G. Niebuhr, *Briefe. Neue Folge, 1816-1830*, éd. E. Vischer, IV : *Briefe aus Bonn (Juli bis Dezember 1830)*, Berne et Munich, 1984, p. 117. Voir W. Nippel, « "Geschichte" und "Altertümer" : Zur Periodisierung in der Althistorie », in W. Küttler, J. Rüsen et E. Schulz, éd., *Geschichtsdiskurs*, Francfort-sur-le-Main, 1993, I, p. 310-311.

[121] Sur les qualités d'écrivain de Ranke, voir les pages très fines de P. Gay, *Style in History*, Londres, 1975, chap. 2. Plus loin dans le temps, deux actes de résistance à la nécessité des notes en bas de page, dus à d'éminents historiens, forts d'une connaissance précise de la matière dont ils traitaient ont été décrits dans un essai remarquablement élégant de J.H. Hexter, « Garrett Mattingly, Historian », in C.H. Carter, éd., *From the Renaissance to the Counter-Reformation*, Londres, 1966, p. 13-28, en part. 15-17, et dans les travaux fortement contrastés de G.H. Selement (« Perry Miller : A Note on His Sources in the New England Mind : the Seventeenth Century », *William and Mary Quarterly*, 31,1974, p. 453-464) et P. Miller (*Sources for the New England Mind : The Seventeenth Century* », éd. J. Hoopes, Williamsburg, Va., 1981) ; sur le second cas, voir aussi D. Levin, *Exemplary Elders*, Athènes et Londres, 1990, p. 30-32.

[122] Sur la lettre même de cet énoncé, voir W.P. Fuchs, « Was heisst das : "bloss zeigen, wie es eigentlich gewesen" ? », *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht*, 11,1979, p. 655-657 ; Fuchs montre qu'en 1874 Ranke modifia la phrase originale (« nur sagen [simplement dire], wie es eigentlich gewesen- », qui devint : « bloss zeigen [montrer seulement], wie es eigentlich gewesen »).

[123] H. Holborn, *History and the Humanities*, Garden City, NY, 1972, p. 90-91 ; K. Repgen, « Über Rankes Diktum von

1824 : “Bloss sagen, wie es eigentlich gewesen” », *Historisches Jahrbuch*, 102,1982, p. 439-449 ; R.S. Stroud, « “Wie es eigentlich gewesen” and Thucydides 2.48.3 », *Hermes*, 115,1987. p. 379-382. Voir F. Gilbert, *History, Politics or Culture ?*, Princeton, 1990.

[124] L. Gossman, *Between History and Literature*, Cambridge, Mass., et Londres, 1990, p. 249-250 ; F. Hartog, *Le XIX^e Siècle et l'Histoire*, Paris, 1988, en part. p. 112-115 ; G. Pomata, « Versions of Narrative : Overt and Covert Narrators in Nineteenth Century Historiography », *History Workshop*, 27,1989, p. 1-17. Pour la remarque de John Barrymore à Noel Coward sur les notes en bas de page, voir C. Lesley, *Remembered Laughter*, New York, 1976, p. XX (je tiens à remercier Aaron Fine pour cette référence).

[125] Il semble être l'un et l'autre pour G. Pomata, *loc. cit.*, p. 12 et 14.

[126] Voir la déclaration de Fustel (publiée par Camille Jullian en 1891) dans l'ouvrage cité de F. Hartog, p. 360 : « J'appartiens à une génération qui n'est plus jeune, et dans laquelle les travailleurs s'imposaient deux règles : d'abord d'étudier un sujet d'après toutes les sources observées directement et de près, ensuite de ne présenter au lecteur que le résultat de leurs recherches ; on lui épargnait l'apparat d'érudition, l'érudition étant pour l'auteur seul et non pour le lecteur ; quelques indications au bas des pages suffisaient au lecteur, qu'on invitait à vérifier. Depuis une vingtaine d'années, les procédés habituels ont changé : l'usage aujourd'hui est de présenter au lecteur l'apparat d'érudition plutôt que les résultats. On tient plus à l'échafaudage qu'à la construction. L'érudition a changé ses formes et ses procédés ; elle n'est pas plus profonde, et l'exactitude n'est pas d'aujourd'hui ; mais l'érudition veut se montrer davantage. On veut avant tout paraître érudit. »

[127] Voir par exemple T. Malkiel, « Ernst H. Kantorowicz », in A.R. Evans, Jr., éd., *On Four Modern Humanists*, Princeton, 1970, p. 150-151,181-192. Malkiel fait observer que les positions de Kantorowicz évoluèrent notablement à la fin de sa vie : il écrivait alors le plus souvent en anglais, sans ambition artistique particulière et avec un sens aigu des dangers que pouvaient représenter des thèses dépourvues de fondement documentaire. Il s'opposa à un projet d'élimination des notes dans *Speculum*, la principale revue américaine d'études médiévales, et lesta le livre qu'il écrivit à Berkeley et Princeton d'un appareil critique magnifiquement élaboré.

[128] L. von Ranke, *Sämmtliche Werke*, Leipzig, 1890, vol. 53-54, p. 62.

[129] L. Valla, *De falso credita et ementita Constantini donatione*, éd. W. Setz, *Monumenta Germaniae Historica*, « Quellen zur Geistesgeschichte des Mittelalters », 10, Weimar, 1976, p. 117-118 ; sur la tradition historique romaine, p. 148-151 ; sur les pieux « faux » des églises romaines, p. 141-144. Setz rend compte de la littérature critique antérieure et propose ses propres analyses dans *Lorenzo Vallas Schrift gegen die Konstantinische Schenkung*, Tübingen, 1975. Voir aussi M.P. Gilmore, « The Renaissance Conception of the Lessons of History », in W.H. Werkmeister, éd., *Facets of the Renaissance*, 2^e éd., New York, Evanston et Londres, 1963 ; P. Burke, *The Renaissance Sense of the Past*, New York, 1969 ; D.R. Kelley, *Foundations of Modern Historical Scholarship*, New York et Londres, 1970, chap. 2 ; J.M. Levine, « Reginald Pecock and Lorenzo Valla on the Donation of Constantine », *Studies in the Renaissance*, 20,1973, p. 118-143 ; et R. Fubini, « Contestazioni quattrocentesche della Donazione di Costantino : Niccolò Cusano, Lorenzo Valla », in G. Bonamente et F. Fusco, éd. *Costantino il Grande dall'Antichità all'umanesimo*, Macerata, 1992, I, p. 385-431. Sur la place de la rhétorique dans l'argumentation de Valla, voir H.H. Gray, « Renaissance Humanism : The Pursuit of Eloquence », *Journal of the History of Ideas*, 24,1963, p. 497-514, réimp. in P.O. Kristeller et P.P. Wiener, éd., *Renaissance Essays from the Journal of the History of Ideas*, New-York, 1968, p. 199-216 ; G. Most, « Rhetorik und Hermeneutik : Zur Konstitution der Neuzeitlichkeit », *Antike und Abendland*, 30,1984, p. 62-79 ; V. de Caprio, « Retorica e ideologia nella Declamatio di Lorenzo Valla sulla Donazione di Costantino », *Paragone*, 29, n° 338,1978, p. 36-56 ; S.I. Camporeale, « Lorenzo Valla e il De falso credita donatione : retorica, libertà e ecclesiologia nell'400 », *Memorie dominicane*, 1988, p. 191-293 ; C. Ginzburg, « Préface », in L. Valla, *La Donation de Constantin*, trad. J.B. Giard, Paris, 1993, p. IX-XXI. Sur les usages herméneutiques de la rhétorique, voir aussi K. Eden, *Hermeneutics and Rhetorical Tradition*, New Haven et Londres, 1997. Sur la réception de l'ouvrage de Valla, voir G. Antonazzi, *Lorenzo Valla e la Polemica sulla Donazione di Costantino*, Rome, 1985, et R.K. Delph, « Valla grammaticus, Agostino Steuco and the Donation of Constantine », *Journal of the History of ideas*, 57,1996, p. 55-78.

[130] F. Baudouin, *De institutione historiae universae et eius cum iurisprudentia coniunctione prolegomenon libri ii*, in *Artis historicae penus*, éd. J. Wolf, Bâle, 1579, I, p. 640-662, en part. 653 ; J. Bodin, *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, in *ibid.*, p. 35-78. Sur cette littérature, voir F. von Bezold, « Zur Entstehungsgeschichte der historischen Methodik », *Internationale Monatsschrift*, 8,1914 (réimp. dans *Aus Mittelalter und Renaissance*, Leipzig et Berlin, 1918) ; L. Strauss, *La Philosophie politique de Hobbes*, trad. fr., Paris, 1991, chap. 6 ; J.L. Brown, *The Methodus ad facilem historiarum cognitionem of Jean Bodin : A Critical Study*, Washington, DC, 1939 ; G. Spini, « I trattatisti dell'arte storica nella Controriforma italiana », *Quaderni di Belfagor*, I, 1948, p. 109-136 ; B. Reynolds, « Shifting Currents in Historical Criticism », *Journal of the History of Ideas*, 14,1953, p. 471-492, réimp. in P.O. Kristeller et P.P. Wiener, éd., *op. cit.*, p. 115-136 ; J.G.A. Pocock, « The French Prelude to Modern Historiography », dans *The Ancient Constitution and the Feudal Law*, Cambridge, 1957 ; J. Franklin, *Jean Bodin and the Sixteenth Century Revolution in the Methodology of Law and History*, New York et Londres, 1963 ; D.R. Kelley, « François Baudouin's Conception of History », *Journal of the History of Ideas*, 25,1964, p. 35-57 ; G. Cotroneo, *Jean Bodin. teorico della storia*, Naples, 1966 ; G. Huppert, *The Idea of Perfect History : Historical Erudition and Historical Philosophy in Renaissance France*, Urbana, Chicago et Londres, 1970 ; D.R. Kelley, *Foundations of Modern Historical Scholarship : Language, Law and History in the French Renaissance*, New York et

Londres, 1970 ; G. Cotroneo, *I Trattatisti dell'ars historica*, Naples, 1971 ; E. Kessler, *Theoretiker humanistischer Geschichtsschreibung*, Munich, 1971 ; R. Landfester, *Historia magistra vitae*, Genève, 1972 ; C. -G. Dubois, *La Conception de l'histoire en France au XVI^e siècle*, Paris, 1977 ; E. Hassinger, *Empirisch-rationaler Historismus*, Berne et Munich, 1978 ; G.U. Muhlack, *Geschichtswissenschaft im Humanismus und in der Aufklärung*, Munich, 1991.

[131] T. Hobbes, « A Discourse upon the Beginning of Tacitus », *Three Discourses*, éd. N.B. Reynolds et A.W. Saxonhouse, Chicago et Londres, 1995, p. 39.

[132] L. von Ranke, *Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber* ; Leipzig et Berlin, 1824, p. 20-21.

[133] On trouve une autre citation, critique mais révélatrice, de Bodin in *ibid.*, p. 73, n. 1.

[134] *Ibid.*, p. 46-47.

[135] Voir particulièrement P.H. Reill, *The German Enlightenment and the Rise of Historicism*, Berkeley, 1975, et H.W. Blanke, « Aufklärungshistorie, Historismus und historische Kritik. Eine Skizze », in H.W. Blanke et J. Rüsen, éd., *Von der Aufklärung zum Historismus*, Paderborn, 1984, p. 167-186, avec le commentaire de W. Weber (p. 188-189) et la réplique de Blanke (p. 189-190).

[136] « Schlözer über die Geschichtsverfassung (Schreiben über Mably an seinen deutschen Herausgeber) », in J.G. Heinzmann, *Litterarische Chronik*, Berne, 1785, I, p. 268-269, traduit en anglais et accompagné d'un commentaire utile par H.D. Schmidt sous le titre : « Schlözer on Historiography », *History and Theory*, 18, 1979, p. 37-51. Voir aussi Reill ; N. Hammerstein, « Der Anteil des 18. Jahrhunderts an der Ausbildung der Historischen Schulen des 19. Jahrhunderts », in K. Hammer et J. Voss, éd., *Historische Forschung im 18. Jahrhundert*, Bonn, 1976, p. 432-450 ; G. Wirth, *Die Entwicklung der Alten Geschichte an der Philipps-Universität Marburg*, Marbourg, 1977, p. 114-116, 141, 146-155 ; et les études recueillies dans H.E. Bödeker, G. Iggers et J. Knudsen, éd., *Aufklärung und Geschichte*, Göttingen, 1986.

[137] L. Wachler, *Geschichte der historischen Forschung und Kunst seit der Wiederherstellung der Litterarischen Cultur in Europa*, Göttingen, 1812, I, 1, p. 174-175. On peut lire une présentation très positive de Wachler, soulignant son effort pour replacer les historiens du passé dans leur contexte historique, dans H.W. Blanke, *Historiographieggeschichte als Historik*, « Fundamenta Historica », 3, Stuttgart et Bad Canstatt, 1991, p. 193-204.

[138] L. von Ranke, *Zur Kritik*, *op. cit.*, p. 76, n. 1.

[139] M. Bernays, *loc. cit.*, p. 335-336 ; sur l'appropriation de Müller dans l'œuvre de Ranke, voir tout spécialement L. Krieger, *Ranke. The Meaning of History*, Chicago et Londres, 1977, p. 81 et 366-367, n. 33.

[140] Voir en général E. Cochrane, « The Settecento Medievalists », *Journal of the History of Ideas*, 19, 1958, p. 35-61.

[141] Voir A. Fabroni, *Laurentii Medicis Magnifici vita*, Pise, 1784, « Au lecteur » : « [...] nous nous satisferons de la gloire d'avoir été fidèles aux documents eux-mêmes dans notre récit des événements (*in narrandis rebus incorrupta rerum gestarum monumenta secuti fuerimus*). Le second volume de notre ouvrage présentera ces documents. Et comme bon nombre d'entre eux sont conservés dans les archives de Florence, tu auras le sentiment, lecteur, de les avoir toi-même réellement sous les yeux. »

[142] A la fin de sa *Laurentii vita*, II, p. 339, après la n. 227, Fabroni s'entoure d'une ultime précaution : « Ne crois pas, très gentil lecteur, que nous ayons placé dans ce volume l'ensemble des documents sur Lorenzo que nous avons pu recueillir. Nous avons dû, hélas !, écarter tous ceux qui n'étaient pas de première importance. »

[143] Voir W. Roscoe, *The Life and Pontificate of Leo the Tenth*, Liverpool, 1805, surtout la préface, I, p. [I] -XXXVII, en part, VIII, où l'auteur devance Ranke en soutenant que Giovio « avait toutes possibilités d'obtenir sur le sujet de son histoire l'information la plus authentique et la plus exacte » ; XI-XIII, sur Fabroni, dont il loue l'utilisation d'une « information largement originale » ; XV, où Roscoe affirme n'avoir cité que des sources originales, « autant que cela lui était possible » ; XV et suivantes, sur l'usage, par Roscoe, de « documents originaux » issus des archives de Florence, du Vatican et d'ailleurs. Roscoe rend chaleureusement hommage aux savants italiens qui l'ont précédé dans l'exploration des ressources du pays. Il remercie A.M. Bandini, l'auteur du grand catalogue de manuscrits de la Laurentiana, de lui avoir procuré « plusieurs documents rares et importants, imprimés et manuscrits » (XVIII-XIX), J. Morelli pour son aide à Venise (XX-XXI) et un ami anglais pour avoir « tiré quelques passages curieux » du manuscrit parisien de l'un des rédacteurs du journal officiel de la Curie pontificale, Paris de Grassis (XXV-XXVI). Les 218 extraits de sources qu'il publie à la fin de ses quatre volumes seront abondamment utilisés par les historiens les plus critiques de la génération suivante. Voir aussi *The Life of Lorenzo de Medici, Called the Magnificent*, Liverpool, 1795.

[144] Ce propos est longuement argumenté par U. Muhlack, « Von der philologischen zur historischen Methode », *Theorie der Geschichte*, « Beiträge zur Historik », V : *Historische Methode*, éd. C. Meier et J. Rusen, Munich, 1988, p. 154-180.

[145] F.A. Wolf, *Prolegomena ad Homerum*, Halle, 1795, I, chap. XLIX.

[146] Voir G. Walther, *op. cit.*

[147] Voir A. Grafton, *Defenders of the Text*, Cambridge, Mass., et Londres, 1991, chap. 9.

[148] L. von Ranke, *Das Briefwerk*, *op. cit.*, p. 69-70.

[149] *Ibid.*, p. 70.

- [150] Voir E. Vischer, « Niebuhr und Ranke », *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, 39, 1989, p. 243-265 ; les manuscrits d'Alfieri ne servirent finalement que fort peu aux objectifs de Ranke, mais leur relation reste fascinante, comme Vischer le montre bien avec des documents jusque-là inexplorés.
- [151] On a l'exemple d'un admirateur avec C. Varrentrapp, « Briefe an Ranke... », *Historische Zeitschrift*, 105, 1910, p. 108 ; celui d'un détracteur avec W. Weber, *Priester der Klio*, Berne et New York, 1984, p. 213.
- [152] Sur les souvenirs tardifs de Ranke concernant Hermann et ses autres maîtres de Leipzig, voir ses *Neue Briefe*, éd. B. Hoefft et H. Herzfeld, Hambourg, 1949, p. 476-477 ; Ranke y parle de « la brillante interprétation des auteurs classiques, de Pindare en particulier, que l'immortel Hermann présentait dans ses conférences » (p. 476).
- [153] Ranke Nachlass, 38 II C., fol. 2v.
- [154] *Ibid.*, fol. 3v-4r.
- [155] *Ibid.*, cahier de notes n° 2, p. 3-.
- [156] *Ibid.*
- [157] *Ibid.*, p. 13.
- [158] *Ibid.*, p. 13 et 16.
- [159] *Ibid.*, p. 15 sq.
- [160] Voir l'analyse intéressante de G. Walther sur Niebuhr, p. 319-320, qui s'inspire de W. Lepenies dans « Fast ein Poet. Johann Joachim Winckelmanns Begründung der Kunstgeschichte », *Autoren und Wissenschaftler im 18. Jahrhundert*, Munich et Vienne, 1988, p. 91-120.
- [161] Voltaire à Dubos, 30 octobre 1738, *Œuvres complètes*, éd. T. Besterman *et al.*, Genève et Toronto, 1969, 89, p. 344-345. Voir G.G. Iggers, « The European Context of Eighteenth-Century German Enlightenment Historiography », in H.E. Bödeker *et al.*, éd., *Aufklärung und Geschichte*, Göttingen, 1986, p. 225-245, en part. 229.
- [162] Voltaire à Maffei, 1744, cité par K. Pomian, *Collectionneurs, Amateurs et Curieux. Paris, Venise, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, 1987, p. 198.
- [163] S.A. Tissot, « Vorrede », in *Von der Gesundheit der Gelehrten*, trad. J.R. Füeslin, Zürich, 1768, sig. 8 r-v.
- [164] Voir A. Momigliano, « La contribution de Gibbon à la méthode historique » (1954), *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, trad. fr. A. Tachet, Paris, 1983, p. 321-339-.
- [165] E. Gibbon, *Memoirs of My Life*, éd. G.A. Bonnard, Londres et New York, 1966, p. 43.
- [166] *Ibid.*, p. 99.
- [167] *Gibbon's Journal to January 28th, 1761*, éd. D.M. Low, New York, s. d., p. 22-23, 42, 44, 81, 87, 95, 104, 105, 108-109, 123-125, 163, 166-169, 173, 181-182, 187, 197-198.
- [168] H.E. Davis, BA, *An Examination of the Fifteenth and Sixteenth Chapters of Mr Gibbon's History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, Londres, 1778, p. n (cité par Gibbon – c'est lui qui souligne – dans les *Miscellaneous Works*, éd. John, lord Sheffield, Londres, 1814, IV, p. 523). Gibbon écrit dans ses *Memoirs* que Davis « prétendait s'en prendre, non pas à la foi, mais à la bonne foi de l'historien » (*op. cit.*, p. 160).
- [169] H.E. Davis, *op. cit.*, p. 230, note.
- [170] Sur la réponse, peu convaincante, de Davis, voir *A Reply to Mr Gibbon's Vindication*, Londres, 1779.
- [171] *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 18 octobre 1783, p. 1704.
- [172] *The Letters of David Hume*, éd. J.Y.T. Greig, Oxford, 1932, II, p. 313.
- [173] F. Palmieri, « The Satiric Footnotes of Swift and Gibbon », *The Eighteenth Century*, 31, 1990, p. 245-262, en part. 246.
- [174] Sur le recours de plus en plus systématique à une documentation dans l'historiographie anglaise du XVIII^e siècle, voir D. Hay, *Annalists and Historians*, Londres, 1977, p. 175-181.
- [175] Sur cette tradition, voir l'ouvrage classique de N. Hammerstein, *Jus und Historie*, Göttingen, 1972.
- [176] *Dissertatio genealogica de familia Augusta Fraticonica quam sub praesidio Io. Davidis Koeleri P. P. publice disceptandam proponit Carolus Gustavus Furer de Haimendorf et Wolkersdorf ad d. XXV septembris a. MDCCXXII*, Altdorf, 1722, Praefatio, sig. [*4] r. L'ouvrage se compose d'une série de tables généalogiques, avec 66 pages de *probationes* documentaires.
- [177] Voir en général J. Knudsen, *Justus Möser and the German Enlightenment*, Cambridge, 1986.
- [178] J. Möser à T. Abbt, 26 juin 1765, *Briefwechsel*, éd. W.F. Sheldon *et al.*, Hanovre, 1992, p. 365.
- [179] Voir E. Fueter, *Geschichte der neueren Historiographie*, Munich et Berlin, 1911, p. 393-397, en part. 396-397, et, pour une analyse détaillée de ses méthodes de travail, P. Schmidt, *Studien über Justus Möser als Historiker*, Göppingen, 1975.
- [180] G.W.F. Hegel, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, Paris, 1984, p. 228.
- [181] Voir W. von Rahden, « Sprachpsychonauten », *Sprachwissenschaften im 18. Jahrhundert*, Munich, 1993, p. 111-141,

en part. p. 118-127.

[182] S. Nimis, « Fussnoten : Das Fundament der Wissenschaft », *Arethusa*, 17, 1984, p. 105-134.

[183] J. Bernays à Paul Heyse, 9 mars 1855, cité par H.I. Bach, *Jacob Bernays*, Tübingen, 1974, p. 128 (*Giftschrank*) ; J. Bernays à Friedrich Ritschl, 29 juillet 1855, cité in *ibid.*, p. 130 n. 23 : « Quant au vœu de Jahn, qui souhaiterait plus de détail, je ne peux y répondre simplement. Veut-il dire, comme Mommsen, que les notes détaillées doivent être mêlées au texte même, et que les citations doivent occuper la partie inférieure des pages, comme cela se fait d'ordinaire ? Je peux seulement répondre à cela que telle n'est pas ma manière de faire, que l'ensemble aurait pris une allure terriblement savante et qu'enfin j'ai pensé à un public au souffle plus court que celui de ces lecteurs capables d'absorber en un tour de main vingt cahiers de cette sorte. »

[184] W. Rehm, « Jean Pauls vergnügtes Notenleben oder Notenmacher und Notenleser », *Späte Studien*, Berne et Munich, 1964, p. 7-96.

[185] Voir en général H. Stang, *Einleitung-Fussnote-Kommentar*, Bielefeld, 1992.

[186] Voir R.C. Darnton, *Édition et Sédition. L'univers de la littérature clandestine au XVIII^e siècle*, Paris, 1991, p. 45, 47, 141-178, 199-215 (où l'auteur donne plusieurs extraits des *Anecdotes*).

[187] Je dois beaucoup pour cette présentation du contexte à J. Levine, *Doctor Woodward's Shield*, Berkeley, 1977, et *Humanism and History*, Ithaca, NY, et Londres, 1987. Le *Bentley* de R.C. Jebbs reste une excellente introduction à l'œuvre savante de l'auteur anglais ; voir aussi S. Timpanaro, *La Genesi del metodo del Lachmann*, 3^e éd., Padoue, 1985, et L.D. Reynolds et N.G. Wilson, *D'Érasme à Homère*, trad. fr. de C. Bertrand mise à jour par P. Petitmengin, Paris, 1988 (1^{re} éd. 1964), p. 126-129.

[188] J. Swift, *La Bataille des livres*, trad. fr. de J. Carlier, Paris, 1993, p. 32-33.

[189] *Ibid.*, p. 32 et note.

[190] *Ibid.*, p. 73, 79, 84.

[191] Voir une étude de cas dans A. Grafton, « Petronius and Neo-Latin Satire : The Reception of the Cena Trimalchionis », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 53, 1990, p. 117-129.

[192] Pope, *The Variorum Dunciad, with the Prolegomena of Scriblerus. Reproduced in Facsimile from the First Issue of the Original Edition of 1729*, éd. R.K. Root, Princeton, 1929, p. 2.

[193] Le 28 juin 1728, Pope écrit à Swift que son poème « sera pourvu de *Proeme*, de *Prolegomena*, de *Testimonia Scriptorum*, d'*index Authorum* et de notes *Variorum* ; comme vous l'avez fait pour le précédent texte, je souhaite que vous voyiez celui-ci et y apportiez toutes les retouches qu'il vous plaira » ; cité dans l'introduction de Root, in *ibid.*, p. 12.

[194] *Ibid.*, II, 1.

[195] Pope à Swift, 28 juin 1728, cité par Root, in *ibid.*, p. 12.

[196] *Ibid.*, II, 30.

[197] *Ibid.*, p. 99 : « *Flatu*, ventorum Aeoli, ut sequitur. » Sur l'auteur et la date de ces notes, voir Pope *et al.*, *Memoirs of the Extraordinary Life, Works and Discoveries of Martinus Scriblerus*, éd. C. Kerby-Miller, New Haven et Londres, 1950, p. 267-269.

[198] J.B. Mencke, *De charlataneria eruditorum declamationes duae*, Leipzig, 1715 ; *On the Charlatanry of the Learned*, trad. F.E. Litz, éd. H.L. Mencken, New York, 1937.

[199] W. Rehm, *op. cit.*, p. 49-50.

[200] *Ibid.*, p. 51. Voir aussi W. Schmidt-Biggeman, *Maschine und Teufel*, Fribourg et Munich, 1975, p. 104-111.

[201] Voir en général W. Martens, « Von Thomasius bis Lichtenberg : Zur Gelehrten satire der Aufklärung », *Lessing Yearbook*, 10, 1978, p. 7-34.

[202] G.W. Rabener, *Satiren*, Berne, 1776, III, p. 6.

[203] W. Rehm, *op. cit.*, p. 12 et n. 7. Autre satire de la note en bas de page (parmi bien d'autres choses) qui provoqua le débat dans le cercle de Lichtenberg (voir la lettre 2452 de sa correspondance), celle, d'un comique dévastateur, de J.F. Lamprecht, *Der Stundenrufer zu Ternate*, 1739. Sur l'histoire littéraire de la note après cette période, voir H. Stang, *op. cit.* La note en bas de page ne disparaît naturellement pas totalement des usages littéraires après le XVIII^e siècle. Certains romanciers contemporains en ont fait un instrument de leurs expériences, dans des ouvrages où elle crée l'illusion de la rigueur et de la précision (voir par exemple N. Baker, *La Mezzanine*, 1^{re} éd. 1988, trad. fr., Paris, 1990, 1993, et G. Wajcman, *L'Interdit*, Paris, 1986).

[204] von Ranke, *Aus Werke und Nachlass*, éd. W.P. Fuchs *et al.*, Munich et Vienne, 1964-1975, IV, p. 226-231 (« Einleitung : Die Historiographie seit Machiavelli », extrait du cours de Ranke sur l'histoire romaine prononcé au premier semestre 1852 ; voir p. 360, 365). L'« Einleitung » montre très bien combien Ranke voyait mal, dès cette époque, comment le développement de l'histoire antique pouvait épouser le schéma ordinaire, selon lequel l'école historique devait triomphalement surgir des guerres napoléoniennes.

- [205] *Id., Zur Kritik neuerer Geschichtsschreiber*, Leipzig et Berlin, 1824, p. 68-78.
- [206] Sur Corio, voir E. Cochrane, *Historians and Historiography in the Italian Renaissance*, Chicago et Londres, 1981, p. 117-118.
- [207] *Ibid.*, p. 94.
- [208] L. Walcher, *Geschichte der historischen Forschung und Kunst*, Göttingen, 1812, 1, 1, p. 135-136, en part. 136.
- [209] Sur le cas de l'historien florentin Leonardo Bruni, voir E. Santini, « Leonardo Bruni Aretino e i suoi "Historiarum Florentini Populi Libri XII" », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa, classe di filosofia e filologia*, 22, 1910, et E. Cochrane, *op. cit.*, p. 5.
- [210] G. Ianziti, « A Humanist Historian and His Sources : Giovanni Simonetta, Secretary of the Sforza », *Renaissance Quarterly*, 34, 1981, p. 491-516, en part. 515.
- [211] R. Valentini, « De gestis et vita di A. Campano. A proposito di storia delle storiografia », *Bollettino della R. Deputazione di storia patria per l'Umbria*, 27, 1924, p. 153-196, en part. 165-176 ; G. Ianziti, *Humanistic Historiography under the Sforzas : Politics and Propaganda in Fifteenth-Century Milan*, Oxford, 1988. On trouvera un exemple de ces premiers « commentaires » quelque peu ébouriffés avec lesquels il lui fallait compter dans P. Paltroni, *Commentari della vita et gesti dell'illustrissimo Federico duca d'Urbino*, éd. W. Tommasoli, Urbino, 1966. Voir Valentini et le célèbre ouvrage de Vespasiano da Bisticci, *Vite di uomini illustri del secolo XV*, Florence, 1938. Dans son discours préliminaire, Vespasiano déclare avoir écrit « en forme de bref commentaire ». Il espère que son ouvrage fera vivre la gloire des hommes vertueux qu'il commémore, mais suggère également qu'il tient les documents nécessaires à la disposition de celui qui entreprendrait d'écrire les mêmes Vies en latin.
- [212] G. Campano, *Braccii Perusini vita et gesta*, éd. R. Valentini, *Rerum italicarum scriptores*, n. s., 19.4, Bologne, 1929, p. 5-6, 24, 68, 77, 139, 140, 193. L'auteur reconnaissait d'ailleurs que ces difficultés ne pouvaient pas toutes être levées (« Les témoins eux-mêmes ne tombent pas tous d'accord pour trouver un récit plus vrai que l'autre »).
- [213] G. Ianziti, *op. cit.*
- [214] G. Campano, *Opera*, Venise, 1495, II, fol. XVI V (ou *Epistolae et Poemata*, éd. J.B. Mencke, Leipzig, 1707, p. 251-253).
- [215] *Ibid.*, I, fol. IXIII V (ou *Epistolae...*, p. 549).
- [216] *Ibid.*, II, fol. XXIII V (ou *Epistolae...*, p. 163). Il faut aussi rappeler les affirmations répétées de Campano, selon lesquelles il ne pouvait avancer dans sa Vie de Federico de Montefeltre avant d'avoir reçu des « instructeurs » de la cour d'Urbino l'information dont il avait besoin. Je suis, sur ce point, Valentini plutôt que l'important ouvrage critique de Ianziti (*op. cit.*, p. 54-58) : l'importance que ce dernier prête à la propagande, si elle se justifie en général, semble excessive dans le cas de Campano ; Ianziti ne prend pas suffisamment en compte tout ce qui témoigne, dans la riche documentation dont nous disposons, du sens de l'histoire présent chez cet auteur.
- [217] F. Chabod, *Lezioni di metodo storico*, Bari, 1969, chap. 3.
- [218] R. White, *Historiarum libri... cum notis antiquitatum Britannicarum*, Atrebat, 1597, p. 3-4.
- [219] *Ibid.*, p. 5.
- [220] Voir T.D. Kendrick, *British Antiquity*, Londres, 1950, et, plus récemment, J.D. Alsop, « William Fleetwood and Elizabethan Historical Scholarship », *Sixteenth Century Journal*, 25, 1994, p. 155-176, en part. 157-169, et, pour un autre exemple de réception des textes et des idées d'Annius dans le nord de l'Europe, M. Wifstrand Schiebe, *Annius von Viterbo und die schwedische Historiographie des 16. und 17. Jahrhunderts*, Uppsala, 1992.
- [221] Voir R. White, *op. cit.*, p. 105-106, en part. 106 où l'auteur, s'il admet que beaucoup critiquent Béroze, affirme que d'autres le défendent, « plus nombreux que ceux qui le critiquent ». White paraphrase ici J. Middendorpius, *Academiæ orbis Christiani libri duo*, Cologne, 1572, p. 14-18, en part. 16. Middendorpius, qui précise avoir cité les *nomina et libros* de toutes ses sources (sig. *8r), peut en effet fort bien avoir servi de modèle pour une partie de l'ouvrage de White.
- [222] Sur ces théoriciens, voir, entre autres ouvrages, J. Franklin, *Jean Bodin and the Sixteenth-Century Revolution in the Methodology of Law and History*, New York et Londres, 1963 ; U. Muhlack, *Geschichtswissenschaft im Humanismus und in der Aufklärung*, Munich, 1991. Sur un lecteur de ces auteurs dans la Renaissance tardive, qui appliqua leurs prescriptions, voir L. Jardine et A. Grafton, « "Studied for Action" : How Gabriel Harvey Read his Livy », *Past and Present*, 129, 1990, p. 30-78.
- [223] L'œuvre de Gould n'exista, hélas, que dans l'imagination de son auteur. Voir J. Mitchell, *Up in the Old Hotel*, New York, 1992, p. 52-70, 623-716.
- [224] Sur le contexte plus général de l'entreprise de De Thou, voir surtout C. Vivanti, *Lotta politica e Pace religiosa in Francia fra Cinque e Seicento*, Turin, 1963.
- [225] Voir S. Kinser, *The Works of Jacques-Auguste de Thou*, La Haye, 1966 ; A. Soman, « The London Edition of de Thou's History : A Critique of Some Well-Documented Legends », *Renaissance Quarterly*, 24, 1971, p. 1-12 ; et, du même auteur, *De Thou and the Index*, Genève, 1972. Sur ses relations avec Cotton et Camden, voir H. Trevor-Roper, *Queen Elizabeth 's First Historian*, Londres, 1971, et K. Sharpe, *Sir Robert Cotton 1586-1631*, Oxford, 1979, chap. 3.
- [226] Le plus gros de la correspondance sur le sujet est conservée à la Bibliothèque nationale de France, à Paris ; j'utilise ici

MS Dupuy 632, dont le contenu a été publié dans J. -A. de Thou, *Historiarum sui temporis libri CXXXVIII*, 7 vol., Londres, 1733, chap. VII.

[227] Le texte de Savile sur Dudith est conservé à la BNF, Paris, MS Dupuy 632, fol. 105rv.

[228] BNF, Paris, MS Dupuy 632, fol. 57r.

[229] Voir H. Trevor-Roper, *op. cit.*, p. 12, qui évoque éloquemment le « séminaire » de De Thou : « Il avait mis toute la République des Lettres dans son orbite. Mais quel professeur dirigea jamais un séminaire semblable ? Hugo Grotius, Paolo Sarpi et Francis Bacon en furent membres. »

[230] BNF, Paris, MS Dupuy 632, fol. 78v, 82v-83r.

[231] Voir K. Garber, « Paris, die Hauptstadt des europäischen Späthumanismus. Jacques-Auguste de Thou und das Cabinet Dupuy », in S. Neumeister et C. Wiedemann, éd., *Res publica litteraria. Die Institutionen der Gelehrsamkeit in der Frühen Neuzeit*, Wiesbaden, 1987,1, p. 71-92 ; A. Coron, « “Ut pro-sint aliis”, Jacques-Auguste de Thou et sa bibliothèque », in C. Jolly, éd., *Histoire des bibliothèques françaises*, II : *Les Bibliothèques sous l'Ancien Régime*, Paris, 1988, p. 101-125.

[232] Voir H. Trevor-Roper, *op. cit.*, et, sur la bibliothèque de Cotton, K. Sharpe, *op. cit.*, chap. 2 ; C.G.C. Tite, *The Manuscript Library of Sir Robert Cotton*, Londres, 1994.

[233] Welser à de Thou, 23 octobre 1604, BN, Paris, MS Dupuy 632, fol. 74r. Sur l'œuvre savante de Welser lui-même, voir P. Joachimsen, « Marx Welser als bayerischer Geschichtsschreiber (1904-1905) », in N. Hammerstein, éd., *Gesammelte Aufsätze*, Aalen, 1970-1983, II, p. 577-612 ; R.J.W. « Evans, Rantzau and Welser. Aspects of Later German Humanism », *History of European Ideas*, 5,1984, p. 257-272.

[234] Comme en témoigne bien De Thou, *Historiarum sui temporis libri CXXXVIII*, VII, 6, p. 9-11.

[235] Voir A. Soman, *loc. cit.*, qui montre que cet appareil critique ne présente pas avec une rigoureuse intégrité la totalité des textes, mais vise à créer, par leur distorsion, une image bien déterminée de De Thou.

[236] L. Walcher, *Geschichte der historischen Forschung und Kunst*, Göttingen, 1813,1, 2, p. 679-685, en part. 682-683.

[237] Voir L. von Ranke, *Aus Werke und Nachlass*, *op. cit.*, IV, p. 112, et n.b.

[238] É. Pasquier, *Les Recherches de la France*, Paris, 1596, fol. 2r. Sur Pasquier, voir G. Huppert, *The Idea of Perfect History*, Urbana, Chicago et Londres, 1970 ; D. Kelley, *Foundations of Modern Historical Scholarship*, New York et Londres, 1970 ; N. Struever, « Pasquier's *Recherches de la France* : The Exemplarity of His Medieval Sources », *History and Theory*, 27,1988, p. 51-59 ; et « Étienne Pasquier et ses *Recherches de la France* », *Cahiers V. -L. Saulnier*, 8, Paris, 1991. Sur ce passage précis, voir G. Huppert, p. 33-34, et S. Bann, *The Invention of History*, Manchester et New York, 1990.

[239] É. Pasquier, *Recherches*, *op. cit.*, fol. 2r-v : « Aussi discourant avec un stile nud et simple, l'ancienneté, le lecteur en croiroit ce qu'il voudrait : au contraire alléguant les passages, c'estoit apprestre matiere à un esprit de contradiction, de les induire d'autre façon que vous ne faictes, et par ce moyen vous exposer à la reformation, voire aux calomnies d'autrui. »

[240] *Ibid.*, fol. 2v.

[241] *Ibid.*, fol. 3r.

[242] Voir en général A. Patterson, *Censorship and Interpretation*, Madison, 1984, p. 49-58, ainsi que l'introduction de J. Barish à son édition de *Sejanus*, New Haven et Londres, 1965.

[243] Voir entre autres ouvrages G. Oestreich, *Geist und Gestalt des frühmodernen Staates*, Berlin, 1969, chap. 2 et 3 ; P. Burke, « Tacitism », in T.A. Dorey, éd., *Tacitus*, New York, 1969, p. 149-171 ; J.H.M. Salmon, « Cicero and Tacitus in Sixteenth-Century France », *American Historical Review*, 85,1980, p. 307-331 ; M. Stolleis, *Arcana imperii und Ratio status*, Göttingen, 1980 ; W. Kühlmann, *Gelehrtenrepublik und Fürstenstaat*, Tübingen, 1982.

[244] R. Mellor, éd., *Tacitus : The Classical Heritage*, New York et Londres, 1995, p. 118-121.

[245] Voir E.B. Tribble, *Margins and Marginality*, Charlottesville et Londres, 1993, p. 146-147 (la planche 20 de la p. 153 reproduit une page de l'édition in-quarto).

[246] Les *marginalia* sont reproduits dans *Ben Jonson*, éd. C.H. Herford et P. Simpson, Oxford, 1925-1952, IV, p. 472-485 ; leur facture est commentée p. 273. Barish montre que Jonson, comme l'on pouvait s'y attendre, impose une interprétation très personnelle de ses sources.

[247] *Ibid.*, IV, p. 351.

[248] A. Patterson, *op. cit.*, p. 51 ; E.B. Tribble, *op. cit.*, p. 154-155.

[249] Sur certains écrits de Lipse sur Tacite, voir R. Mellor, éd., *op. cit.*, p. 41-50. Sur les recherches savantes de Lipse sur le même, voir M.W. Croll, *Style, Rhetoric and Rythm*, éd. J.M. Patrick et al., Princeton, 1966 ; A.D. Momigliano, « Le premier commentaire politique de Tacite », *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, 1983, p. 210-243 ; J. Ruyschaert, *Juste Lipse et les Annales de Tacite*, Louvain, 1949 (et le compte rendu de Momigliano dans *Journal of Roman Studies*, 39,1949, p. 190-192) ; C.O. Brink, « Justus Lipsius and the Text of Tacitus », *Journal of Roman Studies*, 41,1951, p. 32-51 ; F.R.D. Goodyear, *The Annals of Tacitus*, Cambridge, 1972, I, p. 8-10 ; J. Ruyschaert, « Juste Lipse, éditeur de Tacite », *Studi urbinati*, 53,1979, p. 47-61 ; M. Morford, *Stoics and Neostoics*, Princeton, 1991, et, du même auteur, « Tacitean *Prudentia* in the Doctrines of Justus Lipsius », in T.J. Luce et A.J. Woodman, éd., *Tacitus and the Tacitean Tradition*,

Princeton, 1993, p. 129-151. Sur la réception de Tacite et les répercussions de son œuvre, voir J.H.M. Salmon, « Stoicism and Roman Example : Seneca and Tacitus in Jacobean England », *Journal of the History of Ideas*, 50,1989, p. 199-225, et D. Womersley, « Sir Henry Savile's Translation of Tacitus and the Political Interpretation of Elizabethan Texts », *Review of English Studies*, 42,1991, p. 313-342.

[250] Sur l'usage de Lipse dans l'œuvre de Jonson, voir E.M.T. Duffy, « Ben Jonson's Debt to Renaissance Scholarship in *Sejanus* and *Catiline* », *Modern Language Review*, 42,1947, p. 24-30, et D. Boughner, « Jonson's Use of Lipsius in *Sejanus* », *Modern Language Notes*, 73,1958, p. 247-255. Sur son usage de la tradition antiquisante d'une manière plus générale, voir les travaux classiques de D.J. Gordon, réunis dans S. Orgel, éd., *The Renaissance Imagination*, Berkeley, Los Angeles et Londres, 1975.

[251] A. Momigliano a donné sa dernière grande analyse de la tradition antiquaire dans ses « Sather Lectures », publiées après sa mort, *Les Fondations du savoir historique*, Paris, 1992 (1^{re} éd. 1990), chap. 3.

[252] Voir la présentation de la *Revue historique* par Fustel de Coulanges, in F. Hartog, *Le XIX^e Siècle et l'Histoire*, Paris, 1988, p. 359 : « L'érudition n'est pas à créer en France ; elle y existe et depuis longtemps. »

[253] A. Grafton, « The World of the Polyhistor : Humanism and Erudition », *Central European History*, 18,1985, p. 31-47.

[254] T. Leinkauf, *Mundus combinatus*, Berlin, 1993, est la première analyse systématique (et largement réussie) de la pensée de Kircher. Sur la carrière de Kircher et son contexte, voir également la synthèse de D. Pastine, *La Nascita dell'idolatria*, Florence, 1978 ; J. Fletcher, *Athanasius Kircher und seine Beziehungen zum gelehrten Europa seiner Zeit*, Wiesbaden, 1988 ; et surtout, R.J.W. Ewans, *The Making of the Habsburg Monarchy 1550-1700*, Oxford, 1979.

[255] A. Kircher, *China monumentis qua sacris qua profanis necnon variis naturae et artis spectaculis aliarumque rerum memorabilium argumentis illustrata*, Amsterdam, 1677 (repr., Francfort-sur-le-Main, 1966).

* « Censeurs et critiques », d'après le nom d'Aristarque de Samothrace, philologue alexandrin, critique et éditeur d'Homère (NdT).

[256] *Ibid.*, p. 1. Sur le débat lui-même et sur son contexte, voir l'utile mise au point de D. Mungello, *Curious Land*, « Studia Leibnitiana, Supplementband », 25, Wiesbaden et Stuttgart, 1985, p. 164-172.

[257] A. Kircher, *op. cit.*, p. 7. L'*autographum* rapporté de Chine était probablement une variante ou une copie du manuscrit de la Bibliothèque vaticane Borg. or. 151, fasc. 2d, sur lequel on consultera H. Goodman, « Paper Obelisks : East Asia in the Vatican Vaults », in A. Grafton, éd., *Rome Reborn*, Washington, DC, Cité du Vatican, New Haven et Londres, 1993, planche 186.

[258] A. Kircher, *op. cit.*, p. 10.

[259] « *Hanc Tabulam propria manu ex autographo descripsit Matthaeus Sina Oriundus ex Siganfu Romae A° 1664.* »

[260] D. Mungello, *op. cit.*, p. 171-172 – mais l'auteur force parfois le texte de Kircher.

[261] Voir H. Goodman, *loc. cit.*, et U. Eco, *La Recherche de la langue parfaite*, Paris, 1995, p. 184-188.

[262] G. Wataghin Cantino, « Roma sotteranea : Appunti sulle origini dell'Archeologia Christiana », *Ricerche di storia dell'arte*, 10,1980, p. 5-14 ; H. Gamrath, *Roma sancta renovata*, Rome, 1987.

[263] Voir la *Lettre d'Aristée à Philocrate*, éd. A. Pelletier, Paris, 1962 ; W. Speyer, *Die literarische Fälschung im heidnischen und christlichen Altertum*, Munich, 1971.

[264] Sur l'usage que fait Valla des catégories rhétoriques à des fins analytiques, voir C. Ginzburg, « Aristotele, la storia, la prova », *Quaderni Storici*, 29,1994, p. 5-17, en part. 12-14.

[265] L'importance de l'histoire ecclésiastique comme modalité de la recherche et de l'écriture savantes a été bien établie par A. Momigliano dans « L'historiographie chrétienne et païenne au IV^e siècle ap. J.-C. », in *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, 1983, p. 145-168. L'auteur souligne les différences autant que les similitudes entre l'historiographie ecclésiastique chrétienne et la littérature judéo-hellénique qui la précède. Pour d'autres discussions antérieures sur le développement de l'histoire de l'Église, voir H. Zimmermann, *Ecclesia als Objekt der Historiographie*, Österreichische Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist Klasse, Sitzungsberichte 235,4, Vienne, 1960 ; G. Schwaiger, éd., *Historische Kritik in der Theologie*, Göttingen, 1979 ; E. Cochrane, *Historians and Historiography in the Italian Renaissance*, Chicago et Londres, 1981, chap. 16 ; A. Momigliano, *Les Fondations...*, *op. cit.*, chap. 6 ; B. Neveu, *Érudition et Religion aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1994.

[266] J.N. Erythraeus, *Pinacotheca imaginum illustrium*, Leipzig, 1692, I, p. 88-89.

[267] J. Joscelyn, *The Life off the 70. Archbishops of Canterbury presentlye Sittinge*, Londres, 1574, sig. C 1, cité par M. McKisack, *Medieval History in the Tudor Age*, Oxford, 1971, p. 39 ; sur le programme de Parker en général, *ibid.*, chap. 2, et A.J. Frantzen, *Desire for Origins*, New Brunswick et Londres, 1990, p. 43-46. Voir aussi les « Sanders Lectures » de R.I. Page, parfois emportées, mais très érudites, *Matthew Parker and His Books*, Kalamazoo, 1993.

[268] Voir S. Hagedorn, « Matthew Parker and Asser's *Aelfredi Regis Res Gestae* », *Princeton University Library Chronicle*, 51,1989, p. 74-90.

[269] Voir D. Knowles, *Great Historical Enterprises. Problems in Monastic History*, Édimbourg, 1963, chap. 1-2 ; B. Barret-Kriegel, *Les Historiens et la Monarchie*, Paris, 1988, II, 2, et III, 1.

[270] E. Gibbon, *Memoirs of My Life*, éd. G.A. Bonnard, Londres et New York, 1966, p. 131.

[271] Sur l'érudition janséniste au XVII^e siècle, voir B. Neveu, *op. cit.* ; sur Tillemont, voir l'ouvrage classique, antérieur, du même, *Un historien à Port-Royal*, La Haye, 1966.

[272] *Gibbon's Journal to January 28th, 1763*, éd. D.M. Low, New York, n. d., p. 163.

[273] E. Gibbon, *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, Paris, 1983, chap. X, 1.1, p. 210 ; et chap. XV, p. 353, n. 6 : « Eusèbe, I, VI, 8. Avant que la réputation d'Origène eût excité l'envie et la persécution, cette action extraordinaire fut plutôt admirée que blâmée. » Gibbon se réfère ici à l'*Histoire ecclésiastique d'Eusèbe*, 6,8, 1-2, qui censure Origène pour avoir donné de Jésus une interprétation trop littérale.

[274] On trouve une synthèse utile sur le développement et sur l'usage des archives de l'Antiquité dans *Reallexicon für Antike und Christentum*, s. v. « Archiv », par K. Gross ; sur les archives grecques, voir aussi R. Thomas, *Literacy and Orality in Ancient Greece*, Cambridge, 1992, chap. 7.

[275] Voir Flavius Josèphe, *Contre Apion*, 1,73,106-127, et les *Antiquités*, 8,50-55, et ailleurs. La nature de ces archives a donné lieu à un vaste débat : voir, entre autres, F. Millar, « The Phoenician Cities : A Case Study in Hellenization », *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 1983, p. 55-71, en part. 63-64 ; J. van Seters, *In Search of History*, New Haven et Londres, 1983, p. 195-199.

[276] F. Josèphe, *Contre Apion*, 1,6-18,28-29,69-74,143.

[277] Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, 1,13,5-21. Eusèbe remarque (8) qu'il n'est « rien de tel » que d'« écouter » les textes originaux eux-mêmes.

[278] A. Kircher, *Obeliscus Pamphilius*, Rome, 1650, spécialement livre V, p. 391-560 ; voir aussi, du même, *Prodromus Coptus sive Aegyptiacus*, Rome, 1636 ; *Ædipus Aegyptiacus*, Rome, 1652-1654 ; *Sphynx Mystagoga*, Amsterdam, 1676.

[279] *Id.*, *Obeliscus Pamphilius*, *op. cit.*, p. 391 : « Le lecteur verra que je ne me satisfais pas de conjectures, comme certains pourraient le penser, mais que je tire cette doctrine égyptienne des ouvrages des plus grands auteurs de l'Antiquité. »

[280] *Ibid.*, p. 35-44, en part. 35 : « Certains esprits sont ainsi faits qu'ils consacrent tous leurs efforts à gommer, à ruiner, à anéantir des choses auxquelles les plus savants auteurs vouaient leur respect depuis des temps immémoriaux. » Sur ces ormes de critique textuelle que Kircher ne réfutait pas dans le détail, voir A. Grafton, *Defenders of the Text*, Cambridge, Mass., et Londres, 1991, chap. 5 et 6.

[281] Voir H. Whitehouse, *Towards a Kind of Egyptology : The Graphic Documentation of Ancient Egypt, 1587-1666* », in E. Cropper *et al.*, éd., *Documentary Culture. Florence and Rome from Grand-Duke Ferdinand I to Pope Alexander VII*, Bologne, 1992, p. 62-79 ; sur le contexte, voir F. Haskell, *L'Historien et les Images*, trad. fr. de A. Tachet et L. Evrard, Paris, 1996 (1^{re} éd. 1994).

[282] Voir E. Iversen, *The Myth of Egypt and its Hieroglyphs in European Tradition*, Copenhague, 1963, et *Obelisks in Exile*, I : *The Obelisks of Rome*, Copenhague, 1968.

[283] La synthèse classique sur cette littérature reste celle de A. Momigliano, « L'histoire ancienne et l'antiquaire », in *Problèmes d'historiographie*, *op. cit.*, p. 244-293. Voir également les apports récents au débat de E. Cochrane, *op. cit.*, chap. 15 ; H. Wrede, « Die Entstehung der Archäologie und das Einsetzen der neuzeitlichen Geschichtsbetrachtung », in W. Küttler, J. Rüsen et E. Schulz, éd., *Geschichtsdiskurs, II : Anfänge modernen historischen Denkens*, Francfort-sur-le-Main, 1994, p. 95-119 ; W. Weber, « Zur Bedeutung des Antiquarianismus für die Entwicklung der Modernen Geschichtswissenschaft », in *ibid.*, p. 120-135 ; M. Daly Davis, *Archäologie der Antike*, Wolfenbüttel, 1992 ; et, pour de tout derniers développements, A. -F. Laurens et K. Pomian, éd., *L'Anticommanie. La collection d'antiquités aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, 1992.

[284] Textes réunis et commentés par F. Jacoby, in *FrGrHist*, p. 342 ; voir M. Chambers in *Classical Philology*, 52,1957, p. 130-132.

[285] Les passages cités sont respectivement de Kimon, 13,5 (*FrGrHist*, p. 342, fr. 13) et Aristide, 26,4 (*FrGrHist*, p. 342, fr. 12). Selon Jacoby, Plutarque explique que Krateros avait coutume de citer des auteurs antérieurs, et non pas les pierres gravées elles-mêmes.

[286] Voir R. Weiss, *The Renaissance Discovery of Classical Antiquity*, Oxford, 1988 ; E. Mandowski et C. Mitchell, *Pirro Ligorio's Roman Antiquities*, Londres, 1963 ; *Pirro Ligorio*, éd. R.W. Gaston, Florence, 1988 ; W. McCuaig, *Carlo Sigonio*, Princeton, 1989 ; *id.*, « The Fasti Capitolini and the Study of Roman Chronology in the Sixteenth Century », *Athenaeum*, 79,1991, p. 141-159 ; M.H. Crawford, éd., *Antonio Agustín between Renaissance and Counter Reform*, Londres, 1993 ; J. -L. Ferrary, *Onofrio Panvinio et les Antiquités romaines*, Rome, 1996.

[287] Voir C. Bodnar, *Cyriacus of Ancona and Athens*, Bruxelles et Berchem, 1960 ; P.W. et K. Lehmann, *Samothracian Reflections*, Princeton, 1973 ; P.W. Lehmann, *Cyriacus of Ancona's Egyptian Visit and Its Reflections in Gentile Bellini and Hieronymus Bosch*, Locust Valley, NY, 1977.

[288] On a l'exemple, particulièrement élaboré, d'une utilisation critique des sources, avec A. de Valois, *Rerum franciscarum*

usque ad Clotharii Senioris mortem libri viii, Paris, 1646-1658 ; de Valois souligne le privilège qu'il a accordé aux sources anciennes sur les sources modernes, et aux témoignages multiples sur les témoignages isolés. Dans le deuxième volume, il explique pourquoi la gestation de son ouvrage a été si longue, et offre ainsi ce qui pourrait faire office de credo de l'antiquaire : « Le scrupule fut la cause de mon retard. Car j'avais décidé d'utiliser les auteurs sur la base des documents les plus corrects possible. Aussi recherchai-je partout les manuscrits et les anciens codex et parchemins. Je sus que, faisant cela, je pouvais relever beaucoup d'éléments inconnus de nos prédécesseurs et éviter bien des erreurs » (II, a III V). Sur l'émergence du savoir d'archive en Angleterre, voir spécialement L. Fox, éd., *English Historical Scholarship in the Sixteenth and Seventeenth Centuries*, Londres et New York, 1956.

[289] Sur les pratiques antiquaires, voir, dans le passé, M. Wegner, *Altertumskunde*, Fribourg et Munich, 1951 ; A. Ellenius, *De arte pingendi*, Uppsala et Stockholm, 1960 ; P. Fuchs, *Palatinatus illustratus*, Mannheim, 1963 ; B. Barret-Kriegel, *op. cit.*, III, 2 ; M.H. Crawford, C.R. Ligota et J.B. Trapp, éd., *Medals and Coins from Budé to Mommsen*, Londres, 1990 ; E. Cropper et al., éd., *op. cit.*. Sur l'enseignement des antiquités, voir les études de cas de H. Kappner, *Die Geschichtswissenschaft an der Universität Jena vom Humanismus bis zur Aufklärung*, *Zeitschrift des Vereins für Thüringische Geschichte und Altertumskunde, Neue Folge*, supplément 14 : *Beiträge zur Geschichte der Universität Jena*, 3, Iéna, 1931 ; L. Hiller, *Die Geschichtswissenschaft an der Universität Jena in der Zeit der Polyhistorie (1674-1763)*, *Zeitschrift des Vereins für Thüringische Geschichte und Altertumskunde, Neue Folge*, supplément 14 : *Beiträge zur Geschichte der Universität Jena*, 6, Iéna, 1937 ; G. Wirth, *Die Entwicklung der Alten Geschichte an der Philipps-Universität Marburg*, *Academia Marburgensis*, vol. 2, Marbourg, 1977 ; O. Klindt-Jensen, *A History of Scandinavian Archaeology*, Londres, 1975, chap. 2 et 3.

[290] J. Lipsius, *De militia romana libri sex*, Leyde, 1596. Voir A. Momigliano, « Polybius between the English and the Turks », *Sesto Contributo alia storia degli studi classici e del mondo antico*, Rome, 1980,1, p. 125-141.

[291] Voir, entre autres ouvrages, C.R. Cheney, « Introduction : The Dugdale Tercentenary », in L. Fox, éd., *op. cit.*, p. 1-9, en part. 8 ; H.A. Cronne, « The Study and Use of Charters by English Scholars in the Seventeenth Century : Sir Henry Spelman and Sir William Dugdale », in *ibid.*, p. 73-91, en part. 89-90. On trouve une variante allemande légèrement postérieure à ce plaidoyer pour une citation exacte et complète chez Johann Georg von Eckhart, *Unmasgeblicher Vorschlag*, 1705 (cité par W. Ernst, « Antiquarianismus und Modernität : eine historische Verlustbilanz », in W. Küttler, J. Rüsen et E. Schulin, éd., *op. cit.*, II, p. 136-147, en part. 140).

[292] *Inscriptionum romanarum corpus absolutissimum*, éd. J. Gruter, Heidelberg, 1616, p. CCXXI, CCXXIV.

[293] T.D. Kendrick, *British Antiquity*, Londres, 1950, p. 152-155.

[294] Voir J. Parker, *The Early History of Oxford, 727-1100*, Oxford 1885, p. 40-47 ; S. Gibson, « Brian Twine », *Oxoniensia*, 5,1940, p. 94-114, en part. 98-99.

[295] Voir l'étude de cas singulièrement riche de J. Levine, *D' Woodward's Shield*, Berkeley, Los Angeles et Londres, 1977.

[296] H. Eckert, *Gottfried Wilhelm Leibniz' Scriptorum Rerum Brunsvicensium. Entstehung und historiographische Bedeutung*, Francfort-sur-le-Main, 1971.

[297] A. Momigliano, *Les Fondations...*, *op. cit.*, chap. 3. Voir aussi P. Fuchs, *op. cit.*

[298] E. Gibbon, *Histoire...*, *op. cit.*, chap. IX, 1.1, p. 162-163. Pour une approche moderne de la théorie de Rudbeck, voir P. Vidal-Naquet, « L'Atlantide et les nations », *La Démocratie grecque vue d'ailleurs*, Paris, 1990, p. 139-161, en part. 152-154 ; G. Eriksson, *The Atlantic Vision. Olaus Rudbeck and Baroque Science*, Canton, Mass., 1994 ; et J. Svenbro, « L'idéologie "gothisante" et l'Atlantica d'Olof Rudbeck. Le mythe platonicien de l'Atlantide au service de l'Empire suédois du XVII^e siècle », *Quaderni di storia*, 11,1980, p. 121-156.

[299] E. Gibbon, *Histoire...*, *op. cit.*, chap. XV, 1.1, p. 360, n. 2.

[300] *Ibid.*, chap. IX, 1.1, p. 173, n. 3.

[301] *Ibid.*, p. 171, n. 5.

* En français dans le texte (NdT).

[302] *Gibbon's Journey from Geneva to Rome. His Journal from 20 April to 2 October 1764*, éd. G.A. Bonnard, Édimbourg, 1961, p. 21-31, en part. 29.

[303] E. Gibbon, *Histoire...*, *op. cit.*, chap. IX, 1.1, p. 170, n. 5.

[304] *Ibid.*, p. 177, n. 1.

[305] H.J. Erasmus, *The Origins of Rome in Historiography from Petrarch to Perizonius*, Assen, 1962.

[306] Sur Wolf et ses prédécesseurs, voir A. Grafton, *Defenders of the Text*, *op. cit.*, chap. 9.

[307] E. Gibbon, *Miscellaneous Works*, éd. John, lord Sheffield, Londres, 1814, III, p. 367.

[308] L. von Muratori, *Geschichte von Italien*, V, Leipzig, 1747, Avant-propos.

[309] D. Hume, *Letters*, éd. J.Y.T. Greig, Oxford, 1932,1, p. 284.

[310] Voir les développements concis de L. Gossman, *Between History and Literature*, Cambridge, Mass., et Londres, 1990, p. 290-291, et L. Lipking, « The Marginal Gloss », *Critical Inquiry*, 3,1976-1977, p. 609-655, en part. 625-626 ; et, du même,

The Ordering of the Arts in the Eighteenth-Century England, Princeton, 1970.

[311] Voir en général E. Haase, *Einführung in die Literatur des Refuge*, Berlin, 1959, et A. Goldgar, *Impolite Learning*, New Haven et Londres, 1995.

[312] Voir sur la vie et l'œuvre de Bayle l'excellente synthèse récente, richement documentée, de E. Labrousse, « Pierre Bayle », in *Grundriss der Geschichte der Philosophie, Die Philosophie des 17. Jahrhunderts*, II : *Frankreich und Niederlande*, éd. J.-P. Schobinger, Bale, 1993, p. 1025-1043. Du même auteur, la biographie de Bayle et l'analyse de sa pensée, maintenant anciennes, demeurent exemplaires Cf. Labrousse, *Pierre Bayle*, La Haye, 1963-1964).

[313] E. Gibbon, *Memoirs of My Life*, éd. G.A. Bonnard, Londres et New York, 1966, p. 65 : « Je suis [disait Bayle] un vrai protestant ; car je proteste indifféremment contre tous les systèmes et contre toutes les sectes. »

[314] Un manuscrit de la Bibliothèque royale de Copenhague conserve une partie du travail préparatoire de Bayle, dès 1689 : voir L. Nedergaard-Hansen, « La genèse du *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle », *Orbis litterarum*, 13, 1958, p. 210-227 (j'adresse mes remerciements à E. Petersen pour avoir examiné ce document sur ma demande). Voir aussi l'essai subtil de S. Neumeister, « Pierre Bayle oder die Lust der Aufklärung » (in H. -A. Koch et A. Krup-Ebert, éd., *Welt der Information*, Stuttgart, 1990, p. 62-78), auquel je dois beaucoup.

[315] P. Bayle, « Projet d'un dictionnaire critique », in *Projets et Fragments d'un dictionnaire critique*, Rotterdam, 1692 (repr. Genève, 1970), sig. *2v.

[316] *Ibid.*, sig. [*8] r-v.

[317] *Ibid.*, sigs. *4v-[*6] r

[318] *Ibid.*, sig. [*8] r

[319] *Menagiana*, Paris, 1694 (2^e éd.) : « Il paraît que M. Bayle a dessein de faire un ouvrage touchant les fautes que les biographes ont faites en parlant de la mort et de la naissance des savans ; mais c'est une matière que est bien seche, cependant comme il a de l'esprit elle peut devenir riche entre ses mains. Je meurs d'envie de voir l'essay de son Dictionnaire critique qu'il nous a promis. »

[320] A. Tibal, *Inventaire des manuscrits de Winckelmann déposés à la Bibliothèque nationale*, Paris, 1911, p. 12.

[321] Voir E. Gibbon, *Memoirs of My Life*, *op. cit.*, p. 64-65 : « Son Dictionnaire critique est un vaste dépôt de faits et d'opinions ; et il pèse les fausses religions sur sa balance sceptique, de telle sorte que les quantités opposées (si je peux employer ici le langage de l'algèbre) s'annulent mutuellement. [...] Dans une conversation avec l'ingénieux abbé (et futur cardinal) de Polignac, il laissa libre cours à son pyrrhonisme universel [...]. »

[322] P. Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, Rotterdam, 1697 (3^e éd. Rotterdam, 1720 ; 4^e éd. Amsterdam, 1730), « Lacyde », note F (1720, II, p. 1638 ; 1730, III, p. 31).

[323] *Ibid.*, « Bonfadius », note D (absent de l'éd. de 1697 ; 1720, I, p. 596 ; 1730, I, p. 602).

[324] *Ibid.*, « David », 1730, II, p. 254 (on retrouve ce texte, en substance, dans l'éd. de 1697, 1, 2, p. 930, et dans celle de 1720, II, p. 967*).

[325] *Ibid.*, « Scioppius » (1720, III, p. 2551 ; 1730, IV, p. 173).

[326] W. Rex, *Essays on Pierre Bayle and Religious Controversy*, La Haye, 1965. Rex donne aussi une analyse provocante des sources et des structures de l'article « David » de Bayle.

[327] P. Bayle, *Dictionnaire*, *op. cit.*, « Eclaircissements » (1720, IV, p. 3021 ; 1730, IV, p. 651). Voir *Gibbon's Journal to January 28th, 1763*, éd. D.M. Low, New York, n. d., p. 110 : « Si Bayle n'a écrit son Dictionnaire que pour y verser les diverses collections qu'il avait constituées, sans aucun autre dessein particulier, il n'aurait pu choisir de meilleur plan. Celui-ci lui permet tout et ne l'oblige à rien. Fort de la liberté doublement offerte par le dictionnaire et par les notes, il pouvait sélectionner les articles qui lui plaisaient, pour y dire ce qui lui plaisait. »

[328] P. Bayle, *Dictionnaire*, *op. cit.*, « Epicure », note D (1697, 1, 2, p. 1046) = note E, n. oc (1720, II, p. 1077 ; 1730, II, p. 367). Ce même passage est cité et discuté par S. Neumeister, *loc. cit.*, p. 71.

[329] P. Bayle, *Dictionnaire*, *op. cit.*, « Eclaircissements » (1720, IV, p. 2986 ; 1730, IV, p. 616).

[330] Pour le développement de cette analyse, voir les ouvrages classiques de E. Cassirer, *La Philosophie des Lumières*, trad. fr. P. Quillet, Paris, 1966 (1^{re} éd., 1932), p. 211-217, et E. Haase, *op. cit.*, p. 418-454.

[331] C. Thomasius, *Vom Laster der Zauberei. Über die Hexenprozesse*, éd. R. Lieberwirth, Weimar, 1963 (réimpr. Munich, 1986) ; F. O. Mencke, *Historia vitae et in literas meritorum Angeli Politiani*, Leipzig, 1736, sigs. DO4] v –) () (r, en part.) () (r : « [...] *maximi nominis Criticus et Philologus, felicissimusque rerum historicarum indagator, petrus baelius, cuius amplissimam rebusque optimis et doctrina multiplici refertam* de Vita et moribus Politiani *Commentationem habemus in Lexici, quod stupendo labore emisit vir incomparabilis, Historici atque Critici editione altera.* » Mencke cite également d'autres sources, mais les adjectifs qui les qualifient sont moins somptueux.

[332] A. Momigliano, « La formazione della storiografia moderna sull'impero romano », *Contributo alla storia delli studi classici*, Rome, 1955, p. 110-116.

[333] R. Simon, *Histoire critique du vieux testament*, suivant la copie imprimée à Paris, 1680 : de brèves gloses marginales signalent l'auteur et donnent parfois le titre des sources postérieures aux Écritures ; elles identifient aussi les versets bibliques cités. Sur l'érudition vétérotestamentaire de Simon, voir H. Graf Reventlow, « Richard Simon und seine Bedeutung für die kritische Erforschung der Bibel », *Historische Kritik in der Theologie. Beiträge zu ihrer Geschichte*, éd. G. Schwaiger, Göttingen, 1980, p. 11-36 ; W. Mc Kane, *Selected Christian Hebraists*, Cambridge, 1989, chap. 4. Voir aussi J. Le Brun, « Richard Simon », Supplément au *Dictionnaire de la Bible*, fasc. 71, t. XII, 1996, col. 1353-1383.

[334] [R. Simon], *Apologie pour l'auteur de l'Histoire critique du Vieux Testament*, Rotterdam, 1689, réimpr. Francfort, 1973, p. 94-95 : « L'érudition de notre copiste [le P. Le Vassor] paroît encore mieux lorsqu'il copie au même endroit jusqu'aux fautes des *Theologiens de Hollande*. Ces Messieurs dont il admire la capacité, parce qu'il n'en a aucune, avoient objecté à M. Simon, que lorsqu'il a cité Josephe il n'a pas été exact à marquer le Livre et le Chapitre. Mais comme il s'agissoit de l'Apologie de cet Historien contre Apion, laquelle ne contient que deux Livres forts petits sans aucune distinction de chapitres, on leur avoit répondu que c'étoit assez d'avoir cité le livre. Le P. le Vassor qui est bien autrement exact répétant la même objection marque la page. Le malheur est que ce qu'il cite de l'édition Greque Latine de Josephe ne s'y trouve point, bien qu'il ait marqué la page avec grande soin. Mais seulement dans le Livre François des *Theologiens de Hollande* qui ont mal traduit cet endroit de Josephe, comme M. Simon leur a fait voir dans sa réponse. »

[335] R. Simon, *Histoire critique du texte du Nouveau Testament*, Rotterdam, 1689, sig. **2r.

[336] C. Borghero, *La Certezza e la Storia*, Milan, 1983.

[337] Voir aussi J. Solé, « Religion et méthode critique dans le "Dictionnaire" de Bayle », *Religion, Érudition et Critique à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e*, Paris, 1968, p. 70-117, en part. 104-106.

[338] P. Bayle, « Projet... », *loc. cit.*, sig. [**6] v.

[339] *Ibid.*, sigs. ***r-***3r.

[340] *Ibid.*, sig. [*8] r.

[341] *Ibid.*, p. 387.

[342] G.W. Leibniz, *Die philosophischen Schriften*, éd. C.J. Gerhardt, Berlin, 1885 (réimpr. Hildesheim et New York, 1978), VI, p. 19. Sur l'importance de ce texte, voir S. Neumeister, *loc. cit.*

[343] G.W. Leibniz, *op. cit.*, VI, p. 16-17.

[344] Pour une analyse serrée de quelques-unes des erreurs de Bayle, voir R. Whelan, *The Anatomy of Superstition*, « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century » 259, Oxford, 1989-Et, plus éclairant encore, H.H.M. van Lieshout, « Van boek tot bibliotheek », Diss., Nijmegen, 1992, qui décrit les méthodes de citation de Bayle dans le détail, les replace dans leur contexte historique et développe sur leur base une étude précise de la bibliothèque de Bayle et des pratiques du lecteur, du savant et de l'écrivain.

[345] F.W. Bierling, *Commentatio de Pyrrhonismo historico*, Leipzig, 1724, chap. IV (« De fide monumentorum », p. 225-249) ; voir L. Gossman, *Medievalism and the Ideologies of the Enlightenment*, Baltimore, 1968, et C. Borghero, *op. cit.* Une partie de l'ouvrage de Bierling est désormais accessible en allemand, dans une traduction annotée, in H.W. Blanke et D. Fleischer, éd., *Theoretiker der deutschen Aufklärungshistorie*, Stuttgart et Bad Cannstatt, 1990,1, p. 154-169.

[346] Sur Perizonius, voir H.J. Erasmus, *The Origins of Rome in Historiography from Petrarch to Perizonius*, Assen, 1962, et T.J. Meijer, *Kritiek als Herwaardering*, Leyde, 1971.

[347] M. Völkel, « *Pyrrhonismus historiens* » und « *fides historica* », Francfort sur le Main, *1987.

[348] Sur les méthodes de composition de Bayle, voir H.H.M. van Lieshout, *op. cit.*, chap. 2. Voir aussi une élégante analyse (et défense) de sa méthode de présentation d'un « chœur de voix » dans chacune de ses pages, dans M. Völkel, « Zur Text-Logik im *Dictionnaire* von Pierre Bayle. Eine historischkritische Untersuchung des Artikels *Lipsius (Lipse, Juste)* », *Lias*, 20,1993, p. 193-226. Voir aussi H. Zedelmaier, « Fussnotengeschichte (n) und andere Marginalien : Anthony Grafton über die Ursprünge der modernen Historiographie aus dem Geist der Fussnote », *Storia della storiografia*, 30,1996, p. 151-159, en part. 155-156.

[349] Voir *Gibbon's Journal...*, *op. cit.*, p. 105 : « J'ai lu les articles sur Jupiter et Junon dans le dictionnaire de Bayle. Celui sur Jupiter est très superficiel. Celui de Junon occupe dix-sept pages, dont la plus grande partie est cependant, comme d'habitude, étrangère au propos. Une longue enquête pour savoir à quel moment la corne devient l'emblème du cocuage ; d'innombrables réflexions, originales pour certaines, très banales pour d'autres ; et une culture essentiellement limitée aux auteurs latins. [...] Il me semble, au bout du compte, que Bayle tint plus du lecteur tous azimuts que du véritable érudit. Le Clerc, son grand antagoniste, lui fut supérieur sur ce point, même s'il lui fut inférieur sur tous les autres. »

[350] Voir J. Le Brun, « Jean Le Clerc », dans le dernier volume paru de Gudemann, *Grundriss, Die philosophie des 17. Jahrhunderts*, II, éd. Gudemann, Bâle, 1995, p. 1018-1024.

[351] Voir M. Sina, *Vico e Leclerc*. Naples, 1978 ; S. Timpanaro, *La Genesi del metodo del Lachman*, Padoue, 1985, p. 20-22, M.C. Pitassi, *Entre croire et savoir* ; Leyde, 1987 ; P. Lombardi, « Die *intentio auctoris* und die Streit über das Buch der Psalmen. Einige Themen der Aufklärungshermeneutik in Frankreich und Italien », in A. Bühler, éd., *Unzeitgemässe Hermeneutik*, Francfort-sur-le-Main, 1994, p. 43-68, en part. 52-60 ; H. Jaumann, *Critica*, Leyde, 1995, p. 176-180.

- [352] J. Le Clerc, *Parrhasiana*, Amsterdam, 1699-1701,1, p. 144.
- [353] *Ibid.*, p. 145.
- [354] *Ibid.*, p. 148-149 ; voir p. 193-194.
- [355] *Ibid.*, p. 146 : « On soutient donc que l'on n'évite de citer qu'afin que personne ne puisse examiner l'Histoire, que l'on raconte, en comparant la narration avec celles des Historiens, qui ont écrit auparavant. »
- [356] *Ibid.*, p. 229.
- [357] *Ibid.*, p. 230.
- [358] *Ibid.*, p. 231. L'édition de Jungermann, *C. Julii Caesaris Quae exstant*, Francfort-sur-le-Main, 1669, propose en effet au lecteur une série de commentaires discrets plutôt qu'une seule présentation cohérente du texte.
- [359] J.B. Thiers, *Critique de l'Histoire des Flagellans*, Paris, 1703, p. 29. « En voici la preuve », ajoute l'auteur, qui lui consacre deux pages. Boileau donne en effet dans son *Historia flagellantum* (Paris, 1700 ; *Histoire des flagellants*, Grenoble, 1986) un certain nombre d'indications assez détaillées sur ses sources, et de longues citations. Sur cette controverse et ses protagonistes, voir B. Neveu, *Érudition et Religion aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1994, en part. p. 201-202.
- [360] J.B. Thiers, *op. cit.*, p. 33.
- [361] N. Barker, » Typography and the Meaning of Words : The Revolution in the Layout of Books in the Eighteenth Century », in G. Barber et B. Fabian, éd., *Buch und Buchhandel in Europa im achtzehnten Jahrhundert*, « Wolfenbütteler Schriften zur Geschichte des Buchwesens », 4, Hambourg, 1981, p. 127-165.
- [362] E.J. Kenney, *The Classical Text*, Berkeley, 1974.
- [363] H. Zedelmaier, *loc. cit.*
- [364] D. Hume, *Letters*, *op. cit.*, II, p. 313.
- [365] H. Eckert, *Gottfried Wilhelm Leibniz' Scriptorum Rerum Brunsvicensium. Entstehung und historiographische Bedeutung*, Francfort-sur-le-Main, 1971, fait bien ressortir le contraste entre les principes sophistiqués de la recherche historique de Leibniz et les collaborations incertaines au moyen desquelles elles étaient imparfaitement appliquées aux sources.
- [366] E. Gibbon, *Miscellaneous Works*, éd. John, lord Sheffield, Londres, 1814, III, p. 362.
- [367] E. Gibbon, *Memoirs of My Life*, éd. G.A. Bonnard, Londres et New York, 1966, p. 194, n. 64 du chapitre VIII.
- [368] Sur le développement de l'histoire professionnelle en Allemagne, voir W. Hardtwig, *Geschichtskultur und Wissenschaft*, Munich, 1990, p. 13-102. Sur l'expansion des séminaires, voir H. Heimpel, « Über Organisationsformen historischer Forschung in Deutschland », in T. Schieder, éd., *Hundert Jahre Historische Zeitschrift, 1859-1959*, Munich, 1959, p. 139-222.
- [369] Voir H.W. Blanke, « Aufklärungshistorie, Historismus und historische Kritik. Eine Skizze », in H.W. Blanke et J. Rüsen, éd., *Von der Aufklärung zum Historismus, Zum Strukturwandel des historischen Denkens*, Paderborn, 1984, p. 167-186, avec le commentaire de W. Weber, p. 188-189, et la réponse de Blanke, p. 189-190.
- [370] E. Gibbon, *Miscellaneous Works*, *op. cit.*, III, p. 365.
- [371] Voir J. Levine, *Doctor Woodward's Shield*, Berkeley, Los Angeles et Londres, 1977.
- [372] Voir A. Momigliano, « The Rhetoric of History and the History of Rhetoric : On Hayden White's Tropes », *Settimo Contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico*, Rome, 1984, p. 49-59.
- [373] L. Goldstein, *Historical Knowing*, Austin et Londres, 1976, en part, p. 140-143 ; cf. L. Gossman, *Between History and Literature*, Cambridge, Mass., et Londres, 1990, chap. 9.
- [374] Voir N. Zemon Davis, « On the Lane », *American Historical Review*, 93,1988, p. 572-603.
- [375] Je souscris totalement aux énoncés formulés par R. Chartier, dans « L'histoire entre récit et connaissance », *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, 1998, p. 87-107.
- [376] E. Arns, OFM, *La Technique du livre d'après saint Jérôme*, Paris, 1953 (recherche dirigée par P. Courcelle). Voir L. Wechsler, *A Miracle. A Universe*, New York, 1990.
- [377] H. Junker, « Über iranische Quellen der hellenistischen Aion-Vorstellung », *Bibliothek Warburg. Vorträge 1921-1922*, Berlin et Leipzig, 1923, p. 125-178, en part. 165-171.
- [378] Voir E. W [ind], « Introduction », *A Bibliography on the Survival of the Classics*, Londres, 1934, I, p. V-XII. Par son appareil critique, l'historien protège aussi les résultats de sa recherche originale de l'ensemble des travaux universitaires produits par la suite dans le même domaine. Elle retient des pépites de documents originaux qui refusent d'être raffinés, et dont la présence force l'historien à reconsidérer ou à modifier ses conclusions ou à lancer de nouvelles investigations. Voir C. Wright Mills, « On Intellectual Craftsmanship », *The Sociological Imagination*, New York, 1959, p. 195-226.
- [379] Voir N. Loraux, *Né de la terre : mythe et politique à Athènes*, Paris, 1996, p. 152-155.
- [380] Voir P. Vidal-Naquet, *Les Assassins de la mémoire*, Paris, 1987.

* Seuls les noms cités dans le corps du texte ont été indexés.